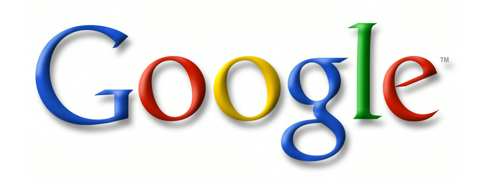






HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
Maréchal Général des armées du Roi.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
Maréchal général des armées du Roi.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CH. ANT. JOMBERT, pere, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE QUATRIEME.

AN. 1653.

Mariage du vicomte de Turenne.

VERS le commencement de l'année mil six cens cinquante-trois, le vicomte de Turenne épousa Charlotte de Caumont, fille unique & héritiere d'Armand de Nompar de Caumont, duc de la Force, pair & maréchal de France. Les qualités de son esprit & de son cœur surpassoient encore les avantages de sa naissance & de sa fortune : elle réunissoit la douceur & la délicatesse, la simplicité & la modestie, avec les sentimens élevés & les connoissances les moins ordinaires à son sexe : en un mot *elle étoit digne du vicomte de Turenne.*

AN. 1653.

Le Vicomte assiége & prend Rhétel.

[1] Comme la campagne précédente avoit été longue & pénible, on ne put commencer celle-ci qu'au mois de juin. L'armée Françoise prévint pourtant celle des ennemis, & fit le siége de Rhétel dont la prise étoit d'une grande importance. Cette place facilitoit les courses des Espagnols dans la Champagne, dans la Picardie, même jusqu'aux portes de Paris, & ouvroit au prince de Condé la communication avec les villes qu'il possédoit sur la Meuse, aussi bien qu'avec les pays-bas d'où il tiroit des vivres. Il en avoit confié le gouvernement au marquis de Persan, officier très-expérimenté; mais sa garnison n'étoit pas suffisante. Le Vicomte ravi de signaler son zele pour le service du Roi, dans un lieu qui avoit été le théâtre de sa révolte, marcha vers Rhétel avant que le Prince pût y jetter le moindre secours. Les ennemis avoient deux corps de troupes séparés; celui qui étoit dans Luxembourg en devoit aller joindre un second qui étoit sur la Sambre. L'armée du Roi passa promptement la riviere d'Aisne & alla trois lieues au-de-là de Rhétel occuper précisément l'endroit marqué pour cette jonction. Turenne en s'emparant

[1] Tous les détails de ce livre sont tirés des Mémoires manuscrits du duc d'Yorck, & de ceux du vicomte de Turenne.

du poste jugea qu'il jetteroit les Espagnols dans l'embarras, & qu'il gagneroit au moins huit ou neuf jours, pendant qu'ils délibéreroient lequel des deux corps de troupes se mettroit en mouvement pour aller trouver l'autre, & qu'ils exécuteroient leur délibération. Le Vicomte, après avoir prié le maréchal de la Ferté, qui étoit à sainte Menehoult de marcher en même tems que lui, s'achemina avec une partie de ses troupes, par Château-Porcien, en passant se rendit maître de Chaumont, & arriva devant Rhétel qu'il investit. Le coup étoit décisif; si le prince de Condé avoit pu conserver cette place avec Stenai & Mouson qu'il tenoit déja, il auroit été impossible de couvrir la Picardie, la Champagne, ni même l'isle de France. Les deux généraux attaquerent avec vigueur les dehors qui faisoient la principale défense de la place, les emporterent brusquement, éleverent aussi-tôt des batteries près des murailles qui n'étoient pas de grande résistance, y firent deux breches & forcerent la ville, où il y avoit neuf cens hommes, à se rendre en trois jours. AN. 1653.

Le prince de Condé, dont toutes les mesures étoient rompues par la prise de Rhétel, engagea les Espagnols à faire une irruption en France avec une armée de trente mille hommes. Les troupes du Roi commandées par les ma-

Le prince de Condé entre en France à la tête de 30 mille hommes.

AN. 1653. réchaux de Turenne & de la Ferté ne montoient qu'à ſept mille fantaſſins & à cinq mille chevaux ; & la plupart des places étoient ſans garniſon, ou n'en avoient que de foibles. Les Eſpagnols aſſemblés près de la Capelle entrerent de-là en Picardie par le pays qui eſt entre la Somme & l'Oiſe, prirent la route de Fonſomme & y ſéjournerent quelques jours. L'armée de France qui d'abord avoit marché à Vervins par la Tiérache, vint ſe camper dans leur voiſinage en-deça de l'Oiſe à Ribemont, où le Roi & le Cardinal étant arrivés, tinrent conſeil ſur les moyens de s'oppoſer aux ennemis [1]. Pluſieurs officiers furent d'avis de mettre toute l'infanterie dans les villes frontieres, & de marcher avec la cavalerie aux trouſſes des Eſpagnols, pour leur couper les vivres, les harceler & les empêcher de s'engager à aucun ſiége. D'autres crurent qu'il ne falloit point partager l'armée ; mais qu'elle devoit gagner Compiegne & s'y poſter, pour défendre le paſſage de l'Oiſe & l'approche de la capitale du royaume. Le Vicomte repréſenta au conſeil qu'on affoibliroit trop l'armée en la partageant, & qu'en voulant garder le paſſage des rivieres,

[1] Le duc d'Yorck dit que c'étoit au camp de Ribemont que ſe tint ce conſeil : le Vicomte, ſans parler du lieu, dit ſeulement le parti que l'on prit.

on s'exposeroit à être forcé par des troupes supérieures en nombre ; qu'il lui paroissoit beaucoup plus sûr de tenir toute l'armée ensemble, de s'approcher des ennemis & de les suivre dans tous leurs mouvemens, en se campant de manière qu'on ne pût être forcé de combattre ; que par ce moyen ils n'oseroient ni séparer leurs troupes pour faire des siéges, ni pénétrer dans le royaume, dans la crainte continuelle où ils seroient que leurs convois ne fussent coupés. Le conseil du Vicomte fut suivi ; l'armée passa l'Oise, & la Cour se retira à Compiegne.

Différentes marches & contre-marches des deux armées.

Les Espagnols ayant décampé, marcherent à la vue des François du côté de Ham & delà à Roye, qui n'étant défendu que par les bourgeois, fut pris en deux jours. Turenne de son côté se hâta de gagner le village de Magni, qu'on nomme présentement Guiscard, dans un pays couvert & serré, où il n'avoit rien à craindre. De-là il envoya le comte de Schomberg avec deux cens cinquante chevaux, (1 d'août.) quelques gendarmes & cent fantassins pour se jetter dans Corbie : il fit entrer en même tems trois cens hommes dans Péronne. Les Espagnols, après la prise de Roye, furent dans une grande perplexité : ils hésitoient d'avancer dans un pays où ils n'avoient point de places, & ils craignoient d'entreprendre aucun siége,

ayant dans leur voisinage une armée toujours
AN. 1653. à portée de les traverser. Cependant le prince de Condé alla vers Corbie, & le Vicomte étant près de Ham, sut, par une lettre interceptée, que le comte de Mêgue devoit sortir le lendemain de Cambrai avec trois mille chevaux, pour conduire des vivres & des munitions aux Espagnols postés près de Corbie en-deçà de la Somme. L'armée du Roi décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans
11 Août. le dessein d'attaquer le convoi : la cavalerie prit les devants, & arriva à la pointe du jour près de Péronne. Le Vicomte en tira les trois cens fantassins qu'il y avoit jettés & trois cens autres dont la garnison pouvoit se passer, & marcha avec cinq mille chevaux vers Bapaume. Il fit alte à deux lieues de la place, & ayant appris que le convoi étoit rentré dans Corbie, il se retira avec sa cavalerie à Manancourt, où l'infanterie s'étoit avancée. Les Espagnols frustrés du convoi qu'ils attendoient, prirent le parti de repasser la Somme ; & les généraux ayant appris que Condé jettoit des ponts à Cerisi, quitterent Manancourt ; & pour l'observer de plus près, vinrent à Alesne, village voisin de Péronne ; résolus cependant, au cas qu'il marchât à eux dans le dessein de les attaquer, de retourner à Manancourt, où ils

avoient remarqué un poste avantageux. Mais pendant que Turenne à Péronne envoyoit reconnoître les mouvemens des ennemis, leur armée qui avoit coupé tous les partis François, gagnoit déja le flanc de l'aile commandée par le maréchal de la Ferté, qui au lieu de retourner à Manancourt, vint s'étendre du côté de Péronne au pied du mont S. Quentin. Turenne en arrivant lui représenta le danger de sa situation; & l'ayant exhorté à le suivre, fit monter l'aile droite qu'il commandoit sur le haut d'une colline, & de-là passa à un poste qui lui parut encore meilleur, où toute l'armée se rendit. An. 1653.

Le Vicomte se campe près de Peronne.

[1] Dans un petit vallon, près du village de Buires, coule un ruisseau du levant au couchant, qui tombe dans la Somme à Péronne. Le long de ce ruisseau régnoit un ravin que la cavalerie ennemie n'auroit pu passer qu'avec peine. A quelque distance du ruisseau s'élevoit une montagne escarpée. Au front du vallon qui faisoit l'intervalle du ruisseau & de la montagne, le Vicomte plaça de l'artillerie & fit construire cinq redoutes, dont chacune contenoit cent hommes. Dans ce terrein serré ainsi fortifié, les troupes furent rangées sur quatre ou cinq lignes soutenues par d'autres qui étoient appuyées de l'escarpe de la montagne.

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

AN. 1653

Les Espagnols, qui avoient été obligés de faire un grand tour, ne purent se présenter devant l'armée Françoise que lorsqu'elle fut en état de les recevoir. Le prince de Condé néanmoins vouloit l'attaquer dans le moment qu'il arriva ; & il ne céda qu'avec peine aux raisons de Fuensaldagne qui lui remontroit que leur infanterie, après une marche précipitée, pendant des chaleurs excessives, avoit besoin de quelques repos, & que le reste du jour seroit utilement emploié à mieux reconnoître une armée qui ne pouvoit leur échapper le lendemain. Les Espagnols passerent la nuit sous les armes ; mais au lever du soleil, leurs généraux trouverent les François postés si avantageusement, qu'ils n'oserent hasarder une bataille. Les deux armées furent trois ou quatre jours en présence, & il n'y eut que des escarmouches presque continuelles.

Les Espagnols quittent la Picardie.

Le seizieme du mois d'août, on entendit à la pointe du jour battre la générale dans le camp ennemi. L'armée de France se mit aussitôt en bataille, & Turenne alla lui-même observer le mouvement des Espagnols avec deux escadrons. Il en détacha un, commandé par le duc d'Yorck, qui approcha d'assez près leur arriere-garde, pour reconnoître qu'ils prenoient la route de S. Quentin. Le Vicomte jugeant qu'ils avoient quelque dessein sur Guise, en-

voya sur le champ Beaujeu, un de ses lieutenans généraux, avec douze cens chevaux & six cens fantassins pour se jetter dans la place. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il y entra au moment que la cavalerie Espagnole parut pour l'investir. Condé se voyant prévenu, n'osa rien tenter; & après avoir resté quelque jours aux environs de Guise, retourna sur ses pas & alla camper à Caulaincourt près de S. Quentin. L'armée du Roi repassa par Péronne en cotoyant la Somme qu'elle mit entre elle & les ennemis, & vint ensuite camper à Golancourt à une lieue de Ham, où elle séjourna pendant quinze jours entiers. Les Espagnols firent souvent des courses pour surprendre les François, pour enlever leurs fourageurs & les obliger à décamper: mais tous leurs effors furent inutiles. Le prince de Condé & l'archiduc Léopold qui étoit venu joindre l'armée, délibérerent alors sur le parti qu'ils devoient prendre, & résolurent enfin de quitter la Picardie. AN. 1653.

Dans cette occasion, le vicomte de Turenne, avec un nombre inférieur de troupes, semblable [1] à Fabius Maximus, campa toujours sur des hauteurs ou dans des lieux difficiles à aborder. Il s'arrêtoit quand l'ennemi se tenoit

Comparaison de Turenne & de Fabius.

[1]. Voyez Plutarque, vie de Fabius.

AN. 1653. en repos ; & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoyoit toujours à une distance assez grande, & dans des postes assez avantageux pour ne pouvoir être forcé de combattre malgré lui. Condé, comme un autre Annibal, emploia tous les stratagêmes qui pouvoient engager Turenne au combat. Tantôt il s'approchoit des François, & leur donnoit des alarmes, tantôt il s'en éloignoit pour les inviter à décamper, & pour les surprendre dans quelque mouvement dont il pût profiter. Cette manœuvre dura six semaines entieres.

Pendant que le vicomte de Turenne tenoit ainsi le prince de Condé en échec dans la Picardie, les Bourdelois pressés de tous côtés par les ducs de Vendôme & de Candale qu'on avoit envoyés en Guienne, demanderent grace à la Cour, & l'obtinrent. La princesse de Condé, le duc d'Enguien & le comte de Marsin se rendirent de Bourdeaux à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour la Flandre : mais le prince de Conti & la duchesse de Longueville ayant accepté l'amnistie, le Prince se retira à Pezenas en Languedoc, & la duchesse à Montreuil-Bellay, maison de son mari.

20 juillet.

Le prince de Condé assiége Rocroi.

Peu de tems aprés la réduction de Bourdeaux, le cardinal Mazarin fit faire des propositions au prince de Condé, & lui offrit avec plusieurs autres avantages trois villes en

fouveraineté, Stenai, Clermont & Jamets. [1] Le prince répondit qu'il fe contentoit de l'hon- AN. 1653.
neur qu'il avoit d'être prince du fang royal, fans afpirer à celui d'être fouverain ; que d'ailleurs il ne pouvoit plus fe fier au Cardinal, dont la politique régloit uniquement l'éxécution des promeffes qu'il faifoit. Tout accommodement fut ainfi rompu, & le Prince voyant qu'il ne pouvoit entrer en France par la Picardie, marcha à grandes journées vers la Champagne, pour affiéger Rocroi, derniere ville de cette province du côté de la Flandre. Le duc de Lorraine vint d'abord au fiége, fe retira enfuite avec fes troupes fous prétexte que l'air du camp leur étoit mortel, & commença par cette démarche bizarre à donner de l'ombrage aux Efpagnols. Comme Rocroi eft fitué dans une plaine toute entourée de bois ; qu'il eft difficile de fecourir la place quand elle eft une fois inveftie ; que la garnifon en étoit très-foible, & qu'un gros détachement de cavalerie Efpagnole s'en étoit déja approché, Turenne laiffa faire ce fiége & alla attaquer Moufon, ville plus importante alors pour les François que n'étoit Rocroy pour les ennemis.

---

[1] Priorato, Vol. II, Livre II.

AN. 1653.

Situation de Mouson & ses fortifications.

[1] Mouson est situé sur la Meuse entre Stenai & Sedan. Ses murailles flanquées de tours rondes étoient environnées d'un fossé sec, bien palissadé dans le milieu. Le côté le plus éloigné de la riviere commandé d'une montagne étoit fortifié d'une enveloppe de trois ou quatre bastions. A la tête du pont de l'autre côté de la riviere, il y avoit un ouvrage à corne, & le reste de la place étoit défendu par plusieurs demi-lunes. Wolf, vieux colonel Allemand d'une grande expérience, y commandoit une garnison de quinze cens hommes d'infanterie & de trois cens cavaliers des troupes de Condé.

Le Vicomte assiége Mouson.

L'armée du Roi passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf de septembre à Remilli, à une lieue de Mouson. Le lendemain on passa la Meuse au dessous de la ville, & on distribua les quartiers. La cavalerie du Vicomte s'étendit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne hors de la portée du canon de la place. Il campa avec son infanterie & les gendarmes dans une petite vallée moins éloignée; il plaça dans un fond plus étroit & plus près de la ville, les régimens d'Yorck & de Guienne, & il fit ouvrir la tranchée la même

[1] Voyez le détail de ce siége dans les Mémoires du duc d'Yorck.

nuit. Le maréchal de la Ferté commença ses approches en même tems : mais ses troupes se posterent encore plus loin de la place que celles du Vicomte [1]. On ne fit point de ligne de circonvallation pour ne pas perdre de tems. La petite riviere de Chier couvroit l'armée de France du côté du Luxembourg, & empêchoit les Espagnols de jetter du secours dans la place. Les six premieres nuits on poussa fort avant les attaques du côté de l'enveloppe, & les bastions furent bientôt abandonnés des assiégés. Ils se retirerent aussi de l'ouvrage à corne, dès qu'on l'eut attaqué en deçà du pont ; mais le corps de la place fit une grande résistance. La descente du fossé & les logemens y furent très-difficiles par les feux d'artifice, les bombes & les grenades que les ennemis faisoient pleuvoir sur les assiégeans. Enfin le mineur ayant été attaché à la muraille & une partie des mines ayant joué, le gouverneur capitula le vingt-huitieme de septembre, & sortit avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

AN. 1653.

Conduite du Vicomte aux siéges.

Le siége dura dix-sept jours, pendant des pluies continuelles & des orages violens, qui renversoient souvent les blindes, faisoient ébou-

[1] Voyez le détail de ce siége dans les Mémoires du duc d'Yorck.

An. 1653. ler les terres, & inondoient la tranchée : mais Turenne infatigable dirigeoit les travaux lui-même, malgré tous les obstacles. Il avoit marqué l'endroit où l'on ouvrit la tranchée, & il y alloit réguliérement trois fois par jour : le soir, pour résoudre ce qui étoit à faire pendant la nuit ; & le matin, pour voir si ses ordres avoient été exécutés : il y retournoit une troisieme fois bien avant dans la nuit, & il y demeuroit plus ou moins, suivant que sa présence étoit nécessaire. Il se comportoit à peu près de même dans tous les siéges, & formoit les officiers au métier d'ingénieur par ses instructions & par son exemple. Le même jour que Mouson fut pris, l'armée se mit en marche pour aller secourir Rocroi ; mais à moitié chemin on apprit que la ville s'étoit rendue. Le reste de la campagne fut emploié au siége de sainte Menehoult : quelques troupes venues de Guyenne auxquelles on joignit les gardes Françoises & Suisses, y furent envoyées ; pendant que le maréchal de la Ferté se tenoit vers la Meuse pour empêcher le secours, & que le Vicomte couvroit la Picardie, en observant les mouvemens des ennemis qui ne firent que des marches & des contre-marches. La place ayant été prise au commencement de décembre, les armées se séparerent, & Turenne retourna à la Cour, qui connut le prix des services qu'il venoit de

rendre à l'état, & le gratifia du gouvernement de Limousin.

An. 1653.

Traité du prince de Condé avec les Espagnols.

Condé, dont les grands projets avoient échoué contre une armée beaucoup plus foible que la sienne, vint à Bruxelles pour conclure un traité avec l'Espagne, dont le principal article fut, que toutes les places qui seroient prises en France lui appartiendroient. A son entrée, il fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on avoit rendus à l'Archiduc, fils de l'Empereur. Malgré la majesté de l'Empire & la fierté Autrichienne, Condé appuyé de son seul courage & de sa seule réputation, soutint avec tant de dignité les prérogatives du sang de Bourbon, qu'il traita d'égal à égal avec l'Archiduc frere de l'Empereur, & conserva le rang de la maison de France, jusques dans Bruxelles même.

Le prince de Conti se raccommode avec la Cour.

Pendant que le prince de Condé se livroit ainsi aux Espagnols, le prince de Conti, son frere, cherchoit à revenir à la Cour. Ennuyé du séjour de Pezenas, il fit sonder les dispositions du Ministre, en lui témoignant l'envie qu'il avoit de s'allier avec lui. Mazarin reçut avec joie une proposition qui lui faisoit tant d'honneur. Le Prince revint promptement à Paris, où il épousa Anne-Marie Martinozzi, fille de Jerome Martinozzi, gentil-homme Romain, & de Marguerite Mazarin, sœur du Cardinal.

AN. 1653.

Emprisonnement du duc de Lorraine par les Espagnols.

Ce fut dans ce même tems que Charles, duc de Lorraine, mécontent du traité conclu entre les Espagnols & Condé, demanda ou que ce Prince lui cédât quelques-unes des places qu'il possédoit en Lorraine, ou qu'il lui fit part des conquêtes qui se feroient en France. Après avoir offert cette alternative, il menaça d'abandonner les Espagnols, s'ils ne lui accordoient l'une ou l'autre de ces deux demandes. Ses menaces augmenterent à un tel point les défiances de la Cour de Bruxelles, qu'on le fit arrêter dans le palais de l'Archiduc, & transférer le lendemain au château d'Anvers. Ce Prince désespéré envoya au comte de Ligneville qui commandoit son armée, un billet caché dans un pain, qui finissoit par ces paroles : *Quittez promptement les Espagnols, tuez tout, brûlez tout, & souvenez-vous de Charles de Lorraine* [1]. Le comte de Ligneville ne fit aucun mouvement. Fuensaldagne vint au quartier des Lorrains, à trois lieues de Bruxelles, parla aux officiers, répandit de l'argent parmi les soldats qui commençoient à murmurer, calma les uns & les autres par ses discours & par sa libéralité, & les retint au service du roi d'Espagne, en leur promettant que le duc François de Lorraine, frere de Charles, viendroit

[1] Voyez Priorato, Liv. IV.

inceſſamment ſe mettre à leur tête. En effet, ce Prince peu affligé du malheur de ſon frere avec qui il étoit brouillé, arriva d'Allemagne peu de tems après, & prit le commandement de ce corps de troupes. Pour ce qui regarde le duc Charles, on le tranſporta en Eſpagne, où il fut détenu priſonnier juſqu'à la paix des Pyrennées.

AN. 1653.

Le ſacre du Roi qui ſe fit au printems de l'année 1654 retarda le commencement de la campagne. Dès que la cérémonie fut achevée, Faber eut ordre de faire le ſiége de Stenai, & le vicomte de Turenne fut chargé d'empêcher les ennemis de le ſecourir. Le prince de Condé piqué de ce qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, & n'ayant aucune eſpérance de pouvoir la ſauver, engagea l'Archiduc à inveſtir Arras avec une armée de trente-deux mille hommes : il y fut déterminé par la foibleſſe de la garniſon. Mondejeu, depuis maréchal de Schulemberg, [1] gouverneur d'Arras, avoit envoyé preſque toute ſa cavalerie dans un camp volant commandé par de Bar, qui devoit couvrir les places voiſines & ſe jetter dans la premiere qui ſeroit menacée. Il ne fut

AN. 1654.

Les François aſſiégent Stenai & les Eſpagnols Arras.

[1] Il avoit été élevé Page de Frederic-Maurice, duc de Bouillon, frere du Vicomte ; & avoit appris ſon métier ſous ces deux grands Capitaines.

AN. 1654. pas possible à de Bar de rentrer dans Arras ; & Mondejeu resta avec deux mille cinq cens hommes de pied & cent chevaux. Le cardinal Mazarin alarmé de l'entreprise des Espagnols, eut recours au vicomte de Turenne, & lui offrit de faire lever le siége de Stenai, si les troupes qu'on y employoit lui paroissoient nécessaires au secours d'Arras. Le Vicomte ne jugea point à propos d'abandonner Stenai, & marcha vers Arras avec le maréchal de la Ferté, à la tête d'environ quatorze mille hommes seulement.

Le Vicomte jette du secours dans Arras.

Les généraux envoyerent d'abord trois détachemens de cavalerie pour se jetter dans la place. S. Lieu commandoit quatre cens chevaux; [1] le baron d'Esquencourt un pareil nombre, & le Chevalier, depuis maréchal de Créqui, cinq cens. Il eurent ordre de marcher par différens endroits & à une journée de distance l'un de l'autre. En passant par le camp des ennemis, la moitié de leurs Escadrons furent pris ou contraints de retourner : mais ils entrerent eux-mêmes dans la place avec l'autre moitié, avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchemens. Tous les travaux des assiégeans se

14 juillet. trouverent en défense le quatorze de juillet, quoiqu'ils eussent été traversés plusieurs fois

[1] Daniel de Montmorenci, baron d'Esquencourt.

par les assiégés, qui firent avec succès deux ou trois sorties sur les travailleurs.

An. 1654.

Les maréchaux de Turenne & de la Ferté marchent vers Arras & se campent à Mouchi-le-Preux.

L'armée du Roi commandée par les maréchaux de Turenne & de la Ferté, trop foible pour oser dans un pays découvert se commettre avec des troupes si nombreuses, attendit près de Péronne que les ennemis eussent presque achevé leurs lignes. Le Vicomte d'ailleurs ne fut pas d'avis qu'on s'approchât deux qu'après avoir pourvu à la subsistance des troupes ; de maniere qu'ensuite on ne put être obligé par le manque de vivres ou de combattre ou de se retirer ; inconvéniens qu'il jugeoit également désavantageux. De Péronne l'armée fit sept lieues, & campa le premier jour à Sains, entre Cambray & Arras : le lendemain elle arriva à Mouchi-le-Preux, village situé à une lieue & demie d'Arras, sur une hauteur qui commande un vallon arrosé d'un côté par la riviere de Scarpe, & de l'autre par celle de Cogeul. Le Vicomte alla lui-même avec de la cavalerie & des dragons reconnoître le terrein où l'on devoit camper, & observer si les ennemis montroient quelque dessein d'attaquer. Les troupes travaillerent toute la nuit à se retrancher, & se trouverent dès le lendemain en état de défense, dans un poste très-avantageux dont le front étoit proportionné à leur nombre. La riviere de Cogeul couvroit

An. 1654.

la gauche, & la Scarpe un peu plus loin, couloit à la droite. Turenne prit son quartier à Mouchi où étoit la plûpart de son infanterie; le reste avec sa cavalerie s'étendoit sur deux lignes jusqu'à la riviere de Gogeul. La Ferté avoit pris le sien à la droite au village de Peule, où campoit une partie de son infanterie; l'autre étoit à Mouchi, & sa cavalerie s'étendoit aussi sur deux lignes de l'un à l'autre village. Le corps de réserve se posta derriere le quartier du Vicomte, qui se trouvoit au centre par cette disposition. L'artillerie étoit placée sur la hauteur de Mouchi, & l'ennemi ne pouvoit approcher de jour sans en essuier le feu.

Le Vicomte fait couper la communication du camp Espagnol avec toutes les villes d'alentour.

Le dessein du Vicomte n'étoit pas d'attaquer d'abord les ennemis dans leurs lignes. Comme il vouloit attendre la prise de Stenai, & renforcer son armée des troupes qui reviendroient du siége, il se proposa seulement de fermer toute communication entre les villes voisines & le camp des Espagnols. L'armée Françoise étoit placée de maniere qu'elle coupoit les vivres du côté de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. On envoya sur la gauche le marquis d'Espence Beauveau à Bapaume, pour empêcher les ennemis de rien faire venir de Cambrai. On manda au comte de Broglio, gouverneur de la Bassée, de venir se poster à Lens sur la droite, avec quinze cens ou deux

mille hommes des garnisons d'alentour, pour ôter la communication de Lille [1]. Le comte de l'Isle-bonne alla avec douze cens chevaux à Perne pour barrer le chemin d'Aire & de S. Omer. L'armée Espagnole ainsi resserrée de tous côtés ne put recevoir que de petits convois où les cavaliers portoient les munitions & les vivres en croupe. Peut-être auroit-elle été obligée de lever le siége, si l'on eu pu en même tems se rendre maître de S. Pol, passage qui seul restoit libre. Mais le gouverneur de Hedin qui en avoit d'abord reçu l'ordre, s'excusa sur la foiblesse de sa garnison; & des accidens imprévus empêcherent le succès des tentatives que l'on fit immédiatement après. An. 1654.

La tranchée ayant été ouverte le quatorze, les assiégés disputerent chaque pouce de terrein avec une valeur incroyable; & au bout du mois, les Espagnols, après avoir perdu près de deux mille hommes, n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il falloit s'emparer avant que d'arriver à la contrescarpe d'une demi-lune qui étoit devant le fossé. Pendant tout ce tems, Mondejeu envoyoit des messagers pour instruire les généraux de l'état de la place.

Les Espagnols ouvrent la tranchée devant Arras.

---

[1] François de Lorraine, comte de l'Isle-bonne, fils de Charles de Lorraine II du nom, duc d'Elbeuf, & de Catherine Henriette, fille légitimée de Henri IV.

AN. 1654.

Le Vicomte va visiter les lignes vers le quartier du prince de Condé.

Cependant les maréchaux de Turenne & de la Ferté voyant que le siége de Stenai tiroit en longueur, & que celui d'Arras avançoit, malgré la résistance des assiégés, résolurent enfin d'attaquer les lignes des ennemis : mais ayant appris que Stenai capituloit, & qu'on alloit leur envoyer les troupes qui en avoient fait le siége, ils jugerent à propos de les attendre. Deux jours avant l'arrivée de ce renfort, le vicomte de Turenne accompagné du duc d'Yorck, du duc de Joyeuse [1] & de plusieurs jeunes Seigneurs, officiers ou volontaires, avec un escadron de gardes, alla reconnoître les lignes des Espagnols vers le quartier du prince de Condé, qui détacha d'une hauteur où il étoit le duc de Wirtemberg avec le régiment d'Estrées pour les envelopper. Ils furent obligés de se retirer, & le duc de Joyeuse reçut un coup de carabine dans le bras, dont il mourut quelque tems après à Paris. Turenne revint dans son camp après avoir reconnu que les lignes étoient trop fortes & trop bien gardées du côté du prince de Condé pour oser y faire l'attaque générale qu'on préméditoit.

[1] Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, grand-Chambellan de France, & Colonel général de la cavalerie, fils de Charles de Lorraine, duc Guise & de de l'héritiere de Joyeuse.

AN. 1654.

Les maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt se joignent, & s'emparent de S. Pol & du mont S. Eloi.

Le maréchal d'Hocquincourt, qui après la reddition de Stenai, avoit pris le commandement des troupes, marcha en diligence, passa la Somme, & arriva près de Bapaume, d'où s'étant avancé avec sa cavalerie, il fut joint par Turenne qui alloit à sa rencontre avec quinze escadrons. Sur l'avis qu'ils eurent dans ce moment qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ils marcherent pour l'enlever; mais le marquis de Boutteville depuis maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'escorte du convoi, ayant été averti, le fit rentrer dans Aire. Les deux généraux se trouvant dans le voisinage de S. Pol, crurent devoir se saisir d'un poste aussi important: la garnison fit peu de résistance, capitula & fut faite prisonniere de guerre. Le lendemain, en revenant au camp, ils attaquerent l'abbaye du mont S. Eloi, à une petite lieue du camp des ennemis, & obligerent cinq cens hommes qu'on y avoit postés à se rendre à discrétion. Ils se séparerent ensuite; le Maréchal alla se camper dans un lieu appellé le camp de César, & le Vicomte, en retournant à Mouchi-le-Preux, vint reconnoître les lignes des ennemis du côté du Nord: il y marcha droit en descendant du mont S. Eloi, s'en approcha à demi-portée du canon, & les cotoya toujours à la même distance pendant deux heures entieres.

17 août.

An. 1654.

Description des lignes des Espagnols.

Les Espagnols, dont les lignes de circonvallation étoient de deux toises de largeur & de dix pieds de profondeur, avec un avant-fossé large de neuf pieds & profond de six, avoient construit des redoutes & des fortins d'espace en espace, placé de l'artillerie par-tout, & élevé des épaulemens pour se couvrir du canon. Dans le terrein entre la circonvallation & son avant-fossé, ils avoient creusé douze rangs de trous ou puits de quatre pieds de profondeur & d'un pied de diametre, disposés en forme d'échiquier, & dans les intervalles ils avoient élevé de petites palissades hautes d'un pied & demi pour arrêter les chevaux. Enfin ils avoient fortifié leur camp par toutes sortes d'ouvrages, même les moins usités. Dans ces lignes d'une grande circonférence, le quartier des Espagnols, commandé par le comte de Fuensaldagne, occupoit le septentrion du côté du chemin de Lens. Le prince de Condé à la tête des François, & le duc de Wirtemberg avec ses troupes, étoient postés vers le midi à l'opposite. Le quartier de l'Archiduc avec les Allemans & les Flamans, regnoit à l'orient depuis le chemin de Cambrai jusqu'à la Scarpe. Dom Fernand de Solis avec les Italiens, & le prince François de Lorraine avec ses troupes, s'étendoient au couchant depuis Perne jusqu'au midi.

Pendant

iv. IV. pag. 24.

A

DE

tem

xès

de

urs

ger

cab

a

ref

id

ico

ôté

oi

m

c

n

en

ao

Pendant que le vicomte de Turenne cotoyoit ssez près les lignes du quartier de Dom Fernd de Solis, le canon des Espagnols tua sieurs soldats. Quelques officiers craignant danger encore plus grand, après avoir murré d'abord, ne purent s'empêcher de reprénter au Vicomte, qu'en s'approchant de si ès, il exposoit le corps entier de ses troupes une défaite certaine, si les ennemis prenoient parti de sortir de leurs lignes & de l'attaquer. Vicomte avoua qu'il n'auroit osé hasarder côté du prince de Condé la démarche qu'il soit du côté des Espagnols; mais que sur la nnoissance qu'il avoit de l'excès de leur cirnspection, il étoit sûr qu'à son approche om Fernand n'oseroit rien entreprendre de n chef, qu'il enverroit au comte de Fuendagne, généralissime Espagnol, pour deander ses ordres; que le Comte iroit luiême en parler à l'Archiduc; que l'Archiduc e manqueroit pas de faire prier le prince de ondé de venir délibérer dans un conseil; que endant ces consultations entre tant de peronnes différentes, on auroit le loisir de reconoître les lignes & de se retirer [1]. Tout se

AN. 1654.

Le Vicomte va reconnoître les lignes.

[1] Ce détail est copié d'après les Mémoires du duc d'Yorck. Si le Prince n'a point trop chargé le portrait qu'il fait ici & ailleurs de la lenteur des Espagnols, nous

N. 1654.

passa comme il l'avoit prévu, & les Espagnols ne conclurent qu'il falloit l'attaquer que lorsqu'il n'étoit plus tems.

Opposi-[on] du ma[ré]chal de Ferté à [l']attaque [de]s lignes.

Le gouverneur d'Arras manda bientôt après aux généraux François, qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Dans le même tems, le marquis de Bouteville sortit d'Aire avec le convoi, passa par le chemin de Douai, & entra dans les lignes à la tête de sa cavalerie, par la faute d'un officier qui n'en donna point avis. Ces nouvelles devoient hâter l'attaque des lignes. Il y a cependant bien de l'apparence qu'on ne s'y feroit jamais déterminé sans le Vicomte. Le duc d'Yorck & le comte de Broglio étoient de même avis que lui ; mais la plûpart des autres généraux, guidés par des intérêts particuliers, faisoient envisager cette entreprise comme une action téméraire. Le maréchal d'Hocquincourt & ses officiers proposerent de ne faire qu'une simple tentative pour sauver l'honneur de l'armée Françoise. La Ferté envoya à Turenne un trompette qui, entrant brusquement dans sa

devons reconnoître aujourd'hui qu'il y a une grande différence entre les troupes d'Espagne, conduites par les Généraux de ce tems-là & les rapides Conquérans des deux Siciles.

tente pendant qu'il étoit à table avec plusieurs officiers, osa faire en sa présence une description des lignes capable d'intimider ceux qui l'écoutoient. De pareils moyens ne servirent qu'à affermir le Vicomte dans sa résolution : il ne cessa de représenter aux généraux qu'une tentative, au lieu de sauver leur réputation, produiroit un effet tout contraire ; qu'on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement les soldats ; qu'en agissant sérieusement avec plusieurs bataillons de front, on trouveroit sûrement quelque endroit plus foible par où les troupes repoussées ailleurs pourroient percer ; qu'en attaquant de nuit, aucun quartier des ennemis n'oseroit quitter son poste, & que chacun craignant pour soi, ne secourroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à ce que le jour seroit venu. Il ne perdit aucune occasion de s'entretenir avec les officiers de la maniere dont il falloit faire l'attaque, de la résistance qu'ils y rencontreroient, & des expédiens nécessaires pour la surmonter. Il leur recommandoit sur-tout de tenir les soldats ensemble & en bon ordre quand ils seroient entrés dans les lignes, afin qu'ils ne s'égarassent pas dans l'obscurité ; d'observer en avançant une exacte discipline, sans leur permettre de se séparer pour courir au pillage ; enfin de ne pas aller d'abord droit à la ville, mais de marcher

An

le long de la ligne, & d'en chasser les ennemis avant que de secourir les amis [1].

AN. 1654.

La Cour envoie un ordre d'attaquer les lignes & l'on y marche.

La Cour alors à Peronne envoya un ordre d'attaquer, & le jour fut fixé au vingt-quatre d'août, veille de S. Louis. Il fut déterminé que le principal effort se feroit contre le quartier de Dom Fernand de Solis, & la partie la plus voisine de celui de Fuensaldagne, comme les endroits les plus foibles & les plus éloignés du prince de Condé ; & qu'il y auroit en même tems trois fausses attaques, l'une du côté de Condé, l'autre à la partie la plus reculée du quartier de Fuensaldagne, & la troisieme à celui du duc François de Lorraine. Le soldat se pourvut de fascines, de clayes & de tous les instrumens nécessaires pour une semblable entreprise ; on fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron ; au coucher du soleil, les armées commencerent à traverser la Scarpe sur quatre ponts ; on ne laissa point de troupes au camp pour garder le bagage, qui devoit suivre après le soleil levé ; les pionniers alloient à la tête de chaque bataillon ; chaque cavalier portoit devant lui deux fascines, & les mousquetaires cachoient soigneusement leurs mêches allumées. La marche se fit dans le silence & avec tant d'ordre &

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

d'exactitude, qu'on ſe rendit préciſement au lieu & au moment où l'on devoit joindre les troupes d'Hocquincourt, qui n'étoient pas encore arrivées. La lune, qui juſques-là avoit éclairé, ſe coucha; le tems s'obſcurcit, & il s'éleva du camp des ennemis un vent qui les empêchoit d'entendre aucun bruit. Turenne & la Ferté, ſans attendre d'Hocquincourt, firent tourner leurs troupes à gauche & marcherent ſur un grand front droit aux lignes, dont ils étoient environ à demi-lieue.

Le vicomte de Turenne partagea également les huit lieutenans généraux qui commandoient ſous lui entre la cavalerie & l'infanterie; le comte de Broglio menoit les régimens de Picardie & des gardes Suiſſes ſur la droite; du Paſſage les bataillons de la Feuillade au centre; & le comte de Caſtelnau ceux de du Pleſſis & de Turenne à la gauche. La cavalerie qui devoit les ſoutenir montoit à vingt-quatre eſcadrons. De Bar étoit à l'aile droite, le duc d'Yorck à la gauche, & d'Eclinvilliers au centre. Rocherolles, à la tête de trois bataillons, conduiſoit un corps de réſerve d'Infanterie, & le comte de l'Iſlebonne un autre de cavalerie. Le maréchal de la Ferté, poſté ſur la gauche de Turenne vis-à-vis les confins des quartiers de Dom Fernand & de Fuenſaldagne, avoit une ligne de ſix bataillons, deux lignes de

AN. 1654. cavalerie derriere, & plusieurs escadrons de réserve. La droite devoit être occupée par le maréchal d'Hocquincourt avec quatre bataillons de front, soutenus d'une ligne de cavalerie, ensuite d'une seconde ligne d'infanterie & de quelques escadrons.

L'attaque des lignes. A deux cens pas des lignes, les mêches dont le feu étoit excité par le vent & dont la lueur redoubloit par l'obscurité, étant tout à coup découvertes, formerent une espece d'illumination qui fut le premier avertissement qu'eurent les ennemis. Ils tirerent aussi-tôt trois coups de canon, & allumerent des fallots le long de la circonvallation. Cependant les fantassins de la premiere ligne de Turenne passoient l'avant fossé, couvroient les puits, arrachoient les pallissades, & éprouvant moins de résistance qu'ils n'avoient craint d'abord, venoient déja au second fossé : quelques-uns même avant qu'il fût comblé le franchirent, & Fisica, capitaine du régiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie, en criant VIVE TURENNE [1]. Il n'en falloit pas moins pour rassurer le reste des bataillons, qui dans une plus grande méfiance encore, n'osoit approcher. Tous alors s'animerent également; les cinq bataillons percerent

[1] Vie MSS. de l'abbé Raguenet.

en plusieurs endroits, & fraierent le chemin à la cavalerie. L'attaque du maréchal de la Ferté n'avoit pas été si heureuse ; ses soldats dont la plûpart ne put aborder le second fossé, furent vivement repoussés par les Espagnols à qui ils avoient affaire, & ne purent ensuite pénétrer dans les lignes qu'à la faveur des troupes de Turenne. D'Hocquincourt, qui n'arriva qu'à la fin de la nuit, trouvant l'ennemi dans la consternation, se fit aisément passage, & entra du quartier de Dom Fernand dans celui du duc François. Les Italiens & les Lorrains forcés presque par tout, abandonnerent leurs retranchemens & porterent le désordre & l'épouvante dans les autres quartiers. Le jour commençoit à poindre, & le seul Condé ayant traversé le quartier de l'Archiduc, à qui il dit de songer à la retraite, marcha avec la cavalerie qu'il put ramasser pour arrêter la fougue des François. Il tomba d'abord sur ceux qui s'étoient abandonnés au pillage, battit ensuite le maréchal de la Ferté qui descendit inconsidérément d'une hauteur ; mais n'osa le pousser, voyant un corps de troupes qui étoit venu occuper le poste que le Maréchal avoit quitté, & se retira sur une colline voisine, se proposant dès que son infanterie l'auroit joint, d'aller attaquer ce corps qu'il voyoit sur la hauteur. Turenne (car c'étoit lui-même) y

An. 1654.

avoit rassemblé ce qu'il avoit pu de troupes ; & y fit amener du canon : le feu de cette artillerie arrêta l'infanterie que Condé faisoit marcher à lui, & la découragea tellement, que ce Prince, malgré tous ses efforts, fut obligé de céder ; d'autant plus que dans le même tems, Castelnau qui étoit entré dans Arras en resortit avec Mondejeu & toute la cavalerie de la place [1].

AN. 1654.

Condé & Turenne, sans avoir été avertis qu'ils fussent en présence, se devinerent mutuellement par leur manœuvre ; le Vicomte jugea que Condé étoit présent, parce que tout autre auroit poussé imprudemment les troupes de la Ferté qui étoient battues. Le Prince crut de son côté que Turenne étoit sur la hauteur & n'osa l'attaquer. Le Vicomte, satisfait d'avoir forcé le Prince à quitter son poste, ne jugea pas à propos de le poursuivre. Le marquis de Bellefond eut moins de discrétion ; il attaqua l'arriere-garde du Prince pendant qu'elle passoit la Scarpe ; mais reçu très-vivement, il fut obligé de se retirer avec perte. Condé traversa la riviere, sortit de ses retranchemens, rallia ses troupes écartées & marcha en bon ordre à Cambrai. Les autres Généraux ennemis suivirent son exemple. L'Archiduc & le comte

[1] Vie de Condé.

de Fuensaldagne se sauverent avec un escadron ou deux, & prirent la route de Douai au travers des bagages de l'armée de France. Léopold *fut reconnu*, & auroit été fait prisonnier, si l'on avoit laissé quelques troupes au camp de Mouchi-le-Preux. AN. 1654.

Le maréchal d'Hocquincourt, qui étoit entré dans les lignes avec sa cavalerie, n'avoit trouvé d'obstacle qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Condé. Il y avoit rencontré le comte de Marsin à la tête de plusieurs escadrons, qui défendirent si bien le passage, que la plupart de l'infanterie de ce quartier eut le loisir de se sauver. Marsin se retira en bon ordre, sortit des lignes & joignit le prince de Condé dans le tems qu'il rallioit ses troupes.

Le comte de Marsin sort aussi des lignes.

Ceux qui commandoient les deux fausses attaques faites par les troupes des maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt, suivirent exactement leurs ordres, réussirent dans leur entreprise ; & s'enrichirent du butin qui se trouva dans les quartiers des Espagnols & des Lorrains. Traci, qui commandoit la troisième fausse attaque avec les troupes du maréchal de Turenne, ne fut pas si heureux, il marcha vers les quartiers du prince de Condé à l'opposite de celui de Dom Fernand, & demeura dans un fond suivant les ordres qu'il avoit reçus,

Ce qui se passa aux trois fausses attaques.

AN. 1654.

en attendant qu'on eût commencé l'attaque générale; mais l'éloignement & le vent l'ayant empêché d'entendre le bruit de ce qui se passoit dans le camp, il n'en fut instruit qu'à la pointe du jour par la retraite des ennemis.

Perte des Espagnols.

La perte fut très-légere, du côté de l'armée du Roi; Turenne reçut une contusion d'un coup de mousquet; le comte de Broglio eut la cuisse cassée d'une balle; peu d'officiers subalternes moururent; il n'y eut que trois ou quatre-cens soldats qui resterent sur la place. Les ennemis perdirent près de trois mille hommes qui furent tués ou faits prisonniers; on leur prit soixante-trois pieces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, tous les équipages des officiers & les bagages de l'armée entiere.

Modération du Vicomte.

Ce fut pendant ce siége que le maréchal de la Ferté ayant trouvé un Garde du Vicomte hors du camp, lui demanda comment il avoit osé sortir des lignes, & sans attendre la réponse, s'avança sur lui & le battit rudement. Le Vicomte, à qui le Garde tout en sang vint se présenter, lui dit: *Il faut que vous ayez manqué à votre devoir pour avoir obligé M. le Maréchal à vous traiter de la sorte*, & le renvoya aussi-tôt par le Lieutenant de ses gardes, qu'il chargea de dire au maréchal de la Ferté, « qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme lui avoit » manqué de respect, & qu'il le remettoit en-

» tre ses mains pour en faire telle punition » qu'il lui plairoit ». Toute l'armée fut étonnée, & le Marechal lui-même surpris, s'écria: *Cet homme sera-t-il toujours sage, & moi toujours fou?* AN.

Les nouvelles de la levée de ce siége se répandant de près & de loin exciterent l'admiration de tous ceux qui les apprirent. Plusieurs Princes d'Allemagne & les Généraux les plus distingués en Europe écrivirent au Vicomte pour le féliciter, particulierement le Landgrave de Hesse [1]. Après le siége, le duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Péronne où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras: elle y resta quelques jours, & l'armée campa dans les lignes des ennemis, où elle trouva une grande abondance de fourage. Le dernier jour d'Août, les François marcherent vers Cambrai: la Cour étant retournée à Péronne, les maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt suivirent le Roi, & le Vicomte de Turenne resta seul pour commander l'armée. Le V te de renne seul c l'arm

Le six de Septembre, le Vicomte marcha vers le Quénoi, dont la garnison étoit foible & dont les Espagnols avoient démoli les ouvrages extérieurs, il s'en empara le lendemain;

[1] Voyez les preuves, n°. VIII. Liv. IV.

AN. 1654. & après avoir ordonné de rétablir les anciennes fortifications & d'en faire de nouvelles, il alla aſſiéger Binches & l'emporta. Il y reſta juſqu'au vingt-deux, & retourna enſuite au Quénoi pour en faire remplir les magaſins. Dans ces marches & contremarches, il donna plus d'occupation aux Lieutenans généraux qu'à l'ordinaire, pour prévenir toute ſurpriſe de la part des Eſpagnols, qui avoient raſſemblé les débris de leur armée ſous le canon de Mons, pour couvrir Bruxelles. Il y avoit toujours trois Lieutenans généraux en exercice; l'un marchoit avec la cavalerie à l'avant-garde; l'autre conduiſoit l'infanterie, & le troiſieme menoit la cavalerie de l'arriere-garde: il leur ordonnoit en arrivant aux ruiſſeaux, de faire paſſer la cavalerie ſur la droite & ſur la gauche, en mettant l'infanterie au milieu; les bagages partoient à la pointe du jour eſcortés de ſix ou huit eſcadrons; l'avant-garde ſuivoit avec le gros canon, & le reſte de l'artillerie étoit à l'arriere-garde. L'armée marchoit de maniere qu'elle pouvoit à tout moment ſe ranger en bataille ſans confuſion. Quand on arrivoit à quelque défilé, l'arriere-garde faiſoit volte-face avec ſes pieces de campagne, pendant que l'avant-garde marchoit; celle-ci étant paſſée, faiſoit auſſi volte-face & laiſſoit un eſpace ſuffiſant aux troupes qui la ſuivoient pour ſe met-

tre en bataille : elles restoient dans cet ordre jusqu'à ce que tout eût défilé : alors l'armée entiere s'ébranloit en même-tems pour continuer sa marche. Le Vicomte prenoit toutes ces précautions, parce qu'il appréhendoit qu'on ne l'attaquât. En effet, le prince de Condé s'approcha de lui à la tête de quarante escadrons, & le suivit long-tems à la portée du canon jusqu'à un passage près de Maubeuge ; mais voyant la promptitude avec laquelle les troupes Françoises se retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient, il rebroussa chemin, & ne les harcella plus. Le maréchal de Turenne resta au Quénoi jusqu'à la fin de Septembre, marcha ensuite vers le Cambresis, demeura quelques semaines sur la frontiere ; & après avoir pris & démoli quelques châteaux des environs, il renvoya ses troupes dans leurs quartiers, & alla lui-même à Paris, où sa présence devenoit nécessaire. AN. 1654.

Le Cardinal de Retz s'échappe de prison, & passe en Italie.

Les discordes civiles alloient être rallumées par les intrigues du cardinal de Retz : un accident imprévu arrêta tout à coup l'incendie. Le Coadjuteur qui avoit été transferé du château de Vincennes à celui de Nantes, ayant trouvé le moyen de s'échapper, prit la poste pour arriver promptement à Paris, se montrer au peuple dans les Halles, & faire de nouvelles barricades ; mais en galoppant dans un Faux-

AN. 1654. bourg de Nantes, il mit le pistolet à la main pour tirer sur un Garde qui le poursuivoit; son cheval se cabra & s'abbatit; le cardinal tomba, se démit l'épaule, & ne pouvant plus continuer sa route, il se cacha dans un tas de foin. La noblesse du voisinage s'étant soulevée en sa faveur, il se sauva à Belle-Isle, changea d'habit, se mit dans une barque de pêcheurs, aborda en Espagne à S. Sebastien, & de-là se rendit à Rome, où le Pape Innocent X le reçut avec joie & avec distinction.

AN. 1655.

Le Vicomte prévient de nouvelles dissensions.

20 mars.

23 d'avril.

[1] L'eloignement de Retz étoit d'autant plus favorable à la Cour, que pendant l'hiver on fut menacé de voir renaître les troubles, au sujet de la fabrication d'une nouvelle monnoie. Pour en faire vérifier l'Edit, Louis XIV tint son Lit de justice au parlement; mais bientôt après, les chambres s'assemblerent pour revoir & examiner cet Edit, sous prétexte que la présence du Roi avoit ôté la liberté des suffrages. Le souvenir du passé faisant appréhender ces délibérations, le Roi vint le matin au Palais accompagné de toute sa Cour, & s'étant mis sans aucun appareil dans son Lit de Justice, défendit au parlement de se mêler des affaires publiques, se leva brusquement, & sortit sans vouloir entendre au-

[1] Voyez les Mém. de Monglat de cette année.

cune harangue. Malgré cette défense, le Parlement vouloit se rassembler, & les esprits s'aigrissoient tous les jours. Le Cardinal eut recours à la sagesse du vicomte de Turenne, qui avoit acquis une haute réputation dans les conseils, aussi-bien que dans la guerre. Le Vicomte alla chez le premier Président, lui peignit d'une maniere touchante toutes les horreurs des gueres civiles, le feu de la discorde fumant encore, & le danger d'en rallumer la moindre étincelle : on l'écouta avec les égards dus à son rang & à son mérite personnel : les esprits se calmerent, & les dissensions naissantes furent étouffées.

An. 1655.

Le Vicomte prend Landrecies.

Au mois de Juin, le Roi se rendit à la Fere, où il attendit que son armée fût entrée dans le Hainaut pour y entreprendre quelque siége de conséquence. La prise de Landrecies étoit nécessaire pour la conservation du Quénoi : ces deux villes ouvroient la route aux François dans les pays-bas des Espagnols. L'armée de Turenne & celle de la Ferté s'étant réunies près de Guise, elles marcherent vers Landrecies, & l'investirent le dix-huit de Juin. On travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée dans cinq jours, & le camp pourvu de vivres pour un mois. Le prince de Condé, qui avoit la principale direction de l'armée de Flandre, vint se poster à Va-

AN. 1655. dencourt près de Guiſe, pour couper les vivres aux aſſiégeans, & envoya piller la Picardie : mais comme il n'occupa ce poſte que le ſeptieme jour après que la place fut inveſtie, tous ſes efforts devinrent inutiles. Turenne continua le ſiége, & la priſe de Landrecies prépara tous les ſuccès juſqu'à la paix des Pyrennées [1]. Les partis que le Prince envoya en Picardie juſqu'à Ribémont, donnerent beaucoup d'alarmes à la Cour. Le Roi n'avoit auprès de lui que deux compagnies du régiment des Gardes, & les Eſpagnols auroient pu facilement l'enlever ; mais ils perdirent encore cette occaſion, faute de prévoyance. Le jeune Monarque quitta la Fere à la hâte & ſe retira à Laon. La tranchée ayant été ouverte devant Landrecies, il y eut deux attaques ; l'une de Turenne & l'autre de la Ferté. Les travaux furent continués avec tant de vigilance & ſi peu de perte, que le dix-ſeptieme jour les mines jouerent aux deux baſtions de la place, & celle du Vicomte y fit la plus grande breche. Le Gouverneur capitula à des conditions honorables, & la garniſon fut conduite à Valenciennes.

2 Juillet.

Le Vicomte paſſe la Haine & l'Eſcaut pour attaquer les Eſpagnols.

L'armée des aſſiégeans reſta encore quelques jours à Landrecies pour combler les lignes & ré-

[1] Monglat, Mém. de cette année, page 84.

parer les breches, & les Espagnols se retirerent entre Mons & Valenciennes, derriere la Sambre & l'Escaut, parce qu'ils ne se crurent pas en état de risquer une bataille. Loin de pouvoir faire une nouvelle irruption en France, ils furent réduits à n'avoir d'autre vue que d'observer les mouvemens du Vicomte, & d'empêcher qu'il ne fît quelqu'autre siége. Le Roi joignit l'armée à Guise, se mit à la tête de ses troupes, entra dans le Hainaut & descendit le long de la Sambre jusqu'à Thuin, ville du pays de Liege. Il passa ensuite ce fleuve, s'avança jusqu'à Bavai, & voulut entrer dans le cœur du pays en traversant la riviere de Haine qui coule au milieu du Hainaut, & lui donne son nom. Après avoir fait reconnoître les passages, on sçut que les ennemis avoient fait de grands retranchemens, & construit de distance en distance des redoutes & des platte-formes qui regnoient le long de la riviere, depuis St. Guislain jusqu'à Condé. La difficulté de forcer ces travaux étoit augmentée par celle d'approcher de la riviere, dans un pays rempli de fossés & facile à inonder, où il n'y avoit qu'une chaussée qui conduisoit au pont de la Haine. On tint en présence du Roi un conseil, où se trouverent le cardinal Mazarin, le duc d'Yorck, les maréchaux de Turenne, de la Ferté, de Villeroi, de Gra-

AN. 1655.

An. 1655. mont & du Plessis-Praslin. Le Ministre ayant remontré avec éloquence combien il seroit glorieux de passer la riviere à la vue d'une armée formidable, on alloit prendre la résolution de forcer le pont : le Vicomte s'y opposa, en fit voir les difficultés, & proposa un expédient plus sûr. Comme il connoissoit parfaitement le pays, il représenta qu'en traversant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain, laissant Valenciennes sur la droite, & repassant la même riviere à Condé, on pourroit prendre les ennemis en flanc, rendre tous leurs retranchemens inutiles, & les obliger de quitter leur poste sans hasarder la vie des soldats. Après avoir ramené le Cardinal & tous les Généraux à son opinion, l'armée marcha de Bavai à Bouchain ; & sur les avis qu'en eurent les ennemis, ils décamperent, pour s'approcher de Valenciennes. Le prince de Condé s'opposa d'abord à cette marche ; mais voyant qu'il ne pouvoit arrêter les généraux Espagols, il protesta qu'il ne quitteroit pas son poste sur la Haine, s'ils ne lui promettoient de défendre vigoureusement celui de l'Escaut. Après l'avoir promis, il passérent la riviere à Valenciennes, & allerent camper près de S. Amand dans un poste avantageux, la ville à leur gauche, des bois à leur droite, & devant eux une vieille ligne sur le Mont Azin. L'armée du Roi continua sa route

vers Neuville, où elle passa l'Escaut, & marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes pour assurer les bagages contre les courses de la garnison de Bouchain. A une lieue du camp des Espagnols, Turenne fit alte pour attendre son artillerie, & alla lui-même les reconnoître. Ayant examiné ce poste, il jugea qu'ils vouloient le défendre, & ordonna à Castelnau de partir en diligence avec son camp volant composé d'environ douze escadrons & trois bataillons, pour se placer sur la droite des ennemis, vers le grand chemin de S. Amand, & pour tâcher de les attaquer en flanc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même en front. A peine Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit marqué, qu'il s'apperçut que les Espagnols se retiroient vers Condé: il en fit avertir le Vicomte, qui lui manda de tomber sur leur arriere-garde, & de lui donner ainsi le tems de venir avec le corps de l'armée. Aussi-tôt que l'Archiduc & le comte de Fuensaldagne sçurent que le maréchal de Turenne avoit passé l'Escaut, & qu'il marchoit à eux, ils se repentirent des promesses qu'ils avoient faites au prince de Condé, & abandonnerent leur nouveau poste sans le consulter. Le Prince en eut le premier avis par un Aide de camp, qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit, & qu'il le prioit de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols

AN. 1655.

An. 1655. de faire l'arriere-garde ce jour-là. C'est ainsi que pendant tout le cours de cette guerre, les retardemens ou la précipitation, la timidité ou le peu d'habileté des généraux Espagnols déconcerterent les mesures du prince de Condé.

Faute du comte de Castelnau.

Ce Prince auroit été réduit à de grandes extrémités, si Castelnau avoit suivi les ordres qu'il avoit reçus. Au lieu d'attaquer les ennemis qu'il atteignit au pont de Breuvage, il se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui demanderent à lui parler; il y consentit & fit alte pour quelque tems: pendant qu'ils se complimentoient, le prince de Condé hâta sa marche, & Castelnau fut la dupe de sa politesse. L'armée ennemie gagna l'Escaut, le traversa, se rangea en bataille de l'autre côté, rompit les ponts, & s'avança le même jour vers Tournai.

Démêlé entre le Vicomte & le prince de Condé.

Le vicomte de Turenne arriva quelque tems après, & Castelnau lui fit un récit ingénu de ce qui s'étoit passé. Saint Lieu, colonel, l'assura que les ponts ayant été rompus avec trop de précipitation, les derniers escadrons du Prince avoient passé la riviere à la nage. L'armée Françoise campa à Frane, près de Condé, & le Vicomte envoya la même nuit au Cardinal, qui étoit au Quénoi avec le reste de la Cour, une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre fut interceptée, & le prince de Condé fut vivement

bleſſé d'un réçit qui ſembloit attaquer la prudence de ſa conduite. Turenne cependant n'y parloit preſque point de lui-même ; il n'appuyoit pas ſur le mauvais parti que les Eſpagnols avoient pris, de venir d'abord au-devant de lui, pour ſe retirer enſuite contre toutes les régles de l'art ; ni ſur la confuſion avec laquelle ils abandonnerent les poſtes les plus avantageux & toutes les rivieres, avec une armée qui n'étoit pas inférieure à la ſienne : il aſſuroit qu'on avoit fait l'une & l'autre de ces fautes malgré le prince de Condé ; il inſiſtoit ſeulement ſur l'embarras où les Eſpagnols avoient mis ce Prince, en l'obligeant de couvrir la retraite ce jour-là, & ajoutoit que ſans la faute de Caſtelnau, il auroit pu tomber ſur l'arriere-garde de Condé, dont quelques eſcadrons avoient paſſé l'Eſcaut à la nage. Malgré tous ces ménagemens, le Prince lui envoya un trompette avec une lettre fort piquante : il adreſſa auſſi à quelques officiers de l'armée du Roi une eſpéçe de manifeſte, où il rendoit raiſon de ſa conduite, & ſe plaignoit amérement du Vicomte. Le maréchal de Turenne reçut la lettre en préſence de pluſieurs officiers, & la leur montra auſſi-tôt ; mais croyant pouvoir ſe diſpenſer d'y faire réponſe, il ſe contenta de dire au trompette, *qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de ſemblables lettres à l'avenir.* Ces AN. 1655.

An. 1655.

deux généraux ne se traiterent plus pendant toute la guerre avec les mêmes égards qu'ils avoient observés jusqu'alors, & ne se reconcilierent pleinement qu'à la conclusion de la paix des Pyrennées.

Prise des villes de Condé & de S. Guislain.

On travailla le lendemain à construire des ponts au-dessus de la ville de Condé, pour en faire le siége. Les murailles de la place ne valoient guére mieux qu'un retranchement de camp : mais la force de la garnison suppléoit à la foiblesse des remparts. La moitié des troupes fut d'abord employée au siége, pendant que Turenne & la Ferté le couvroient avec le reste de l'armée. La premiere nuit on trouva tant de résistance, que les deux Maréchaux furent obligés de venir eux-mêmes pousser une des attaques ; on les continua avec tant de vigueur que la ville se rendit le troisieme jour de la tranchée ouverte ; & la garnison composée de près de deux mille hommes fut conduite à la premiere place voisine. Comme l'armée du Roi étoit fort avancée dans le pays ennemi, les Espagnols incertains de ses projets, garnirent de troupes toutes leurs villes, affoiblirent par-là leur armée, & n'oserent approcher en corps. Il leur arriva ce qui arrive ordinairement après une suite de mauvais succès : ils craignirent plus qu'ils ne devoient, & prirent des précautions contre l'impossible même. Après la prise de

Condé, l'armée du Roi marcha droit à S. Guiſlain, ſitué dans un pays fort plat, & arroſé par la riviere de Haine. Les ennemis inonderent le terrein, enſorte que l'on ne put y creuſer de circonvallation; les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de faſcines; ce qui n'empêcha pas la place d'être emportée en trois jours avec très-peu de perte de la part des François. Le Vicomte ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les villes conquiſes, achevé les fortifications de Condé & de S. Guiſlain, rempli les magaſins de toutes ſortes de proviſions & conſommé tous les fourages des environs, marcha le douze d'octobre à Barlaimont, le vingt-deux à l'abbaye de Marolles, & vers le commencement de novembre à Ribemont: là, il reçut ordre de quitter l'armée & de venir joindre la Cour à Compiégne pour une affaire importante.

AN. 1655.

12 d'octobre.

22 dud.

Le maréchal d'Hocquincourt, piqué contre le Cardinal, qui après lui avoir ôté le commandement de l'armée, ne l'avoit preſque point employé depuis le ſiége d'Etampes, & devenu dans ſon loiſir amoureux d'une dame de la premiere qualité qui réveilla ſes reſſentimens, ſe laiſſa engager dans le parti des Eſpagnols, ſur les offres que le prince de Condé lui fit d'une ſomme de quatre cens mille écus, & de la lieutenance générale de la Flandre, s'il vou-

Trahiſon du maréchal d'Hocquincourt déconcertée par le Vicomte.

AN. 1655. loit livrer Ham & Péronne dont il étoit gouverneur. Le vicomte de Turenne, en arrivant à Compiégne, délibéra avec le Cardinal sur les moyens qu'il falloit prendre pourempêcher le Maréchal d'introduire les ennemis dans ces deux Places importantes. Le Cardinal penchoit à faire approcher l'armée de Péronne: mais le Vicomte lui représenta que cette démarche pousseroit peut-être d'Hocquincourt à quelque parti violent, & conseilla d'essayer unaccommodement. La négociation dura quinze jours, pendant lesquels d'Hocquincourt donnoit des audiences séparées aux envoyés du Roi & à ceux d'Espagne, sans cacher ni aux uns ni aux autres ce que chacun lui offroit, comme s'il eût été permis de choisir. Mazarin voyoit impatiemment la Cour réduite à traiter avec un sujet qui arboroit l'étendart de la révolte: mais l'armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Cambrai, le prince de Condé avec ses troupes étoit à deux lieues de Péronne, & son parti commençoit à se ranimer dans Paris: s'il fût devenu maître des deux villes qu'on vouloit lui livrer, les discordes civiles se seroient peut-être renouvellées; & le Roi, loin de continuer ses conquêtes dans les pays-bas, auroit été obligé de ramener la guerre dans le cœur du royaume. Une situation si critique demandoit de grands ménagemens. Turenn, comme

un

un autre Fabius, sauva la patrie en temporisant, & porta Mazarin à terminer sans violence une affaire qui auroit pu avoir des suites funestes, si l'on s'y étoit pris autrement. Enfin le traité fut conclu : le maréchal d'Hocquincourt sortit de Péronne, se démit de son gouvernement en faveur de son fils, & se retira chez lui avec deux cens mille écus. Le prince de Condé retourna promptement joindre l'armée Espagnole sur la Sambre ; & comme on appréhendoit qu'il n'attaquât les villes conquises en se retirant, le Vicomte revint à l'armée & s'avança jusqu'auprès de S. Quentin : mais le Prince n'ayant rien entrepris, le Roi & le Cardinal se rendirent à Paris vers le commencement de décembre, & le Vicomte s'y rendit aussi, dès qu'il eut envoyé l'armée dans ses quartiers d'hivers. Ce fut alors qu'on mit, par les conseils de Turenne, la cavalerie dans les villages, & que l'on paya pour la premiere fois, sur les tailles, vingt sols par jour à chaque cavalier : par-là, on épargnoit la dépense des remises de l'argent, & l'on empêchoit les non-valeurs ; les troupes se faisoient payer elles-mêmes sur les lieux ; les cavaliers dispersés dans les hameaux leur servoient de sauvegardes, & ils y dépensoient une bonne partie de leur solde ; les paysans labouroient avec plus d'assurance ; &, contre l'opinion com-

An. 1655.

AN. 1655.

mune, plusieurs endroits de la campagne se raccommoderent par ce nouvel établissement.

Le Prince François de Lorraine avec ses troupes abandonne les Espagnols.

Quand toutes les troupes furent en quartier, le duc François de Lorraine voyant qu'on ne parloit point de mettre son frere en liberté, & que tous les officiers de son armée murmuroient contre le roi d'Espagne qui tenoit leur maître prisonnier, rassembla ses Lorrains dans un seul corps, & marcha vers la frontiere de Picardie, d'où il fit savoir qu'il venoit se mettre au service du Roi. Louis XIV traita avec lui à condition que les troupes Lorraines prêteroient serment de fidélité à la France pour tout le tems que le duc Charles demeureroit en prison; qu'après son élargissement les Lorrains seroient libres de faire ce que leur souverain légitime ordonneroit; qu'en attendant ils seroient traités comme les autres troupes qui étoient à la solde du Roi. Le duc François vint ensuite à Paris avec ses deux enfans, les princes Ferdinand & Charles. La Cour passa l'hiver dans une entiere tranquillité: le Cardinal, sentant son autorité affermie, se prêtoit à tous les esprits, & ménageoit chacun selon son caractere; il redoubloit sur-tout son amitié pour le vicomte de Turenne, & lui confioit les secrets les plus importans de l'état.

Le duc d'Yorck quitte la France.

Vers la fin de cette année, l'Angleterre, après avoir long-tems balancé sur le parti qu'elle de-

voit prendre, se déclara pour la France. Une des conditions du traité fut que Louis XIV n'accorderoit plus de protection à Charles II, & feroit sortir du royaume le duc d'Yorck son frere. Le roi Charles voyant les liaisons qui se formoient entre Mazarin & Cromwel, s'étoit retiré l'année précédente à Cologne, où il avoit été entretenu aux dépens de l'Empereur & des princes d'Allemagne. AN. 1655.

Au commencement de l'année mil six cens cinquante-six, Charles se transporta à Bruxelles, où il signa un traité avec le roi d'Espagne, & manda à son frere, le duc d'Yorck, de le venir joindre en Flandre. Le Duc fit d'abord tous ses efforts pour ne pas sortir de France: l'éducation qu'il y avoit reçue, les amis qu'il y avoit acquis, la haute réputation qu'il s'étoit déja faite, & peut-être aussi le sang Ecossois qui couloit dans ses veines, lui donnoient les plus vifs regrets de quitter une nation qu'il a toujours aimée. Il confia ses peines au vicomte de Turenne pour qui il avoit la tendresse d'un fils, & lui demanda ses conseils. Le Vicomte l'exhorta à écrire au roi Charles, qu'il étoit prudent d'intéresser à leurs malheurs communs & la France & l'Espagne; que pendant que le duc d'Yorck ménageroit la protection du Roi très-chrétien par ses services dans l'armée, Charles & son frere le duc de AN. 1656.

AN. 1656.

Glocester s'affermiroient dans l'amitié du Roi catholique ; que les Espagnols n'ayant fait aucune mention du duc d'Yorck dans leur traité, ne paroissoient pas vouloir qu'il se détachât de la France ; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Charles pourroit consentir secretement qu'il restât dans l'armée Françoise, & paroître fâché contre lui, à cause de sa désobéissance apparente. Le duc d'Yorck suivit les sages conseils du Vicomte, & les communiqua à la Reine sa mere qui les approuva. Il envoya un exprès à Bruxelles au Roi son frere, qui bien loin d'agréer la demande du Duc, lui ordonna de le venir joindre en toute diligence ; & avec le consentement de Louis XIV il obéit aussi-tôt.

Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène arrivent en Flandre.

La cour d'Espagne attribuant le mauvais succès de ses affaires en Flandre à la mésintelligence qui regnoit entre le prince de Condé & l'Archiduc, engagea l'Empereur à faire revenir le dernier, & rappella en même tems le comte de Fuensaldagne : elle envoya en Flandre à leur place Dom Juan d'Autriche, fils naturel du roi d'Espagne ; & le marquis de Caracène eut ordre d'accompagner le jeune Prince pour l'assister de ses conseils.

Négociation de paix & d'alliance entre la France &

Cependant l'Empereur forma de grands projets pour l'établissement de l'Archiduc son fils unique, qu'il avoit déja fait déclarer roi de

Bohême & de Hongrie, & qu'il destinoit pour lui succéder non-seulement à ses Etats héréditaires, mais aussi à l'Empire. Ce n'étoit pas encore assez pour contenter son ambition, il vouloit de plus réunir les deux branches de la maison d'Autriche par le mariage de l'Archiduc avec l'infante d'Espagne, alors héritiere présomptive de la Couronne. Le cardinal Mazarin qui souhaitoit aussi avec passion d'obtenir cette Princesse pour le Roi son maître, dépêcha le comte de Lyonne, [1] ministre & sécretaire d'état, pour négocier cette importante alliance. L'arrivée imprévue de Lyonne dans le tems d'une guerre sanglante entre les deux Couronnes étonna & embarrassa fort la cour de Madrid. Philippes IV ayant résolu dans son conseil de ne point écouter la recherche du Roi, de peur de lui laisser acquérir des prétentions légitimes sur la monarchie Espagnole, nomma le comte de Pégnéranda, le plus habile négociateur de son tems, pour traiter avec le ministre François. Dès la premiere conférence, Pégnéranda signifia à de Lyonne que son voyage n'auroit point de succès, & que le roi Catholique ne pouvoit se résoudre à accepter un parti si avan-

AN. 1656
l'Espagne rompue.

[1] Voyez les Mémoires du comte de Lyonne, & Nani.

AN. 1656. tageux pour la France, & si dangereux pour la maison d'Autriche.

Le Vicomte va investir Valenciennes.

Cette négociation rompue, les deux Couronnes se préparerent à faire la guerre plus vivement que jamais. Le Roi quitta Paris, se rendit sur la frontiere vers le commencement de Juin ; & le maréchal de la Ferté n'étant pas encore arrivé de son gouvernement de Lorraine, où il étoit indisposé, le vicomte de Turenne se prépara à faire le siége d'une des villes principales de Flandre. L'armée Espagnole n'étant pas encore assemblée, il marcha en diligence avec la plus grande partie de sa cavalerie à Condé, & de-là vers Tournai, pour surprendre cette place qui étoit dégarnie : mais ayant passé par Mortagne, où la Scarpe & l'Escaut se joignent, il apprit qu'il y avoit plusieurs régimens Espagnols campés auprès de Tournai. Comme cette ville étoit fort avancée dans le pays ennemi, & par conséquent éloignée des places d'où les François pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions, il changea de résolution, retourna à Condé, laissa son pont à Mortagne avec un corps de troupes, marcha à Valenciennes, & y arriva vers le milieu de juin. Il n'y avoit dans la ville que deux mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mais les habitans, au nombre de dix mille, étoient

capables de servir aussi-bien que des troupes réglées.

An. 1656.

Le Vicomte prend ses quartiers & assiége la ville.

L'Escaut partage en deux Valenciennes, & forme de grands marais au-dessus & au-dessous. Sur la route de Condé s'étendent de vastes plaines, & de l'autre côté de l'Escaut, vers S. Amand, s'éleve le Mont Azin qui commande la riviere. Le Vicomte investit la place le soir même de son arrivée, chassa l'ennemi des deux redoutes, & commença dès le lendemain ses lignes de circonvallation. L'armée du maréchal de la Ferté étoit postée sur la hauteur à la droite du fleuve vers S. Amand. L'armée de Turenne occupoit la gauche de la riviere du côté des plaines; sa ligne de circonvallation commençoit à l'abbaye de S. Sauve, sur le bord de l'Escaut du côté de Condé, & finissoit à la même riviere du côté de Bouchain: son quartier, sur le grand chemin du Quénoi, étoit séparé de celui des Lorrains à la gauche par un ruisseau; après les Lorrains, la maison du Roi commandée par le duc de Navailles, s'étendoit vers une digue de fascines qui traversoit les marais, & aboutissoit à l'Escaut. On avoit construit deux ponts de bateaux sur la riviere, l'un au-dessus de la ville, & un autre au-dessous à S. Sauve, pour la communication des deux armées. Le troisieme jour, les lignes furent assez avancées pour empêcher que la place ne

AN. 1656. pût être secourue, & les ennemis tent inutilement d'y jetter par le quartier des rains sept ou huit cens hommes, dont q ques-uns furent pris, & le reste se retir Bouchain. Le sixieme jour, la circonvallati fut achevée avec un fossé muni de palissad On travailla d'abord aux avenues les plus posées, & ensuite on racommoda les endro qui étoient le moins en danger d'être attaqué

Le Vicomte fait écouler les eaux dont on vouloit inonder son camp.

Les Espagnols se servirent de plusieurs ré servoirs qui étoient auprès de Bouchain, pour enfler la riviere de l'Escaut, & pour submerger le pays. Comme les eaux croissoient de jour en jour, le Vicomte employa plusieurs régimens d'infanterie & presque toute sa cavalerie à porter des fascines, pour fortifier la digue, depuis le quartier du duc de Navailles jusqu'à la riviere. Les ennemis inonderent, à la hauteur de dix pieds, un espace de plus de mille pas, sur lequel on jetta un pont de fascines qui flottoit en quelques endroits, & qui en d'autres étoit attaché à des pieux; mais les assiégés ayant lâché leurs éclufes, on eut de l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue même. Cependant le travail obstiné de l'armée surmonta tous les obstacles. Le Vicomte fit saigner les réservoirs, creuser plusieurs canaux & rehausser la digue qui étoit construite de maniere qu'elle rejettoit la plus grande partie des eaux vers Valencien-

B

nes, & noyoit un quartier de la ville. Turenne, après avoir aſſuré ſon camp & la communication avec toutes les places voiſines, ouvrit enfin la tranchée.

An. 26 d(

Les gnols nent faire le ſiég

Peu de tems après, les ennemis s'étant raſſemblés à Douai, vinrent ſe poſter ſur une éminence proche du camp des Lorrains, à une demi-portée du canon des lignes Françoiſes: ils avoient à leur gauche l'Eſcaut, ſur lequel ils conſtruiſirent ſix ponts, & à leur droite un petit ruiſſeau, où ils en jetterent pluſieurs autres. Leur armée un peu plus foible que celle du Roi, montoit à plus de vingt mille hommes, qui ſe retrancherent en arrivant, & demeurerent ſept ou huit jours en préſence ſans rien entreprendre. Le Vicomte prévoyant que l'armée ennemie l'attaqueroit dans ſon camp, ne regarda pas le ſiége comme ſa principale affaire, & tourna toute ſon attention du côté des lignes.

On que & empo lignes côté d réchal Ferté.

Le maréchal de la Ferté, quoiqu'encore indiſpoſé, vint à l'armée dix jours après la tranchée ouverte: comme ſon quartier étoit celui que les ennemis pouvoient attaquer le plus aiſément, le Vicomte l'avoit fortifié de lignes doubles & paliſſadées, dont l'une étoit nouvelle, & l'autre ancienne: [1] mais le maréchal croyant que la premiere ſuffiſoit, fit raſer

[1] Mém. de Puiſégur, pag. 515.

AN. 1656. l'autre. Au bout de trois femaines on pouſſa à l'attaque du Vicomte, une branche de la tranchée juſques ſur le bord du foſſé de la place, & une autre juſqu'au foſſé de la demi-lune. A l'attaque du maréchal de la Ferté, on prit une ténaille; les aſſiégés avoient déja fait leurs principaux efforts, & commençoient à ſe relâcher depuis trois ou quatre jours, lorſque l'armée Eſpagnole ſe rangea le matin en bataille, & fit marcher ſon bagage vers Bouchain. On ne douta point qu'elle ne voulût attaquer les lignes dès la nuit, & les aſſiégeans la paſſerent toute entiere ſous les armes. Comme il n'y avoit que douze mille hommes de pied dans l'armée du Roi, & qu'il falloit de l'infanterie aux deux attaques, il étoit impoſſible qu'une ſi vaſte enceinte pût être également bien garnie; on ſe contenta de placer un corps de cavalerie derriere la ligne, & d'ordonner à quelques régimens d'infanterie de ſe tenir prêts pour marcher à l'endroit qui ſeroit inſulté. La premiere nuit ſe paſſa ſans alarmes, & le lendemain on vit l'ennemi en bataille ſans bagage on fut averti que la principale attaque devoit ſe faire au quartier du maréchal de la Ferté, & que le comte de Marſin qui étoit à S. Amand devoit avancer avec trois ou quatre mille hommes pour attaquer celui du Vicomte. Comme les ennemis étoient en préſence, & pouvoient

arriver aux retranchemens dans une demie heure, la Ferté ne pouvoit rien changer à la disposition des troupes. Turenne l'avertit deux ou trois fois de veiller avec diligence, & de mettre des gardes par tout : mais le Maréchal regarda le conseil du Vicomte comme une injure & le négligea. A l'entrée de la nuit le prince de Condé & Dom Juan passerent l'Escaut, avancerent vers le quartier du Maréchal, mirent leurs troupes en bataille, arriverent au premier fossé du retranchement sans être découverts, y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de résistance. Aux premiers coups de mousquets, deux régimens de l'armée de Turenne passerent la digue & le pont, & quatre autres eurent ordre de les suivre. Les troupes Espagnoles étant entrées dans le quartier du Maréchal, il y accourut avec quelques escadrons ; mais la confusion étoit déja si grande, qu'il ne put y remédier. L'infanterie ennemie ayant comblé les fossés & rompu les pallissades, marcha droit à la ville vers la pointe du jour, pendant que la cavalerie poursuivoit les fuyards qui vouloient repasser la riviere. Comme il n'y avoit qu'un pont, les bagages s'y embarrasserent, & les Espagnols firent une grande quantité de prisonniers ; la Ferté fut pris à la tête de ses gendarmes avec plus de quatre cens officiers

An. 1656.

16 Juillet.

An. 1656. & près de quatre mille soldats : les débris de son armée se sauverent à Condé. Les deux régimens à qui le Vicomte avoit fait passer la digue ayant été défaits, les quatre autres s'arrêterent, & Turenne y arriva un peu après le commencement du combat, qui ne dura qu'un quart d'heure. Marsin avoit attaqué le quartier de Turenne en même tems que les Espagnols étoient tombés sur celui de la Ferté, mais il fut vigoureusement repoussé.

Belle retraite du Vicomte.

A la pointe du jour, les cris de joie qui s'éleverent dans Valenciennes, annoncerent que la ville étoit secourue. Le Vicomte envoya en diligence à la tranchée pour faire retirer ses troupes : mais il étoit trop tard, on en perdit la moitié. Turenne rappella aussi-tôt l'infanterie qui étoit sur la digue, commanda qu'on en délogeât tout le canon, & mena avec lui plusieurs pieces de campagne en cas d'attaque. Il fit rabbattre les lignes en plusieurs endroits, marcha avec ses troupes vers le quartier des Lorrains, ensuite dans celui du duc de Navailles ; & après les avoir rassemblés il sortit des retranchemens, d'abord avec un peu de confusion ; mais bientôt il se remit en si bon ordre, que les ennemis n'oserent le poursuivre. Il s'avança vers le Quénoi, & toute l'armée croyant qu'il se retiroit sur la frontiere de France, le bagage commençoit à filer par

de-là cette place. Le Vicomte envoya ordre de l'arrêter, & ayant choisi un camp proche de la ville, il s'y logea cette nuit; le lendemain il reçut un renfort de quinze cens hommes qui avoient été destinés à mener un convoi au camp; il attendit les ennemis contre l'opinion de tous ses officiers, & résolut même de hasarder un combat plutôt que de fuir. S'il n'eût craint que la prise du Quénoi, il se seroit retiré dans la Picardie: mais ayant senti que cette retraite alarmeroit la Cour, ranimeroit le parti du prince de Condé, & causeroit un mécontentement général dans le royaume, il raisonna avec les officiers sans tenir un conseil de guerre, & continua de camper comme s'il n'eût rien appréhendé. Il n'avoit point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, il laissa son camp découvert.

An. 16

Le prince de Condé & Dom Juan avancerent vers le Quénoi à la tête de leurs troupes. Aussi-tôt que le Vicomte les découvrit, il marcha vers eux avec quelques régimens de la grand-garde. Les Espagnols ne doutant point qu'il ne prît la fuite, avoient déja commandé trois mille chevaux pour le poursuivre. Lorsqu'ils furent arrivés assez près de lui pour découvrir son camp, ils furent surpris de voir qu'il n'étoit pas retranché, que ses tentes

Le pri[nce] de Con[dé] & Don Juan le poursuivi[rent] san[s o]ser l'at[ta]quer.

An. 1656. étoient dressées, & qu'il les attendoit de pied ferme. A leur approche, les François commencerent à faire marcher le bagage; mais le Vicomte ayant tiré un coup de pistolet sur un soldat qui chargeoit, commanda, sous peine de la vie, que personne ne sortît de son poste. Il rassura toute l'armée par cette étonnante hardiesse, & le peu de précautions qu'il paroissoit prendre dans une occasion si pressante. Les Espagnols demeurerent deux jours en présence sans oser rien tenter. Le troisieme, deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés à Condé de la déroute du maréchal de la Ferté, ayant passé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de-là au Quénoi joindre le vicomte de Turenne. Après ce renfort, les ennemis jugerent à propos de marcher vers Condé. Le Vicomte s'étant apperçu de leur dessein, envoya mille chevaux, chacun avec un sac de bled en croupe pour ravitailler cette place, d'où il avoit tiré beaucoup de vivres pendant le siége de Valenciennes [1]. « Il n'y a gueres au monde, dit » Bussi Rabutin, que le maréchal de Turenne, » qui en présence d'une armée victorieuse, » beaucoup plus forte que la sienne, eût osé » faire un détachement aussi considérable que » celui-là. Il faut bien posséder la guerre pour

[1] Mém. de Bussi Rabutin de cette année, page 371.

» en user ainsi, & *ce sont-là des coups de maître.*

An. 1656.

Aussi-tôt que les nouvelles de ce campement fameux arriverent à la Cour, le Tellier, sécretaire d'état, écrivit au Vicomte en ces termes: « Par votre prudence, Monseigneur, & par » une conduite vigoureuse, vous avez rétabli » la réputation des armes du Roi. En vérité il » n'y a rien de plus beau que votre campement » près du Quénoi après la déroute de Valen» ciennes: d'avoir ainsi fait tête aux ennemis » fort orgueilleux jusques dans leur pays mê» me, & de les avoir obligé à se retirer quoi» que victorieux; c'est un coup qui n'appar» tient qu'aux grands maîtres dans l'art mili» taire ». Voici cependant comme le Vicomte parle lui-même de cette action tant admirée, dans une lettre à la vicomtesse de Turenne, datée du camp devant le Quénoi. *L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici, ils y ont demeuré deux jours; après quoi ils ont marché vers Condé.*

Lettre de le Tellier, Sécrétaire d'Etat, au Vicomte sur sa belle retraite.

Le siége de Valenciennes étant levé, la ville de Condé demeuroit si enclavée dans le pays ennemi, qu'il étoit fort aisé aux Espagnols, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût & qu'on n'y jettât des vivres. Comme le Vicomte apprit du gouverneur qu'il n'y avoit des provisions dans la place que pour dix ou douze jours, il ne crut pas devoir rien

Les Espagnols assiégent & reprennent Condé.

An. 1656.

entreprendre pour en empêcher la priſe ; il ſe contenta de l'avoir retardée par le ſecours qu'il y avoit envoyé, pour avoir le tems de faire repoſer & laiſſer reſpirer ſes troupes. Auſſi-tôt que la ville eut capitulé, le Vicomte paſſa l'Eſcaut, marcha à Arras & de-là vers Lens pour empêcher les Eſpagnols de retourner ſur les frontieres du royaume, & pour les mener dans l'Artois, plein de places fortes qui appartenoient au Roi.

Conduite du Vicomte avec le comte de Grandpré.

[1] Pendant que Turenne étoit dans ſon camp près de Lens, où il demeura douze jours, il envoya le comte de Grandpré, depuis maréchal de Joyeuſe, à la tête de quelques eſcadrons, pour eſcorter un convoi qui venoit d'Arras. Le jeune Comte, par attachement pour une femme, laiſſa partir le convoi ſous les ordres du major de ſon régiment, & ſe flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au camp. Un parti Eſpagnol qui rodoit, attaqua l'eſcorte ; mais il fut repouſſé & défait par le major qui amena heureuſement le convoi à Lens. Le Vicomte ſut la faute de Grandpré, & ſçachant qu'elle l'auroit perdu à la Cour, il dit aux officiers qui l'environnoient : *Le comte*

[1] On tient ce trait de M. l'abbé de Saſſenage, à qui le maréchal de Joyeuſe le dit ſouvent. Le Marquis d'Imecourt le raconta auſſi à l'auteur.

de Grandpré sera fâché contre moi, à cause d'une commission secrette que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un tems où il auroit eu occasion de montrer sa valeur. Le Comte de retour apprit ce qu'avoit dit son général ; il courut à sa tente, se jetta à ses genoux, & lui marqua sa reconnoissance & son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le Vicomte lui parla alors avec une sévérité paternelle : ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune officier, que bien loin de retomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions pendant le reste de la campagne, & devint enfin un des meilleurs capitaines de son siécle.

AN. 1656.

Les Espagnols joignent le Vicomte sans oser l'attaquer.

Les ennemis, après s'être rafraîchis dans les plaines qui sont entre Cambrai & Bapaume, marcherent à Lens en poursuivant toujours l'armée du Roi. Turenne prévoyant qu'il seroit bientôt forcé à déloger, faute de fourages, alla camper à Houdain dans un poste avantageux, son aile droite sur une hauteur, son infanterie & son aile gauche dans la plaine. Les Espagnols fiers de sa retraite le poursuivirent toujours, & sur les huit ou neuf heures du matin parurent à une lieue & demie de son armée : la voyant en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & après avoir tenu conseil de guerre, ils marcherent en avant,

An. 1656. comme s'ils eussent voulu combattre : mais la journée se passa sans qu'ils osassent attaquer. Vers le soir, ils se mirent en bataille à un quart de lieue de l'armée Françoise, étendirent leur cavalerie & leur infanterie dans le même ordre que le Vicomte, qui employa la nuit à faire quelques petits redans à la tête de son aile gauche. A la pointe du jour, les ennemis vinrent reconnoître son camp, & toute la journée se passa en escarmouches, sans en venir à une bataille générale. L'ordre, l'ardeur & la fermeté des troupes Françoises étonnerent de nouveau les Espagnols : malgré le Prince de Condé, ils décamperent le lendemain sans en venir aux mains, & retournerent vers Lens. L'armée du Roi rassurée par leur retraite, les inquiéta & les harcella à son tour par plusieurs escarmouches. Ils allerent camper près de Douai, & quelques jours après ils envoyerent un corps de cavalerie investir S. Guislain, & s'avancerent eux-mêmes pour en couvrir le siége.

Le Vicomte prend la Capelle & secourt St. Guislain.

Turenne repassa près d'Arras, fit semblant de vouloir entrer en Picardie, déroba sa marche à la garnison de Cambrai, coula tout le long de la riviere de Somme avec sa cavalerie, laissa son infanterie derriere ; & dans le dessein d'obliger les Espagnols à lever le siége de S. Guislain, il alla investir la Capelle, où ils

avoient leurs principaux magaſins. L'infanterie du Vicomte arriva le ſecond jour après la cavalerie ; & comme il n'y avoit pas deux cens hommes dans la place, on emporta dans une ſeule nuit la contreſcarpe, on prit trois demi-lunes, on paſſa le foſſé, & l'on attacha des mineurs au baſtion, quoique tous ces dehors fuſſent très-bien fraiſés & paliſſadés. Le prince de Condé, qui étoit avec Dom Juan devant S. Guiſlain, leva auſſi-tôt le ſiége pour venir ſecourir la Capelle : il s'avança avec les Eſpagnols, ſans perdre de tems, à une lieue de la circonvallation : mais une grande pluye ayant fatigué leur infanterie pendant tout le tems de leur marche, ils ne trouverent plus à propos de combattre & demeurerent deux jours en préſence de l'armée du Roi, qui continua le ſiége, cribla les murailles à coups de canon, & força la place à ſe rendre. Auſſi-tôt qu'elle fut priſe, que les breches furent réparées & qu'on y eut mis une bonne garniſon, Turenne partit en diligence, & après des fatigues inouies, arriva à une lieue de S. Guiſlain, y envoya Caſtelnau avec cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & des munitions de guerre en abondance. Les ennemis ſe hâterent de gagner S. Guiſlain ; mais ils ne parurent devant la place que deux heures après qu'elle eût été ſecourue & ravitaillée : ils n'oſe- AN. 1656.

AN. 1656.

rent plus rien entreprendre pendant le reste de la campagne, qu'ils finirent bien-tôt après. L'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de novembre, & repassa ensuite la Somme pour se retirer en France. Le vicomte de Turenne répara de cette maniere la déroute de Valenciennes, arrêta l'ardeur du grand Condé, surprit les magasins d'une armée victorieuse, & l'obligea de reculer devant lui dans le même tems qu'elle avoit entrepris de le poursuivre. Aussi-tôt qu'il arriva à la Cour, on le félicita sur l'heureux succès de cette campagne, & on lui accorda une grace qu'il demandoit depuis long-tems; c'étoit de ne plus servir avec le maréchal de la Ferté, qui avoit été remis en liberté, le Roi ayant payé sa rançon.

Retour du Duc d'Orleans à la Cour.

Pendant que le Vicomte étoit à la Cour, le duc d'Orléans s'étant raccommodé avec le Cardinal, vint à Compiégne voir le Roi, qui alla à une demi-lieue de la ville au-devant de lui, & le reçut avec les démonstrations de la tendresse la plus sincere; il le fit monter dans son carrosse & le mena au château: la Reine parut avoir oublié les injures passées: le Cardinal le traita le soir avec toutes les apparences d'une parfaite réconciliation. Ce Prince, après avoir passé huit jours à la Cour, retourna à Blois, où il demeura paisible jusqu'à sa mort. Il ne

reſtoit plus aucune ombre de la Fronde ; le duc d'Orléans, le prince de Conti & la ducheſſe de Longueville avoient obtenu grace ; le prince de Condé s'étoit livré aux Eſpagnols ; le cardinal de Retz, n'oſant revenir en France, erroit traveſti par toute la chrétienté. Les Bourdelois étant rentrés dans le devoir, toutes les provinces s'étant ſoumiſes, l'intérieur du royaume jouiſſoit d'une tranquillité parfaite, & le cardinal Mazarin diſpoſoit de tout avec une autorité abſolue. AN. 1656.

AN. 1657.

Le Vicomte eſt fait Colonel Général de la Cavalerie.

La Cour voulant récompenſer le vicomte de Turenne, & l'animer à l'exécution des grands projets qu'il méditoit pour la campagne ſuivante ; le déclara colonel général de la cavalerie ; charge qui a toujours été depuis dans ſa maiſon [1]. Après la levée du ſiége d'Arras & la mort du duc de Joyeuſe, qui avoit poſſédé tout enſemble cette charge & celle de grand-Chambellan, le prince de Conti, alors commandant en Catalogne, avoit demandé la premiere ; mais le Roi l'avoit déja promiſe au vicomte de Turenne, & en effet la lui donna, à condition qu'il n'en prendroit point le titre & n'en feroit pas les fonctions, tant que la guerre dureroit : on lui en expédia

[1] Voyez le P. Daniel, Hiſt. de la Milice Françoiſe, tome 2, page 456.

An. 1657. cependant les provisions au commencement de cette année ; & quelque tems après, le duc de Bouillon, son neveu, eut la charge de grand-chambellan.

Nouvelle ligue entre la France & l'Angleterre contre l'Espagne.

Le cardinal Mazarin qui vouloit réparer les pertes de l'année précedente, & remettre les forces du Roi en état de faire quelque grande entreprise, conclut au commencement de cette année avec Cromwel une ligue offensive & défensive contre l'Espagne. Par ce traité, l'usurpateur promettoit d'envoyer six mille hommes de pied en Flandre, à condition que les François entreprendroient le siége de Mardik, de Gravelines ou de Dunkerque, & qu'ils lui remettroient l'une ou l'autre des deux premieres places, en attendant qu'on pût le rendre maître de la derniere. Sur le bruit de cette ligue, Charles II, qui étoit à Bruges, fit lever des troupes pour le service des Espagnols, & en donna le commandement au comte de Marsin, qui ne servoit plus sous le prince de Condé.

Le prince de Condé secourt Cambrai.

Le Vicomte se mit en campagne vers le commencement de mai, & voyant que les Anglois tardoient à venir, & que les Espagnols ne songeoient qu'à la conservation de leurs places maritimes, il forma le dessein de surprendre Cambrai qui étoit dégarni. Le Roi alla à Montreuil, pour faire croire aux enne-

mis que l'armée devoit faire son principal effort du côté de la mer ; & le maréchal de la Ferté eut ordre de marcher vers les frontieres pour empêcher le passage des troupes du prince de Condé, qui avoient hiverné dans les provinces de Luxembourg, de Gueldres, de Juliers & de Brabant. Le Vicomte partit d'auprès de Béthune avec toute sa cavalerie vers la fin du mois, passa l'Escaut sur un pont de bateaux, arriva dans un jour & une nuit de marche devant Cambrai, & campa un peu au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain. Son infanterie l'ayant joint le même jour, il investit la place sur le champ, & espéra l'enfermer tellement le lendemain par les retranchemens, par les bagages & par les chariots de l'armée, que nulle cavalerie ennemie ne pourroit l'insulter : il ne pouvoit pas imaginer que la Ferté eut déja laissé passer le prince de Condé. Les Espagnols ayant prié ce Prince de venir promptement sauver la Flandre, il traversa la Meuse, marcha avec toute sa cavalerie à Valenciennes, arriva sur les dix heures du matin à Bouchain, le même jour que le Vicomte investit Cambrai, & s'avança sur les onze heures du soir vers cette place avec trois mille chevaux. Quelque prompte & quelque secrete que fût sa marche, le Vicomte en fut averti ; & persuadé que le Prince prendroit le tour pour éviter le camp

An. 1657.

des François, il s'alla poster dans un endroit, où, selon toutes les regles de la guerre, Condé devoit passer. Par bonheur pour le Prince, son guide l'égara & le mena par le grand chemin de Bouchain : il s'apperçut de la méprise ; mais sans se déconcerter, il marcha avec ses troupes à trois escadrons de front sur trois colonnes; se fit un passage au travers des deux lignes de la cavalerie du Roi, & arriva vers la pointe du jour à la contrescarpe de la citadelle. Le comte de Salazar, gouverneur de Cambrai, s'attendoit si peu à ce secours, que le Prince fut longtems à la palissade avant qu'on lui ouvrît les barrieres. Turenne ayant appris le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la place, jugea à propos de lever le siége, & en donna avis à la Cour. Condé laissa une garnison suffisante à Cambrai, retourna à Bruxelles, & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général près de Mons.

30 mai.

Le maréchal de la Ferté assiége Montmédi.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures du Vicomte, & lui fit prendre la route de S. Quentin pour couvrir les frontieres. Le secours de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se rassembler, il devint impossible de rien entreprendre depuis la mer jusqu'à l'Escaut. Les six mille Anglois qui étoient débarqués joignirent à S. Quentin l'armée du Roi : le jeune Monarque vint au camp avec le Cardinal, & manda

manda au maréchal de la Ferté d'aller assiéger Montmédi dans le Luxembourg, pour faire diversion & empêcher les ennemis, ou d'attaquer en Flandre quelque place qui ne seroit pas assez garnie, ou de rentrer de nouveau en France. La Ferté marcha vers Montmédi, où il n'y avoit que quatre cens hommes; Turenne lui envoya quatre mille fantassins, mit ensuite quelque régimens d'infanterie dans Landrecies & dans le Quénoi, & se tint avec le reste de ses troupes sur les frontieres, dans le dessein d'empêcher le secours de Montmédi, & d'observer les mouvemens des Espagnols. Le siége de cette place dura deux mois entiers, à cause des rochers qui bordent la contrescarpe.

AN. 1657.

Les Espagnols tâchent de surprendre Calais.

Pendant ce tems, le prince de Condé & Dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches, pour amuser le Vicomte, lui donner le change, & tomber subitement sur Calais. Après s'être joints près de Charlemont, en faisant mine de vouloir secourir Montmédi, ils retournerent aussi-tôt sur leurs pas & prirent le chemin de Calais: ils détacherent le prince de Lignes pour s'emparer pendant la marée basse d'un fauxbourg de la ville qui joint le quai. Si l'entreprise avoit réussi, ils se seroient rendus maîtres de la place en peu d'heures; mais le prince de Lignes arriva trop tard; les vagues battoient déja les murs; ce qui fit

AN. 1657. échouer le projet : les habitans prirent l'alarme, redoublerent leur garde, fortifierent cet endroit foible & ôterent aux Espagnols l'espérance de le surprendre. Tous ces différens mouvemens des ennemis n'ayant produit aucun effet, le prince de Condé & Dom Juan retournerent à Aire, traverserent l'Artois & le Hainaut, & arriverent enfin à Marienbourg pour secourir Montmédi : mais la place s'étoit déja rendue. (6 août.)

Le Vicomte de Turenne assiége St. Venant,

[1] Aussi-tôt Turenne décampa, passa la Sambre à Aimeries, & alla assiéger S. Venant, ville située sur la Lys dans le comté d'Artois. Il savoit que les ennemis étoient fatigués de leurs courses inutiles, & qu'il pourroit investir la place, avant qu'ils pussent la secourir. Il envoya presque tout son bagage devant, passa par Neuville près de Bouchain, par Sailli sur la Scarpe, & fit une marche de plus de vingt-cinq lieues en trois jours. Le prince de Condé pressa les Espagnols de partir au plutôt de Marienbourg ; mais il ne put les engager à décamper que le quatorze d'août, & ils n'arriverent que le vingt à Calonne sur la Lys près saint Venant. Ils y apprirent que la ville étoit déja investie, & qu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'en faire lever le siége, qu'en surprenant un (14 août.)

---

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit arriver le lendemain de Béthune à l'armée Françoise. Ils auroient pu décamper de Calonne à la pointe du jour; mais malgré les instançes du prince de Conde, ils ne partirent que vers le midi. Pendant que Dom Juan & le marquis de Caracêne faisoient sieste [1] dans leur carosse, le duc d'Yorck arriva à la tête de l'infanterie dans une plaine, d'où il apperçut le convoi escorté seulement de trois escadrons, qui descendoit du village de Montbernenson, & se hâtoit de gagner le camp: n'ayant point de cavalerie, il ne put les joindre lui-même; mais il en avertit sur le champ le prince de Lignes qui étoit entré dans la même plaine avec quatre ou cinq escadrons: le duc le pria de marcher en diligence pour attaquer les François; mais le prince Flamand répondit que dans l'armée Espagnole, la moindre démarche faite sans l'ordre exprès du commandant en chef, pourroit coûter la tête [2]. Les généraux Espagnols dormoient, & leurs domestiques n'osoient troubler leur repos: ils s'éveillerent enfin, & envoyerent, mais trop tard, quelques escadrons attaquer le convoi, qui en- AN. 1657.

[1] Les Espagnols appellent sieste le sommeil qu'il prennent après le dîner.

[2] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

AN. 1657. tra vers les quatre heures après midi dans les lignes des assiégeans. Un autre convoi qui venoit d'Arras par Lilers n'eut pas le même succès, quoiqu'il fût escorté par huit régimens de cavalerie & quinze cent fantassins. Le marquis de Boutteville le suivit avec douze cens hommes renforcés par les garnisons d'Aire & de S. Omer, le surprit près de S. Venant dans un lieu plein de défilés, où la tête ne pouvoit secourir la queue, chargea l'arriere-garde, la mit en désordre, tua beaucoup de monde & enleva une partie du bagage [1].

Les Espagnols assiégent Ardres.

Les Espagnols se camperent à Montbernenson, d'où ils résolurent d'aller investir Ardres, mais ils différerent de quelques jours, de peur que le Vicomte, qui n'avoit pas encore ouvert la tranchée de S. Venant, ne quittât le siége pour les forcer à combattre. Dès qu'ils sçurent que la tranchée étoit ouverte, ils s'approcherent d'Ardres, où il n'y avoit que trois cens fantassins. S'ils avoient attaqué la place la nuit même, ils l'auroient emportée : mais ils perdirent ving-quatre heures à faire une circonvallation fort inutile. Pendant que le prince de Condé se désespéroit de ces longueurs, on tint un conseil de guerre au quartier du marquis de Caracêne pour résoudre par où l'on attaque-

[1] Mémoires MSS. du vicomte de Turenne.

toit. Quand les généraux furent assemblés, ils monterent au haut d'une tour pour reconnoître la place avec des lunettes d'approches. Ils firent beaucoup de raisonnemens superflus sur une entreprise qui ne demandoit pas la moindre réflexion, & convinrent d'attaquer une demi-lune placée entre deux bastions, tandis que le duc d'Yorck s'attacheroit à celui de la droite & le prince de Condé à celui de la gauche. Les attaques commencerent vers le soir; & comme les assiégés n'avoient point de monde pour défendre leurs dehors, on s'avança sans peine pendant la nuit jusqu'au fossé, où l'on fit un logement avant que d'attacher le mineur. AN. 1657.

Le Vicomte prend St. Venant, secourt Ardres, & assiége Mardick.

Pendant que les ennemis s'amusoient à Ardres, le vicomte de Turenne hâtoit nuit & jour sans relache le siége de S. Venant. Le cardinal Mazarin ne lui ayant point envoyé d'argent, il fit couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats [1]. Les troupes animées par sa générosité pousserent les travaux avec une diligence incroyable, passerent un grand fossé plein d'eau, s'emparerent de quelques ouvrages, comblerent le fossé de la place, & presserent si fort les assiégés, qu'ils demanderent à capituler. Le Vicomte, sans attendre que la capitulation fût signée, détacha sur le

[1] Hist. MSS. de l'abbé Raguenet.

AN. 1657. champ quatre mille chevaux pour aller vers Ardres ; il leur ordonna de paſſer près des murs d'Aire, afin que la garniſon tirât ſur eux le canon de la place, & que Dom Juan, averti de leur marche par le bruit de cette artillerie, s'imaginât que l'armée entiere de France venoit tomber ſur la ſienne. Le ſtratagême réuſſit ; les Eſpagnols leverent le ſiége & allerent du côté de Bourbourg. Les pluies violentes, l'obſcurité de la nuit, les chemins bourbeux & inondés, fatiguerent extrêmement leurs troupes qui ſe retrancherent le lendemain entre les rivieres d'Aa & de la Colme. Le vicomte de Turenne eſſuya une partie de l'orage & des mauvais chemins en paſſant par les plaines de S. Omer pour aller à Ardres, où il apprit que les ennemis s'étoient éloignés ; auſſi-tôt il retourna du côté de la Lys, ſe ſaiſit de la Motte-aux-Bois qui incommodoit beaucoup S. Venant, & la fit raſer juſqu'aux fondemens. Il marcha enſuite vers la Colme, ſe rendit maître de Wate, de Bourbourg, de pluſieurs autres forts, & contraignit les Eſpagnols à ſe retirer ſous le canon de Dunkerque vers le milieu de ſeptembre. Ils envoyerent trois régimens Italiens à Mardick, dètacherent pluſieurs bataillons avec quelque cavalerie pour ſe jetter dans Gravelines, & camperent avec le reſte de leur armée derriere le canal de Dunkerque. Le Vi-

comte les suivit de près ; & comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siége de ces deux dernieres places munies de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureuse défense, il retomba sur Mardick, l'assiégea, le prit en peu de jours, & selon le traité fait avec Cromwel, le remit aux Anglois.

AN. 1657.

3 d'octobre.

Aussi-tôt après, le Vicomte s'approcha de Gravelines dans l'espérance de le prendre, d'y demeurer tout l'hiver, & de conserver ainsi Mardick & Bourbourg. Les Espagnols craignant pour Gravelines leverent les écluses, & inonderent quatre lieues de pays autour de la place : d'ailleurs il survint des pluies abondantes ; desorte qu'il fut impossible d'y camper. Le Vicomte fut obligé de faire repasser l'armée au de-là de Bourbourg ; & après y avoir laissé deux mille hommes, il continua sa marche vers Ruminghem éloigné de deux grandes lieues. Pendant un séjour de six semaines il fit construire des forts sur les bords de la riviere d'Aa, y jetta des ponts, rendit les canaux navigables, & communiqua son camp à Bourbourg & à Mardick pour couvrir cette derniere place. A la fin de novembre les François quitterent Ruminghem, & les ennemis campés derriere Dunkerque se retirerent en Flandre ; le Vicomte retourna à la Cour après avoir amené son armée dans le Boulonnois, où elle demeura

Le Vicomte fait faire plusieurs ouvrages pour communiquer avec Bourbourg & Mardick.

AN. 1658. jusqu'à la fin de décembre, & se distribua ensuite en diverses provinces de France.

Le Vicomte marche pour assiéger Dunkerque.

Les commencemens de l'année mil six cent cinquante-huit furent peu favorables aux François ; d'un côté le maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit lié de nouveau avec le prince de Condé, gagna le major d'Hedin qui commandoit dans la ville depuis la mort du gouverneur, & le persuada d'y recevoir des troupes Espagnoles ; d'un autre côté le maréchal d'Aumont, qui étoit à la rade d'Ostende avec quinze cens hommes, se laissa tromper par les habitans de cette place, qui feignant de vouloir lui livrer leur ville, l'engagerent d'entrer sur leur pont ; les Espagnols qui s'étoient cachés dans des caves, en sortirent aussi-tôt & le firent prisonnier avec cinq ou six cens hommes. Il y eut en même tems plusieurs émeutes dans les différentes provinces de la France, parmi la noblesse, & sur-tout en Normandie. La duchesse de Longueville s'étoit trop livrée à la dévotion, pour entrer dans les cabales ; mais du fond de sa retraite, elle avoit un ascendant sur l'esprit des principaux chefs, & les faisoit pancher du côté où elle vouloit. Cependant Cromwel sommoit le Cardinal, avec une hauteur insultante, de faire le siége de Dunkerque, & comme la situation des affaires obligea de dissimuler l'arrogance du Protec-

teur, le Vicomte eut ordre au printems de s'avancer avec son armée vers les côtes de la mer pour reconnoître la possibilité d'une entreprise qu'on ne pouvoit ni commencer ni différer sans de grands inconvéniens. D'un côté, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues & Gravelines qui environnoient cette place, c'étoit être assiégé dans le même tems qu'on assiégeoit; & en l'investissant au mois de mai, lorsqu'il n'y avoit point encore de fourages, l'on s'exposoit à faire périr la cavalerie: d'un autre côté, en attendant plus tard, on donnoit aux ennemis le loisir de se rassembler, & l'on couroit risque de mécontenter Cromwel, à qui les Espagnols faisoient de grandes offres pour le détacher de la France. Ces dernieres considérations déterminerent le Vicomte à entreprendre le siége. Quand les habitans de Dunkerque apprirent sa marche, ils lâcherent toutes leurs éclufes; l'inondation s'étendit jusqu'à un lac près de Bergues, formé par l'épanchement de la riviere de Colme. Le pays submergé & rempli de marais ne laissoit d'autre passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque: mais les pluyes excessives de l'hiver l'ayant rompue, elle se trouvoit noyée en plusieurs endroits. Les Espagnols ayant construit sur cette digue deux grands forts qui se défendoient mutuellement, posté mille hommes dans chacun;

AN. 1658.

AN. 1658. garni les rivieres & les canaux d'un grand nombre de redoutes bien fortifiées, envoyerent le Marquis de Lède, capitaine consommé dans l'art de défendre les places, se jetter dans la ville avec deux mille cinq cens hommes de pied & huit cens chevaux, qu'il fit venir de Nieuport, de Furnes, de Dixmuyde & des places voisines.

Le Vicomte assiége Dunkerque.

Quoique la mer, la terre & la saison s'opposassent à l'entreprise du Vicomte, il ne se rebuta point, & persista dans sa résolution avec une fermeté que ni les conseils de ses officiers, ni les craintes de ses amis ne purent ébranler. Comme le Roi s'étoit approché d'Hesdin, à la tête de dix ou douze mille hommes pour couvrir les frontieres, on n'en put donner au Vicomte que sept à huit mille. Avec une armée si médiocre il se rendit dans l'Artois, détacha de Béthune le marquis de Créqui avec huit cens chevaux pour s'emparer de Cassel, passa lui-même la Lys à S. Venant, & avança vers la Colme. Ayant surpris une redoute où les Espagnols avoient posté trente hommes pour défendre le passage de la riviere, il la traversa sans obstacles, & songea aux moyens de marcher vers Dunkerque, où le pays inondé ressembloit à une mer. Le Vicomte ordonna de porter un grand nombre de fascines pour affermir & raccommoder les chemins : il fit

combler plusieurs fossés, sonder le terrein, chercher les endroits les plus pratiquables, construire des ponts sur les Watergans & les canaux, & enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvroit de planches : toutes ces précautions ne servirent cependant que pour le bagage & pour le canon. L'ordre d'aller vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné, qu'on vit tous les soldats, les armes hautes, marcher hardiment à travers les eaux débordées, & se disputer la gloire de passer le premier. Les gardes des Espagnols prirent la fuite à l'approche des François, sans attendre qu'on les poussât : la plus grande partie se sauva à Dunkerque, & le reste fut forcé après quelque résistance. Le vicomte de Turenne s'étant emparé des redoutes & des réduits placés sur les canaux, arriva enfin avec son armée devant la ville.

AN. 1658.

Situation de Dunkerque & disposition des lignes.

Elle est située entre ces collines de sable blanc appellées Dunes [1], qui s'étendent sur les bords de la mer Germanique, depuis Calais jusqu'à l'Ecluse : au midi elle est environnée de canaux & de marais, & du côté du nord par la mer, dont les vagues battent le pied des Dunes pendant le flux, & laissent à sec pendant le reflux un rivage sabloneux, lar-

[1] Dunes, vient d'un vieux mot Celtique, qui signifie colline ou lieu élevé.

An. 1658. ge de cinq cens pas, qu'on appelle Estran [1].
Les eaux noyoient tout le terrain bas autour de la ville; il n'y avoit aux environs ni couvert ni bois pour faire des baraques aux soldats: le Vicomte fut obligé de faire venir de Calais par mer tout ce qui étoit nécessaire pour les travaux du siége & pour la subsistance de l'armée; vivres, fourages, outils, palissades, madriers, jusqu'aux fascines. Lorque tous les préparatifs furent faits, il fit travailler aux lignes qui commençoient sur les bords de l'Estran au levant, passoient par-dessus les dunes, traversoient les canaux de Mardick, de Bourbourg, de Bergues & de Furnes, tournoient autour de la ville, & aboutissoient enfin à l'Estran du côté du couchant, par un contour qui formoit une espece de croissant, dont la mer bordoit l'ouverture. Cromwel, en exécution du traité fait avec la France, envoya une armée navale, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la place; de sorte que la ville de Dunkerque se trouva entierement investie par mer & par terre. Il falloit encore fermer l'Estran, qui demeurant à sec pendant six heures chaque jour & chaque nuit, laissoit aux ennemis un passage facile, ou par Nieuport du côté

[1] Estran, vient d'un mot Teutonique *Strang*, qui signifie rivage.

du levant, ou par Gravelines du côté du couchant. Pour barrer ces deux passages, le Vicomte fit faire une estacade à chaque bout de sa ligne, qui traversoit l'Estran jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses; on enfonça dans le rivage de gros pieux liés ensemble par des chaines de fer doublement entrelassées; on plaça derriere les pieux une barriere de caissons, & derriere ceux-ci plusieurs barques armées, dont le canon défendoit les abords de l'Estacade. Les rivages étoient gardés la nuit par une partie de la cavalerie; quelques dunes fort élevées ou trop éloignées pour être renfermées dans la circonvallation étoient retranchées & occupées. Le Cardinal amena le Roi avec toute sa Cour pour voir un si beau siege.

An. 1658.

On ouvre la tranchée devant Dunkerque.

A peine les travaux furent-ils achevés, que les six mille Anglois débarquerent & se joignirent à l'armée sous les ordres de Lockart, ambassadeur d'Angleterre, qui en avoit le commandement en chef; mais qui s'abandonnoit entierement, pour l'exécution, aux lumieres & à l'expérience du major général Morgan, l'un des plus braves Officiers de son tems [1]. L'armée fort foible au commencement grossissoit tous les jours par l'arrivée de nou-

[1] Mém. Anglois du chevalier Morgan.

An. 1658.

velles troupes qui venoient de France. Le Vicomte ordonna la construction de plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des différens quartiers, distribua les postes aux Officiers généraux, & fit ouvrir la tranchée par deux attaques, dont l'une fut conduite par les François, & l'autre par les Anglois. Le vicomte de Turenne ne se coucha point pendant les premieres nuits pour mieux disposer tout par lui-même; & ses neveux le duc de Bouillon & le comte d'Auvergne qu'il avoit amenés avec lui, ne le quitterent point. Durant les premiers jours il se fit plusieurs sorties, où les assiégés attaquerent bravement & furent toujours repoussés de même. On avoit déja arraché quelques palissades sur le glacis; on s'étoit emparé de quelques traverses dans le chemin couvert, & l'on alloit se loger sur la contrescarpe, lorsque les Espagnols songerent à se mettre en chemin pour arrêter le progrès des armes Françoises.

Les Espagnols marchent pour secourir Dunkerque.

La nouvelle de ce siége portée à Bruxelles sur la fin de mai étonna les ennemis: il ne pouvoient croire que les François osassent tenter cette entreprise avant que de s'être rendus maîtres des places ciconvoisines; cependant ils rassemblerent toutes leurs forces pour aller attaquer le Vicomte dans ses lignes. Le rendez-vous général se donna à Ypres pour le dix de juin, &

10 juin.

le treize, l'armée Eſpagnole parut dans les dunes près de Dunkerque, mais dépourvue de tout ce qu'il falloit pour une bataille: l'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni le bagage, ni même les outils pour remuer la terre; à peine y avoit-il de la poudre ſuffiſamment pour l'infanterie. Les Eſpagnols camperent néanmoins ſans retranchemens à deux portées de canon des lignes Françoiſes: ils ſe flattoient que leur approche animeroit les aſſiégés, & que le Vicomte feroit comme à Valenciennes, où il les avoit vu devant lui ſept jours de ſuite ſans aller à eux; mais ils ne ſongerent pas qu'il étoit ſeul, & qu'il n'avoit plus un concurrent incompatible qui traverſoit ſouvent ſes meſures.

An. 1658.

Le Vicomte prend la réſolution de livrer bataille aux Eſpagnols.

[1] Dès que Turenne eut appris l'arrivée des ennemis, il alla lui-même les reconnoître à la tête de ſon régiment; le maréchal d'Hocquincourt qui étoit dans l'armée des Eſpagnols avec le prince de Condé, s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mouſquet dont il mourut ſur le champ. Le Vicomte ayant remarqué que les Eſpagnols avoient fait un pont ſur le canal, ne douta point qu'ils ne vouluſſent l'attaquer dans ſes lignes, réſolut ſur le champ de les prévenir, & de leur livrer bataille le lendemain; il ordonna aux Officiers

[1] Mém. de Buſſi Rabutin, de cette année.

AN. 1658.

de ſe tenir prêts, & envoya un Capitaine de ſon régiment au général Lockart, l'inſtruire des raiſons de ſa conduite. Lockart répondit à l'Officier *qu'il s'en fioit bien au Prince, & qu'après la bataille il s'informeroit de ſes raiſons.* En abandonnant les lignes, on avoit à craindre que les aſſiégés ne fiſſent quelques ſorties. Turenne renforça les gardes de la tranchée de pluſieurs bataillons François & Anglois, & il y laiſſa huit eſcadrons de cavalerie; il s'enveloppa enſuite dans ſon manteau, & ſe coucha ſur le ſable; une heure après on vint l'éveiller pour lui amener un page qui avoit été pris la veille à la viſite des lignes, & qui venoit de s'échapper du camp des Eſpagnols; le jeune homme raconta au Vicomte pluſieurs particularités de la ſituation des ennemis, & l'aſſura que leur canon ne devoit arriver que dans deux ou trois jours. Turenne ſe fit repéter la nouvelle du canon, ſe recoucha enſuite ſur le ſable, & s'y endormit.

Sécurité des Eſpagnols.

Cependant les Eſpagnols tranquilles dans leur camp ne ſe douterent point des deſſeins du Vicomte, & permirent un fourage le ſoir. Le duc d'Yorck, en ſoupant avec le marquis de Caracêne, lui dit qu'il n'approuvoit pas la maniere de camper ſans lignes, & qu'il croyoit que ſi les François ne l'attaquoient pas la nuit, ils le feroient infailliblement le lendemain. Le

marquis de Caracêne & Dom Eſtevan de Gamare répondirent que c'étoit tout ce qu'ils demandoient, & le Duc leur répliqua: *Je connois bien le Vicomte de Turenne, vous aurez ſatisfaction*: en effet, le lendemain matin ſur les cinq heures, leurs gardes avancées les avertirent que la cavalerie Françoiſe ſortoit des lignes; le duc d'Yorck & le prince de Condé ayant pouſſé juſqu'aux vedettes, virent la cavalerie du Roi s'avancer avec quelques pieces de campagne, l'infanterie Françoiſe ſur la gauche, & les Anglois près de la mer. Le Duc retourna ſur ſes pas pour en avertir les généraux Eſpagnols. Dom Juan témoigna gravement qu'il n'en croyoit rien, & dit que les François vouloient ſeulement enlever la garde avancée; le Duc l'aſſura que ce n'étoit pas leur uſage de faire marcher un grand corps avec de l'artillerie à la tête, pour forcer une garde. Le Prince de Condé arriva dans le même inſtant & confirma le rapport du duc d'Yorck; mais les généraux Eſpagnols ne s'ébranlerent point. Condé vivement piqué de leur froideur, ſe tourna vers le duc de Gloceſtre, & lui demanda s'il n'avoit jamais vu gagner une bataille; le jeune Duc répondit que non: *Dans une demi-heure*, reprit Condé; *vous verrez comment nous en perdrons une.* Enfin les généraux Eſpagnols ne pouvant plus douter du deſſein de Turenne, ſe rendirent chacun à leur poſte.

AN. 1658.

14 juin.

An. 1658.

Dispoſition de l'armée Eſpagnole.

Leur armée étoit compoſée de ſix mille fantaſſins & de huit mille chevaux; Dom Juan commandoit la droite vers la mer, depuis une dune haute, plus près de l'armée Françoiſe que les autres; il avoit pour Lieutenans généraux, les ducs d'Yorck & de Gloceſtre, Dom Eſtevan de Gamare & le marquis de Caracêne. Les Eſpagnols étoient poſtés ſur la dune élevée; après eux les régimens du roi d'Angleterre, enſuite les Walons, & enfin les bataillons Allemands. Le Prince de Condé commandoit la gauche du côté des prairies arroſées par le canal de Furnes, & entrecoupées de pluſieurs foſſés; il avoit fait faire cinq ponts de bateaux pour la communication de ſes troupes avec celles des Eſpagnols, & pour les ranger ſur la même ligne. Les comtes de Coligni, de Meilles [1], de la Suze, de Perſan & le marquis de Boutteville ſervoient de Lieutenans généraux: toute l'infanterie montant à quinze bataillons, & rangée ſur une même ligne, s'étendoit depuis l'Eſtran juſqu'aux prairies: la cavalerie à l'aile droite étoit ſur deux lignes derriere l'infanterie; celle de l'aile gauche ne put être placée de même; le prince de Condé la rangea entre les dunes & les foſſés ſur pluſieurs lignes, ſelon la diſpoſition du

[1] Frederic de Foix, comte de Meilles & de Gurſon.

terrein, qui ne put contenir en certains endroits que trois ou quatre escadrons de front. Ce fut dans cette situation que l'armée Espagnole immobile, embarrassée & incertaine de son sort, attendit les François.

AN. 1658.

Disposition de l'armée Françoise.

Les troupes du Vicomte, outre celles qui gardoient les bagages & les tranchées, montoient à six mille chevaux & à neuf mille fantassins : son infanterie étoit sur deux lignes ; la premiere de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aile droite & quatorze à l'aile gauche avec le canon à la tête ; la seconde ligne étoit de six bataillons & de vingt escadrons, dix à la droite & dix à la gauche : quatre escadrons de Gendarmes soutenoient l'infanterie, & les six escadrons de réserve furent placés à une assez grande distance derriere l'armée, pour être en état de secourir les assiégeans, en cas d'une sortie pendant le combat. La premiere ligne occupoit plus d'une lieue d'étendue depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes. Comme la pente des dunes est assez douce, on y rangea les bataillons & les escadrons avec tant de justesse, que les deux lignes paroissoient tirées au cordeau malgré l'inégalité du terrein. Le Vicomte donna l'aile droite au marquis de Crequi, l'aile gauche au marquis de Castelnau, & le corps de bataille aux marquis de Gadagne & de Bellefond

AN. 1658.

[1]. Le général Lockart n'ayant point parti, à cause d'une attaque de néphrétique, le général major Morgan commandoit les Anglois postés du côté de la mer vis-à-vis des Espagnols. Le comte de Ligneville menoit les Lorrains ; le comte de Soissons les Suisses, dont il étoit Colonel général ; le marquis de la Salle les Gendarmes, & le marquis de Richelieu le corps de réserve. Le comte de Bussi Rabutin faisoit la charge de Mestre de camp général de la cavalerie : le duc de Bouillon & son frere le comte d'Auvergne servirent par ordre du Vicomte à la tête de son régiment d'infanterie comme simples volontaires, quoique le grand-Chambellan eût un régiment à lui. Plusieurs frégates de la flotte Angloise s'approcherent de la côte, & tirerent sans cesse sur les troupes Espagnoles rangées dans les Dunes. Tel étoit l'ordre de bataille des François.

L'armée Françoise marche pour attaquer les Espagnols.

Les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieue, le Vicomte commença par faire canonner celle des ennemis : comme ils n'avoient point d'artillerie, ils auroient dû s'approcher pour se dédommager par le feu de leur mousqueterie du mal que leur faisoit le canon : mais ils ne branlerent point & demeurerent

[1] Mém. Anglois MSS. du général Morgan, envoyés de Londres à l'auteur par la famille de ce Général.

toujours dans leurs poſtes, pendant que l'armée Françoiſe avançoit vers eux : elle monta & deſcendit pluſieurs fois les dunes, & lorſque le canon ſe trouvoit ſur les hauteurs, elle en tiroit quelques volées ; les Eſpagnols eſſuyerent ainſi quatre ou cinq décharges. L'armée de France alloit au petit pas, pour garder les rangs dans un terrain ſi inégal, & fut trois heures à faire le quart de lieue qui étoit entre les deux armées. Le Vicomte reconnut toujours de mieux en mieux la diſpoſition, la force & la contenance des Eſpagnols : il n'y eut pas un ſoldat de ſon armée qui ne jugeât & qui ne dit, en voyant leur air embarraſſé, que c'étoient des gens battus. Il étoit huit heures du matin quand on arriva près d'eux ; alors le Vicomte ayant fait remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, ſe montra avec cet air gai & tranquille qui inſpire la confiance, & donna le ſignal du combat.

AN. 1658.

Bataille des Dunes & défaite de l'aile droite des Eſpagnols.

Les Anglois furent les premiers qui attaquerent : comme ils ſe trouvoient vis-à-vis de la haute dune que les Eſpagnols avoient occupée, Turenne envoya ordre au major général Morgan de s'en rendre maître : il commanda en même tems au marquis de Créqui de charger les ennemis avec ſon aile droite, & au marquis de Caſtelnau de marcher le long de l'Eſtran, & de ſe replier ſur eux, pour les prendre en flanc

An. 1658. avec son aile gauche. Les Anglois monterent aussi-tôt avec autant d'ardeur que de fierté : la dune devenoit de plus en plus escarpée vers le haut ; ils gravissent dans le sable, & les rangs de derriere soutenant ceux de devant avec les crosses de leurs mousquets, ils se poussent l'un l'autre vers la cime. Les Espagnols les renversent à coup de piques ; la résistance irrite le courage des Anglois ; ils grimpent de tous côtés avec acharnement, & ils arrivent enfin sur le sommet de la dune. Ils y plantent leurs drapeaux ; ils en précipitent les Espagnols, les rompent & les mettent en fuite. Le duc d'Yorck y accourut avec ses gardes, rallia les Espagnols, enveloppa les Cromwelliens, en fit plusieurs prisonniers, sans qu'un seul demandât quartier ou mit bas les armes. L'infanterie Françoise se joignit bientôt aux Anglois au-delà de cette dune, & le régiment de Turenne s'etant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement & rompit deux bataillons Espagnols qui prirent la fuite & entraînerent avec eux la cavalerie dont ils étoient soutenus. Cependant le marquis de Castelnau ayant fait marcher le long de l'Estran la cavalerie de l'aile qu'il commandoit, prend non-seulement en flanc les ennemis, mais se jette brusquement entre leur premiere & seconde ligne, enfonce leurs rangs, les prend à revers, les charge de tous côtés &

les jette dans une grande confusion. On fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, & on passa les autres au fil de l'épée. Jusqu'alors le Vicomte s'étoit toujours tenu au centre de l'armée, d'où il envoyoit ses ordres & des troupes suivant les besoins : il observoit du haut des dunes tout ce qui se passoit ; & voyant que le marquis de Créqui s'engageoit trop avant, il courut à son secours. Le Marquis avoit d'abord fait plier l'aile gauche des ennemis, & l'avoit même poussée près de cent pas devant lui ; mais comme il n'étoit suivi que de quatre escadrons, les troupes du prince de Condé le ramenerent battant jusqu'au front de l'aile droite de l'armée Françoise. AN. 1658.

[1] Le Prince qui avoit coutume de pousser les avantages plus loin qu'un autre, voulut profiter de celui-ci, & s'étant mis à la tête d'un grand corps de cavalerie avec les officiers généraux & toutes les personnes de qualité de son armée, il chargea le marquis de Créqui & rompit quelques uns de ses rangs. Peu s'en fallut qu'il ne perçât à travers l'armée Françoise, ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, & ne secourût la ville assiégée après avoir perdu la bataille : mais le Vicomte étant venu dans le

Défaite de l'aile gauche commandée par le prince de Condé.

[1] Hist. MSS. de l'abbé Raguenet.

An. 1658 moment ſoutenir le marquis de Créqui, mene lui-même à la charge les eſcadrons de l'aile droite, fait avancer pluſieurs bataillons, enveloppe preſque entiérement les troupes du prince de Condé; & les prenant tout à la fois en tête & par les deux flancs, fait faire ſur elles une ſi furieuſe décharge, qu'il les ouvrit en pluſieurs endroits: le comte de Buſſi y entre auſſi-tôt avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts ou morts, ou bleſſés, ou démontés; tout plie, tout ſe renverſe: le prince de Condé rallie juſqu'à trois fois ſes eſcadrons; mais toujours rompus par le Vicomte, ils ſe laſſent enfin de revenir à la charge. Condé s'avance encore contre Turenne, & pour redonner courage à ſes ſoldats, il s'expoſe beaucoup plus qu'il n'auroit dû; mais il n'en put venir à bout: ſes troupes rebutées l'abandonnent, à la réſerve des ſeigneurs François qui ne ménagent rien, ayant un tel héros à leur tête. Le Vicomte pouſſe toujours avec la même vigueur; & le cheval de Condé ayant été tué dans une charge, un de ſes gentilshommes lui donne auſſi-tôt le ſien: le Prince s'échappe; mais les comtes de Meilles, de Coligni, de Boutteville & de Romainville ſe ſacrifient pour favoriſer ſa retraite, & ſont faits priſonniers. Comme cette défaite de l'aile gauche des ennemis arriva preſqu'en même tems

que

U

que celle de l'aile droite, on vit aussi-tôt toute leur armée se retirer. An. 1658.

L. Vicomte poursuit sa victoire.

Le Vicomte renvoya sur le champ le marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la réserve, afin que par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent plus en état de s'opposer aux sorties que pourroient faire les assiégés. Il se met ensuite à pousser les Espagnols qui abandonnent par tout leurs postes. On les chasse des hauteurs, & on les suit la pique & l'épée dans les reins jusques dans les fonds où ils auroient pu se rallier; ils sont réduits à chercher leur salut dans la compassion des soldats François. Les Lorrains & les autres étrangers de l'armée victorieuse font prisonniers ceux qui veulent se rendre; mais les Anglois animés ne veulent faire quartier à personne. On poursuit les fuyards jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derriere laquelle ils se retirerent; on fit plus de quatre mille prisonniers; leur cavalerie fut mise en déroute, la meilleure partie de leur infanterie défaite, & leur armée tellement dissipée, qu'à peine purent-ils rassembler huit ou neuf mille hommes pendant le reste de la campagne. Les François n'eurent que très-peu de soldats tués ou blessés, nul officier de distinction, hors le comte de Castelnau, qui mourut bientôt après de ses blessures, avec la triste consolation d'a-

An. 1658. voir été fait maréchal de France, lorsqu'il ne pouvoit plus jouir de ce rang. Après une journée si glorieuse, le Vicomte écrivit de sa propre main le billet suivant à la vicomtesse de Turenne : *Les ennemis sont venus à nous ; ils ont été battus ; Dieu en soit loué : j'ai un peu faitigué toute la journée : je vous donne le bon soir & je vais me coucher.*

Le Vicomte retourne au siége, & Dunkerque se rend.

Turenne ne suivit pas l'armée d'Espagne plus loin que Furnes ; il rallia ses troupes qui étoient dispersées, & retourna dès le lendemain au siége ; il renvoya au prince de Condé douze de ses gardes, ordonna qu'on conduisît le reste des prisonniers en différentes places, & fit descendre les munitions prises sur les ennemis par le canal de Furnes au camp de Dunkerque, où il rentra avec l'armée. Chacun y reprit son premier poste ; le Vicomte passa la nuit à cheval, crainte de surprise, & fit commencer quelques sappes qui servirent le lendemain pour les approches ; on les poussa avec cette confiance & avec cette fermeté que donne la victoire. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendirent toujours avec la même vigueur, & l'on fut encore trois jours à se loger sur la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille : enfin tous les dehors étant pris, la ville se rendit le vingt-quatre de

24 juin. juin, dix jours après la bataille, & dix-huit

depuis l'ouverture de la tranchée ; elle se seroit défendue plus long-tems encore, si le marquis de Lêde n'avoit pas été blessé à mort. Le Roi arriva de Mardick au quartier de Turenne où les ôtages furent donnés, & la capitulation fut signée : la garnison réduite à mille fantassins & sept cens chevaux, sortit le lendemain & fut conduite à S. Omer. Louis XIV entra dans Dunkerque comme en triomphe avec toute sa Cour ; la ville fut remise aux Anglois selon le traité, & deux jours après, le Vicomte marcha à Bergues. An. 1658.

La bataille des dunes, & la prise de Dunkerque étoient des actions si grandes & si dignes d'admiration, que le cardinal Mazarin [1] (selon un écrivain du tems) voulut se les attribuer, pour en tirer une gloire semblable à celle que le cardinal de Richelieu s'étoit acquise par le siége de la Rochelle. Il découvrit sa foiblesse au comte de Moret son favori, & le chargea de négocier cette affaire auprès du Vicomte. Moret avoit ordre d'engager ce Général à écrire une lettre par laquelle il témoigneroit que le Cardinal avoit conçu le dessein du siége, & dressé le plan de la bataille : mais on lui recommanda en même tems de manier adroitement cette affaire, en l'insinuant plutôt

[1] Langlade.

AN. 1658.

qu'en la proposant. Moret qui savoit que la dissimulation étoit le moyen le plus sur d'échouer auprès de Turenne naturellement ennemi des artifices, lui dit franchement ce que le Cardinal souhaitoit, & l'assura qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaisance, Mazarin accorderoit tout. Le Vicomte ne balança point sur la réponse qu'il devoit faire, & dit au comte de Moret, que le Cardinal pouvoit se servir de tous les moyens qu'il lui plairoit pour persuader le public de sa capacité militaire, qu'il ne diroit jamais rien pour empêcher qu'on ne le crût ; mais qu'il ne pouvoit point autoriser une fausseté par une signature formelle. Quelque mortifiante que fût cette réponse, le Cardinal ne laissa pas d'admirer le désintéressement du Vicomte ; un politique avide se seroit cru fort habile de s'assurer des bienfaits du Ministre en se mocquant de sa vanité ; mais ces détours bas & mercénaires étoient indignes de Turenne [1].

Le Vicomte prend Bergues.

Deux jours après la reddition de Dunkerque, le Vicomte marcha vers Bergues pour l'assiéger ; la premiere nuit de la tranchée ouverte on prit une redoute que les ennemis avoient faite près de leur contrescarpe ; le lendemain le comte de Schomberg emporta tous

[1] Mém. de Langlade.

les ouvrages du dehors, & se logea sur les bords du fossé. Ayant fait mener du canon à découvert près de la porte, les habitans de la ville demanderent à capituler; on ne les reçut à composition, qu'à condition que les neuf cens hommes de garnison, tous vieux régimens, se rendroient prisonniers de guerre. Aussi-tôt qu'ils apprirent leur sort, les uns se jetterent dans les marais pour se sauver, & les autres vouloient piller la place; mais ils furent tous arrêtés & envoyés en France par Calais.

AN. 1658.

2 de juillet.

L'armée Espagnole qui s'étoit retirée à Furnes, ayant appris que Bergues avoit capitulé, marcha à Nieuport; on y tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'ils avoient à faire. Dom Juan proposa de poster l'armée le long du canal entre Nieuport & Dixmuyde, & de disputer le passage; personne ne s'y opposa, excepté le duc d'Yorck, qui remontra vivement qu'on n'avoit pas un corps d'infanterie suffisant pour défendre ce poste contre une armée victorieuse; que les troupes étoient encore trop intimidées par une défaite recente; que si l'on étoit mis en déroute une seconde fois, les François tomberoient sur les grandes villes, & pousseroient leurs conquêtes jusqu'à Bruxelles. Il proposa de partager les troupes, & de les distribuer dans les principales places

Les Espagnols distribuent leur armée en différentes places.

An. 1658. les plus exposées, pour faire traîner les siéges jusqu'à la fin de la campagne ; ajoutant qu'on pourroit rassembler de nouvelles forces l'année suivante, & recommencer la guerre avec avantage. Son conseil fut goûté, & on l'exécuta quelques jours après. Le prince de Condé alla à Ostende avec un corps de troupes suffisant pour défendre cette forte place ; le duc d'Yorck & le marquis de Caracène resterent dans Nieuport avec deux mille fantassins & deux mille chevaux ; Dom Juan se jetta dans Bruges avec quelque infanterie & un corps considérable de cavalerie ; & le prince de Lignes avec le reste des troupes entra dans Ypres [1].

Le Vicomte s'empare de Dixmuyde ; mais la maladie du Roi l'oblige à suspendre ses conquêtes.

[2] Turenne averti que les ennemis avoient abandonné Furnes, & n'y avoient laissé que quatre-vingts hommes de garnison, détacha le marquis de Varenne avec deux mille hommes, pour assiéger la place ; il s'y rendit lui-même quatre heures après suivi de peu de monde, & somma la ville, en menaçant les habitans de les piller, s'ils faisoient la moindre résistance. Les 3 Juillet. magistrats lui ayant ouvert les portes, il renvoya la garnison à Nieuport, retourna le lendemain à son armée qu'il avoit laissée devant Bergues ; & sans s'y reposer un seul jour,

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

[2] Mém. MSS. du vicomte de Turenne.

marcha à la Fintelle, en traversant le pays, pour se rendre promptement à Dixmuyde, où il avoit donné rendez-vous au marquis de Créqui, qui étoit à *Rosebrugh* avec un détachement. Un tiers de l'armée passa la riviere à la nage près du fort de la Kenoque, pour enlever quelques bestiaux qui paissoient dans les prairies voisines. Le jour suivant, de grand matin, le Vicomte, en côtoyant la riviere d'Yper, arriva devant Dixmuyde. Cette ville qui est au centre du pays ennemi, avoit été fort négligée; mais on avoit commencé depuis dix jours à en réparer les fortifications. Le prince de Condé s'y étoit arrêté en allant à Ostende; & voyant qu'il n'étoit pas en état de la défendre, il y avoit laissé quatre cens hommes, avec ordre de l'abandonner, si les François traversoient la riviere. Aussi-tôt que Turenne eut dressé un pont sur l'Yper, & fait passer quelques troupes pour sommer la ville, elle se rendit. Il alloit continuer ses conquêtes & pousser les ennemis qui n'oserent plus tenir la campagne, mais le Cardinal lui manda de suspendre toute entreprise jusqu'à nouvel ordre, parce que le Roi étoit tombé dangereusement malade à Calais. Le Ministre inquiet appréhendoit tout pour lui-même, parce qu'il n'étoit pas aimé du frere du Roi, alors duc d'Anjou, héritier présomptif de la Couronne. Dans cette

AN. 16

An. 1658.

agitation d'esprit, il envoya le comte de Moret pour faire au Vicomte des propositions bien différentes de celles qu'il lui avoit fait faire quelques jours auparavant : il prie, il supplie, il implore son amitié : il demande s'il peut compter sur lui au cas que le Roi meure. Turenne, toujours conduit par l'amour de la patrie, répond, que si ce malheur arrive, il représentera fortement au duc d'Anjou qu'il est de l'intérêt de l'état de conserver le Cardinal dans le ministere. Mazarin auroit bien voulu que ce général eut promis d'envoyer ses troupes pour lui assurer la place qu'il occupoit : mais le Vicomte crut ne devoir s'engager à rien qui pût un jour intéresser son devoir [1].

Le Vicomte poursuit ses victoires.

Pendant les dix jours que dura l'alarme sur la santé du Roi, Turenne resta près de Dixmuyde dans l'inaction : il avoit seulement fait avancer le marquis de Créqui près de Nieuport avec un gros corps de troupes. Les Espagnols qui commençoient à se retrancher derriere un canal à une demi-lieue de la place, croyant que toute l'armée du Roi venoit leur livrer bataille, se retirerent & se séparerent. Comme ils n'avoient ni vivres ni munitions, le Vicomte auroit pu les attaquer avec avantage dans ce

[1] Mém. de Langlade.

poſte, & les défaire entiérement ; mais la maladie du Roi l'en empêcha, & les ennemis eurent le tems de ſe diſtribuer, ſelon les conſeils du duc d'Yorck. AN. 1658.

Au commencement du mois d'Août, le Roi ſe rétablit & retourna à Paris. Pour terminer avec éclat une campagne qui avoit commencé ſi glorieuſement, le cardinal Mazarin avoit fait venir de Lorraine l'armée du maréchal de la Ferté, qui s'étoit déja avancée juſqu'à Lens, pour aller joindre celle du Vicomte. Les deux généraux viſiterent le Miniſtre à Caſſel, où il fut résolu que la Ferté attaqueroit Gravelines, & que Turenne en couvriroit le ſiége. Le Vicomte y envoya ſept ou huit régimens d'infanterie ſous les ordres de Varenne, & demeura à Dixmuyde avec ſon armée. La tranchée fut ouverte à Gravelines, quinze jours entiers avant que les ennemis ſongeaſſent à la ſecourir. Ils firent lever quatre mille hommes dans le Brabant, s'aſſemblerent auprès de Bergues, & s'approchant de la Lys, joignirent les troupes du comte de Marſin qui venoit du Luxembourg : ils paſſerent par Ypres, & s'arrêterent à Poperingue, où tous leurs généraux, hors le duc d'Yorck, ſe trouverent. Turenne fit changer alors de poſture à ſon armée, & la diſtribua en différens endroits. Il envoya le marquis de Créqui avec un corps de troupes

On aſſiége Gravelines.

4 août.

AN. 1658. à la Fintelle, pour se tenir à la tête des ennemis qui s'avançoient vers Rosebrugh ; il posta des dragons & de la cavalerie au fort de la Kenoque sur l'Yper, pour en garder le passage ; il ordonna à deux brigades de cavalerie qu'il avoit laissées à Mardick de marcher à Gravelines aussi-tôt que les ennemis s'en approcheroient ; il se retira lui-même avec le reste de ses troupes sous le canon de Dunkerque, d'où il répandit des pelotons jusqu'à Furnes ; de sorte que tous ces petits corps pouvoient se rejoindre en peu de tems, & se soutenir mutuellement. L'armée demeura dans cette situation jusqu'à la fin du siége de Gravelines, qui dura vingt-six jours. Les François y perdirent, outre neuf cens hommes tués ou blessés, le marquis d'Uxelles, le comte de Moret & le marquis de Varenne, trois amis fideles du Vicomte.

30 août.

Le Vicomte reste seul pour commander l'armée.

Après la prise de la ville, l'armée Espagnole se retira à Ypres, & de-là le long de la Lys. Mazarin qui étoit demeuré à Dunkerque pendant le siége, retourna à la Cour, & abandonna au Vicomte le soin d'achever la campagne selon ses vues. La Ferté prit le chemin de la France, laissant ses troupes à Turenne qui renvoya deux ou trois régimens d'infanterie au camp devant Hedin, où vingt mille hommes, sous les ordres du maréchal de Schulem-

berg, gardoient les frontieres, de peur que les ennemis ne voulussent y marcher pour éloigner la guerre de leur pays. L'ambassadeur d'Angleterre demeura à Dunkerque avec une forte garnison, & le chevalier Morgan suivit le Vicomte avec deux mille Anglois.

An. 16

Turenne ayant donné au comte de Schomberg sept ou huit régimens pour couvrir Dixmuyde, Furnes & Bergues, marcha avec l'armée à Thielt, dans le dessein d'avancer sur la Lys & sur l'Escaut. En laissant ainsi derriere lui les ennemis, il espéra leur donner de la jalousie pour les grandes villes de Gand, de Bruges & de Bruxelles, & par-là les obliger à s'éloigner de la Lys, afin qu'il pût retomber sur Oudenarde, Menin & Ypres. En arrivant à Thielt, il détacha le comte de Gassion avec cinq ou six régimens à Deynse, en lui ordonnant d'envoyer des partis à Oudenarde, pour en reconnoître l'état. Après avoir séjourné deux jours à Thielt, il marcha avec quelques escadrons au château de Gavre. De quatre ou cinq mille hommes de milice qui devoient se trouver sur les bords de l'Escaut, pour s'opposer à son passage, il n'en parut que trois cens : ceux-là même s'enfuirent à son approche. Deux cens dragons François ayant passé la riviere à la nage sous le château même, la garnison effrayée se rendit sur le champ. Le Vi-

Le Vic te marc vers Tl & del Ouden qu'il pı

An. 1658. comte fit traverser ensuite l'Escaut à la brigade de Podwitz & à plusieurs autres régimens de cavalerie qui firent des courses jusqu'à Bruxelles. Ces courses causerent une telle épouvante, que les troupes Espagnoles qui étoient près d'Oudenarde marcherent aussi-tôt, sous les ordres de Dom Antoine de Cuéva, pour sauver la capitale du pays. Pendant qu'on travailloit à un pont de bateaux sur l'Escaut, le gouverneur d'Oudenarde envoya demander des sauves-gardes. Turenne marcha promptement avec mille chevaux & deux cens dragons, & menaça d'assiéger la place, si elle n'ouvroit pas ses portes. On crut d'abord que le gouverneur se rendroit; mais voyant le peu de troupes qui accompagnoient le Vicomte, il commença à tirer : aussi-tôt tout les corps qui étoient à Thielt eurent ordre de s'avancer; ils arriverent de bonne heure le lendemain, & le Vicomte alla visiter les postes. Tandis qu'il plaçoit les dragons du Roi dans un lieu par où l'on pouvoit secourir la place, trois régimens de cavalerie, que le prince de Condé avoit détachés sous le comte de Chamilli, vinrent attaquer les dragons, qui tinrent ferme, repousserent les ennemis & firent Chamilli prisonnier avec la moitié de ses gens. Peu de tems après la place fut investie; on ouvrit la tranchée en trois endroits différens, sans faire des lignes;

En deux heures on s'approcha d'une demi-lune qu'on alloit prendre, lorsque les habitans capitulerent ; & tous les régimens qui s'étoient glissés dans la ville furent faits prisonniers de guerre.

An. 16.. 9 de.. tembre.

Le Vicomte balança quelque tems s'il ne marcheroit pas à Bruxelles ; mais n'ayant qu'un camp volant sans gros canon, & des vivres seulement pour quatre jours, il aima mieux retourner en arriere ; & s'approchant des villes maritimes, en tirer des vivres qui venoient en abondance par mer, jusqu'à ce qu'il pût s'emparer de Courtrai, de Menin & peut-être d'Ypres. Il laissa dans Oudenarde deux régimens de cavalerie & quatre cens fantassins, sous les ordres de Rochepaire ; & remontant le long de l'Escaut, fit suivre des bateaux, comme s'il eût voulu assiéger Tournai, ou entrer dans le Brabant : il manda en même tems à Gassion, qui étoit à Deynse, de s'approcher ; & suivant assez long-tems le chemin de Tournai, il rabbatit tout-à-coup sur Menin. Trente cavaliers de sa garde, qu'il avoit envoyés pour reconnoître l'état de la place, rapporterent que le prince de Lignes étoit à une lieue & demie de-là avec deux mille hommes de pied & quinze cens chevaux. Ce Seigneur sortoit d'Ypres, & devoit se jetter dans Tournai aussi-tôt que le prince de Condé en partiroit pour aller

Il surpre.. & défait prince d.. Lignes p.. d'Ypres.

An. 1658.

joindre Dom Juan, vers Bruxelles. Turenne ordonna aux comtes de Roye & de Melun qui étoient à l'avant-garde d'aller attaquer le prince de Lignes. Ils défirent les troupes de Droot & de Louvigny qu'ils rencontrerent d'abord; secondés ensuite des régimens de la Reine, de Rennel, de Créqui & de la Ferté, qui avoient à leur tête les marquis d'Humieres & de Gadagne, ils pousserent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys auprès de Commines; les mirent totalement en déroute; & de tout le détachement, il ne s'en sauva que six cens chevaux, dont quatre cens se jetterent dans Ypres avec le prince de Lignes, & cent cinquante gagnerent Lille. Les deux mille fantassins furent taillés en pieces ou faits prisonniers: on enleva leurs armes, leurs drapeaux & leur bagage.

Il s'empare de Menin, assiége & prend Ypres.

Après cette défaite, Turenne détacha la brigade de Podwitz par Menin, & S. Lieu par le chemin de Gand, pour aller à Ypres: Menin qui étoit à demi rasé ouvrit ses portes sans résistance. L'armée campa la nuit près de la ville, où Turenne laissa mille fantassins & cinq cens chevaux, & marcha à la pointe du jour vers Ypres, dont la garnison étoit de sept cens chevaux & de quinze cens hommes de pied. Etant arrivé devant la place, il rassembla toutes ses troupes répandues dans les différens endroits

de la Flandre; il ordonna au comte de Schomberg de mettre Bergues, Furnes & Dixmude en défense, & de le venir joindre avec le reste de ses troupes. Il manda au maréchal de Schulemberg de lui amener trois mille hommes de renfort du camp devant Hedin. Le commencement du siége ne fut qu'un blocus, parce qu'on n'avoit ni outils, ni munitions, ni artillerie. Talon, intendant de l'armée, étant allé à Dunkerque & à Gravelines, fit venir promptement tout ce qui étoit nécessaire pour le siége. On ouvrit enfin la tranchée, & cinq jours après cette grande ville se rendit. Le Vicomte accorda une capitulation honorable au prince de Lignes, qui sortit le lendemain avec deux pieces de canon, six cens chevaux & douze cens fantassins. Les assiégés n'y perdirent que trois ou quatre cens hommes; mais les François en eurent douze cens de tués ou de blessés à cause de la rapidité avec laquelle on avoit avancé les travaux.

Turenne, pour ne pas perdre de tems, envoya, dès le jour de la capitulation, deux mille hommes pour attaquer le château de Commines, & le lendemain il y marcha avec toute l'armée. Rutherfoord, colonel du régiment des gardes Ecossoises [1], se rendit maître

[1] Le régiment des Gardes Ecossoises paroît n'avoir

An. 1658.

30 de septembre.

du fort en trois jours. Le lendemain l'armée passa la Lys & alla camper à Turcoin, où elle se rafraîchit & se reposa pendant cinq ou six jours; elle marcha ensuite à Epiére, où elle demeura près de quatre semaines, pendant lesquelles on travailloit à rétablir les fortifications de Menin & d'Oudenarde. Au commencement de novembre, Dom Juan d'Autriche & le marquis de Caracène ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper, marcherent vers Courtrai avec un corps de cavalerie qu'on avoit fait venir de Gand. Turenne aussi-tôt envoya Podwitz avec deux mille chevaux pour s'emparer de Gramont qui se rendit, & il alla lui-même prendre Ninove. Son intention n'étoit pas de garder ces deux places, mais seulement de s'en servir, pendant que son armée seroit dans le pays, pour la commodité des fourages, & pour resserrer Dom Juan & Caracène dans Bruxelles, où ils furent obligés de rentrer de nouveau avec un corps de troupes. Il resta dans le pays durant tout le mois de novem-

subsisté en France que depuis 1643 jusqu'en 1661. Voyez le P. Daniel, dans son histoire de la Milice Françoise, tom. 2, chap. 8. Rutherfoord, comte de Theviot, dernier colonel de ce régiment, étoit grand oncle maternel de M. Elder ou (D'aldart), aujourd'hui Lieutenant aux Gardes Françoises.

bre, en consomma les fourages & mit tout à contribution. Au commencement de décembre l'armée repassa la Lys à Harlebeck. Le Vicomte, après avoir défait & dissipé l'armée Espagnole, sans qu'elle pût tenir la campagne, après avoir pris douze villes, & soumis tout le pays qui est entre l'Yper, la Lys & l'Escaut, laissa cent compagnies de cavalerie & cinq mille fantassins dans les villes prises, ramena l'armée en France & revint lui-même à la Cour. AN. 1658.

AN. 1659.

Préparation à la paix.

Les victoires rapides du vicomte de Turenne alarmerent le Roi catholique, & contribuerent à donner la paix aux deux Couronnes. L'Espagne craignoit que les François, devenus maîtres des pays-bas, ne portassent toutes leurs forces dans son sein, & qu'ils ne fissent la conquête d'un royaume dépourvu de places fortes; en bien moins de tems qu'ils n'en avoient emploié à ravager les provinces opulentes de la Flandre pleine de villes fortifiées [1]. De plus, la Reine regardoit le rétablissement de la santé du Roi comme une grace du Ciel, & se croyoit obligée d'en marquer sa reconnoissance en faisant cesser l'effusion du sang chrétien. Elle en parla vivement au Cardinal, & lui déclara qu'elle

[1] Nani, Hist. de la République de Venise, liv. VIII; Priorato della pace fra le due Corone; Lettres du cardinal Mazarin.

An. 1659. ne pouvoit plus, sans trahir tous les sentimens de son cœur, & sans négliger les véritables intérêts de sa maison & ceux de la France, refuser la paix à son frere le roi d'Espagne. D'ailleurs, Cromwel étant mort, la nation Angloise, lasse de ses propres fureurs, desiroit de voir Charles II monter sur le trône de ses ancêtres : le duc d'Yorck son frere aimoit la France, & l'un & l'autre souhaitoient la paix entre les deux royaumes. Enfin dans l'Espagne & dans la France, les villes se trouvoient depeuplées, les provinces désolées, les trésors dissipés, les peuples accablés ; & tout sembloit appeller la paix pour soulager les maux universels de la chrétienté. Un autre motif acheva cependant de déterminer le cardinal Mazarin : il n'avoit jamais perdu de vue le projet de marier le Roi avec l'Infante Marie-Thérese, qui pouvoit redevenir héritiere présomptive de la couronne d'Espagne, par la mort du jeune Prince son frere, né depuis la négociation de de Lyonne. Pour déterminer la cour de Madrid, il publia par tout qu'il alloit conclure le mariage du Roi avec la princesse Marguerite de Savoye. Il mena, en effet, le Roi à Lyon au fort de l'hiver, & engagea la duchesse de Savoye à s'y rendre avec les deux princesses ses filles. Pendant qu'il conduisoit ainsi le jeune Monarque sur les frontieres du royaume, il

mandoit fecrétement au comte de Fuenfaldagne, que le tems étoit venu, ou de fe préparer à une guerre irréconciliable, ou de faire la paix par le mariage de l'Infante avec Louis XIV. Fuenfaldagne, alors gouverneur de Milan, dépêcha un courier à Madrid; & la cour d'Efpagne fit partir en diligence pour Lyon Pimentel, qui propofa des conditions avantageufes. Mazarin les accepta, renvoya la ducheffe de Savoye avec fes deux filles, & la Cour retourna à Paris. AN. 1659.

Comme le Cardinal n'avoit fait à Lyon qu'une légere ébauche du traité, Pimentel arriva bientôt à Paris; & après plufieurs conférences avec le Miniftre, il fut arrêté que le Cardinal d'un côté, & Dom Louis de Haro de l'autre, partiroient, l'un de Paris & l'autre de Madrid, & fe rendroient aux Pyrenées dans l'ifle des Faifans, formée par la riviere de Bidaffoa, connue feulement parce qu'elle fait la féparation des deux royaumes. On conftruifit dans l'ifle deux logemens égaux, & à une diftance égale une fale commune, avec deux portes oppofées, par où les deux Miniftres entreroient en même tems chacun de leur côté. Deux chaifes furent placées vis-à-vis l'une de l'autre, pour prévenir tout prétexte de conteftation.

Peu de tems après, les deux Miniftres arri- Conféren

An. 1659.

ce de l'isle des Faisans.

verent sur les frontieres ; où la fierté Espagnole voulut, dans la décadence de ses affaires, disputer la préséance. Le Cardinal qui savoit que la saine politique ne permet jamais de retarder, pour un vain cérémonial, une négociation intéressante, se contenta de l'égalité dont les deux partis convinrent tacitement. Les conférences s'ouvrirent au commencement d'août, & dans huit ou neuf séances tout fut reglé. Ces deux Ministres de caracteres fort différens, l'un fier, infléxible & plein de candeur ; l'autre poli, souple & rempli d'artifice, épuiserent toutes les forces & toutes les finesses de leurs génies, & firent en trois mois plus que les médiateurs de toutes les nations n'avoient pu faire pendant près de cinq ans à la paix de Munster.

Principaux articles du traité.

Ce traité contient cent vingt-quatre articles, dont les premiers roulent pour la plupart sur l'établissement du commerce. Il fut stipulé ensuite que le Roi très-chrétien épouseroit la sérénissime infante dame Marie-Therese, fille aînée du Roi catholique, avec une dot de cinq cens mille écus d'or. Après ces articles essentiels, on regla ce qui regardoit la restitution des conquêtes faites par l'une & par l'autre puissance en Flandre & en Catalogne. Le roi d'Espagne s'engagea à pardonner aux Catalans rebelles, & à renoncer à toutes ses prétentions

sur l'Alsace. On regla ensuite les intérêts des alliés ; le Cardinal fit confirmer le traité de Querasque, qui conservoit Pignerol aux François ; l'Espagne rendit Verceil au duc de Savoie ; au prince de Monaco ses domaines qu'on avoit envahis ; Reggio au duc de Modene, & au duc de Neubourg la ville de Juliers, que la maison d'Autriche tenoit depuis plusieurs années en séquestre. Le duc de Lorraine eut le sort d'un Prince dont la conduite avoit toujours été indécise ; on ne le regarda ni comme ami ni comme ennemi : il ne fut rétabli dans ses états qu'à condition qu'on démoliroit Nanci, qu'il céderoit à la France le duché de Bar, Moyenwic, Clermont, Stenai, Dun & Jametz, & qu'il donneroit à l'avenir un passage libre dans ses états aux troupes que le Roi très-chrétien voudroit envoyer en Alsace. Le Cardinal essaya en vain de réconcilier le Portugal avec l'Espagne ; il fallut laisser continuer la guerre, & promettre la neutralité de la part de la France. L'affaire du prince de Condé donna bien plus de peine : les deux Ministres s'échaufferent si fort dans cette contestation, qu'ils furent souvent prêts à rompre les conférences plutôt que de rien retrancher de leurs prétentions respectives. Le Cardinal sentit néanmoins de quelle importance il étoit pour l'état de ramener à son devoir un héros tel que Con-

An. 1659.

AN. 1659.

dé, & porta le Roi à pardonner au Prince, à condition que l'Espagne céderoit Avênes à la France.

Le Vicomte forme la résolution de contribuer au rétablissement du roi d'Angleterre.

[1] Pendant le tems de ces négociations, il y eut une suspension d'armes universelle; le Vicomte crut devoir employer cet intervalle pour faire une action digne de sa justice. Il apprit que les royalistes d'Angleterre, après la mort de Cromwel, s'étoient soulevés contre les Républicains, partisans de Richard fils du redoutable usurpateur; & il savoit que la flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique. Voyant la paix résolue & presque conclue avec l'Espagne, il crut que le rétablissement d'un Roi détrôné seroit également glorieux & avantageux à la France. Toutes ces considérations aussi bien que l'amitié personnelle qu'il avoit pour le duc d'Yorck le firent ceder à l'attrait dominant qu'il a toujours eu pour les actions héroïques; il obtint le consentement de la Cour, & voulut à ses propres dépens aider le roi d'Angleterre à remonter sur le trône de ses ancêtres. Il pria le duc d'Yorck de venir à Amiens, & lui offrit son régiment d'infanterie de douze cens hommes effectifs, avec les gendarmes Ecossois, des munitions & des armes pour quatre ou cinq mille hommes,

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

des vivres pour leur subsistance pendant deux mois, des vaisseaux pour les transporter en Angleterre, des passeports pour embarquer à Boulogne les troupes que le Duc avoit en Flandre, & enfin tout son crédit pour emprunter les sommes nécessaires. Le duc d'Yorck ayant accepté la proposition avec beaucoup de joie, Turenne lui donna une lettre pour le lieutenant de roi de Boulogne, qui avoit promis de fournir tous les vaisseaux des ports de son gouvernement, jusqu'aux barques des pêcheurs. On étoit déja à la veille du jour pris pour l'embarquement : le duc de Bouillon & le comte d'Auvergne, neveux du Vicomte, devoient accompagner le prince Anglois en qualité de volontaires, lorsqu'on reçut des nouvelles sûres de la défaite des Royalistes : ce qui obligea de suspendre pour quelque tems l'exécution de ce projet. An. 1659.

En attendant, le Vicomte trouva le moyen d'entrer en liaison avec le général Monk, restaurateur de la maison royale de Stuart. Les grandes ames se sentent & se connoissent sans s'être jamais vues. Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit au général Anglois. Le Vicomte entre en commerce avec le général Monk.

MONSIEUR,

« Le gentilhomme que j'avois envoyé en » Angleterre, & à qui j'avois dit de vous faire » des complimens de ma part, a reçu de vous

An. 1659. » tant de civilités, que je me sens obligé de » vous en remercier. Je suis bien aise de cette » occasion pour vous supplier de prendre con- » fiance en tout ce qu'il vous dira, & de croire » qu'ayant long-tems considéré votre con- » duite, j'ai eu une estime particuliere pour » votre personne. Vous pouvez aussi dans les » choses que vous croirez qui vous convien- » dront, & à l'état ecclésiastique & politique » d'Angleterre, faire fondement que j'y con- » contribuerai ce qui sera de mon pouvoir, » & que mon intention n'est que de concourir » au bien avec candeur & netteté. Quand vous » prendrez une entiere confiance en moi, je n'a- » girai jamais de maniere à donner fondement » au moindre soupçon; & ceux qui souhai- » tent le bien & la tranquillité du pays, ne » seront point blessés de mon intention quand » vous l'aurez approuvée; j'ai cru que vous » n'auriez point désagréable ce compliment, & » l'assurance que je vous fais d'être, MON- » SIEUR, votre très-humble serviteur, » TURENNE ».

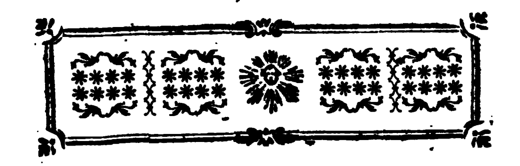
Conclusion du traité des Pyrenées. On voit par plusieurs autres lettres écrites au Roi de la Grande-Bretagne & au duc d'Yorck, que le Vicomte étoit dans une liaison intime avec les Royalistes d'Angleterre, & qu'il contribua plus qu'aucun étranger à l'heureux rétablissement de Charles II. Cependant les articles

ticles du traité de paix entre la France & l'Espagne & ceux du mariage du Roi avec l'Infante, furent arrêtés & signés le sept de Novembre. La guerre qui avoit duré près de vingt-quatre ans entre les deux Couronnes finit: l'Alsace, le Roussillon, l'Artois & la Flandre devinrent des provinces de la France. Mazarin, par ses négociations, & Turenne, par ses victoires, remplirent ainsi la principale partie du plan de Richelieu, qui avoit pour objet d'étendre les bornes de l'empire François.

AN. 1659.

Fin du quatrieme Livre.





HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME.

AN. 1660.

Le Vicomte est fait Maréchal général des camps & armées du Roi.

LE vicomte de Turenne, après avoir disposé des troupes selon les ordres de la Cour, alla lui-même trouver le Roi qui parcouroit les Provinces méridionales de son Royaume, en attendant la belle saison, pour aller recevoir l'Infante sur les frontieres [1]. Le jeune Monarque, pendant le séjour qu'il fit à Monpel-

[1] Tous les détails de ce Livre sont tirés des Lettres & & Instructions du Vicomte, des Mémoires de Fremont d'Ablancourt, de l'Histoire de l'abbé Raguenet, des Mercures Hollandois, de Puffendorf, *de rebus Brandeburgicis*, de Walxenier, auteur Allemand, de ceux du chevalier Temple & de plusieurs autres Auteurs contemporains cités au bas des pages.

lier, voulut récompenser Turenne des services qu'il avoit rendus à la patrie, en l'honorant de la premiere Dignité de la Couronne [1] : le cardinal *Ministre* lui fit entendre que le Roi rétabliroit volontiers en sa faveur la charge de Connétable de France, s'il n'y mettoit point d'obstacle par son attachement à la religion Protestante. Mais le Vicomte n'étoit pas d'un caractere à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de sa conscience. Le Roi ne l'en estima pas moins : & ne pouvant lui conférer la charge de Connétable, il en créa une nouvelle qui lui donnoit les mêmes prérogatives ; ce fut celle de *Maréchal Général* des camps & armées du Roi, par des lettres datées du cinquieme d'avril [2]. AN. 1660.

Mariage du Roi.

Peu de tems après, Louis XIV quitta Montpellier, & se rendit à S. Jean de Luz, pendant que Philippe IV, étant parti de Madrid, s'avança jusqu'à S. Sébastien. Vers le commencement de Juin, les deux Rois, suivis des principaux Seigneurs de France & d'Espagne, s'aboucherent dans l'isle des Faisans, & firent éclater dans ce lieu désert tout ce que la grandeur & le luxe déploient dans les cours

[1] Voyez l'Oraison Funebre de M. de Turenne par M. Mascaron.

[2] Voyez les preuves à la fin, n°. XI.

AN. 1660.

les plus magnifiques & dans les capitales les plus floriſſantes. D'un côté paroiſſoit Philippe IV, d'un aſpect vénérable, plus épuiſé par ſes travaux, que par le nombre de ſes années : de l'autre côté, Louis XIV, à la fleur de ſon âge, relevoit la dignité royale par ſon air majeſtueux. La Reine mere & le Roi d'Epagne ſon frere, qui ne s'étoient point vus depuis quarante-cinq ans, répandirent, en s'embraſſant, des larmes de tendreſſe & de joie : les deux Rois s'embraſſerent auſſi, & ſe préſenterent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leurs cours. Le vicomte de Turenne ne s'empreſſant point à ſe montrer, le Roi catholique demanda à le voir, le regarda avec attention, & ne put s'empêcher de dire : *Voilà un homme qui m'a fait paſſer bien de mauvaiſes nuits.*

Les deux Rois jurerent la paix, & ratifierent tout ce qui avoit été conclu par leurs Miniſtres. Le jour ſuivant, Philippe IV remit l'Infante entre les mains de Louis XIV. La célébration du mariage qui ne s'étoit faite à Fontarabie que par le miniſtere des Ambaſſadeurs ſe réitera avec une extrême magnificence à S. Jean de Luz.

L'Eſpagne fait marcher des troupes vers le Portugal.

[1] Pluſieurs Princes étrangers écrivirent de nouveau au Vicomte, comme du tems de la

[1] Voyez les preuves, n° X.

paix de Westphalie, pour le féliciter sur la conclusion du traité des Pyrenées, en l'attribuant à ses succès & à ses victoires. Toute l'Europe se *ressentit* des avantages de cette heureuse paix: le Roi de la grande-Bretagne fut rétabli sur son trône, & le traité d'Oliva rendit le calme aux Puissances du Nord; le Portugal seul perdit toute espérance de repos. La duchesse de Bragance, Reine régente, offrit de tenir son royaume comme un fief de la Castille, avec une redevance annuelle d'un million, de quatre mille hommes de pied & de huit vaisseaux de guerre; mais le roi d'Espagne prévoyant que le Portugal abandonné par la France ne tiendroit pas une seule campagne, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, & se flattant d'en faire la conquête, y envoya toutes ses troupes, sous la conduite de dom Louis de Haro.

AN. 1660.

Le duc de Bragance, roi de Portugal, étant mort depuis quatre ans, Louise de Gusman, sa veuve, gouvernoit le Royaume pendant la minorité de ses enfans, dom Alphonse & dom Pedro. La Reine leur mere étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit héroïque, & avoit contribué plus que personne à l'heureuse révolution de Portugal [1].

Le Vicomte conseille au Roi de secourir le Portugal.

[1] M. l'abbé de Vertot, révol. de Portugal.

An. 1660.

Après la mort du Roi, elle se vit sans alliance sans troupes disciplinées & sans habiles généraux ; mais elle trouva dans la supériorité de son esprit & dans la grandeur de son courage des ressources inépuisables. Le poids des affaires ne l'épouvanta point : elle rappella toute l'autorité des conseils dans sa personne, porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe d'où elle pouvoit tirer du secours ; & envoya dom Juan d'Acosta, comte de Soure, à Paris, pour négocier avec le cardinal Mazarin. Le Ministre, ne voulant point donner d'ombrage à l'Espagne, l'adressa au vicomte de Turenne, qui devint le principal mobile de toutes les négociations. La révolution de Portugal arrivée vingt ans auparavant avoit remis ce Royaume sous la domination de la maison de Bragance. Turenne toujours porté à procurer du secours aux Princes malheureux, & qui dans cet esprit avoit déja travaillé au rétablissement de Charles II, roi d'Angleterre, crut que la France devoit se prêter à l'affermissement de dom Alphonse sur le trône de Portugal. Il voyoit avec regret, qu'à la veille de conquérir les Pays-bas, on eût tout à coup arrêté ses progrès, & que la paix des Pyrenées enlevât au Roi le fruit de tant de victoires qui avoient coûté des trésors immenses : il craignoit que ce traité ne donnât le tems à Philip-

Le comte de Schomberg est choisi pour commander en Portugal.

pe IV de reprendre des forces pour renouveller une guerre qui épuiseroit une seconde fois la France d'hommes & d'argent, & que la réunion du Portugal à la couronne d'Espagne n'augmentât la puissance d'un ennemi que l'on devoit toujours redouter. Ainsi les intérêts de la patrie se trouvoient liés avec ceux de la maison de Bragance. An. 1660.

Comme le secret étoit nécessaire dans cette négociation, l'Ambassadeur Portugais ne parut point en public; le Vicomte le fit cacher dans une maison de campagne du duc d'Albret son neveu, depuis cardinal de Bouillon: là il eut plusieurs conférences avec le comte de Soure pour connoître les forces du Portugal, l'état des places & des troupes, la disposition des peuples & des ministres. Instruit à fond de tout ce qui regardoit le Royaume, il conclut avec dom Juan d'Acosta un traité secret, par lequel le Roi promettoit d'envoyer des troupes, de l'argent, & même un général au secours des Portugais. Le Vicomte jetta les yeux sur le comte de Schomberg pour cette expédition, & le proposa au Cardinal. Schomberg, Allemand de nation & Protestant de Religion, pouvoit s'attacher au roi de Portugal sans donner de justes sujets de plainte contre la France.

[1] Mém. de Fremont d'Ablancourt.

An. 1660. La négociation fut aussi-tôt sçue de la Reine mere qui dit au Vicomte : *Sçavez-vous bien, Monsieur de Turenne, que je vois par-dessus l'Espagne jusqu'en Portugal ? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois.*

Le comte de Schomberg partit pour Lisbonne avec quatre-vingt Officiers, tant capitaines que subalternes, & plus de quatre cens cavaliers, tous vieux soldats, capables d'en former de nouveaux, & de les commander ; il passa par l'Angleterre, où il vit le roi Charles II nouvellement rétabli dans ses Etats : il avoit des ordres particuliers de la Régente de Portugal, de pressentir si ce Prince protestant, n'auroit point d'éloignement pour le mariage de l'Infante, sa fille. L'Espagne alarmée de cette nouvelle offrit au Roi de la grande-Bretagne d'adopter & de donner une dot à la princesse d'Orange, fille de Frederic Henry, & cousine germaine du Vicomte ; mais Turenne, plus touché des intérêts de la patrie que de la gloire de sa maison, pressa le comte de Schomberg de hâter sa négociation. Le Comte s'en acquitta avec tant d'adresse, qu'il fit desirer le mariage de l'Infante au roi d'Angleterre, & passa ensuite en Portugal, d'où la Reine régente envoya à Londres le marquis de Sande pour conclure cette alliance.

An. 1661.

Le Général Shomberg arrive en Portugal.

Auſſi-tôt que le comte de Schomberg fut arrivé à Liſbonne, on réſolut en Eſpagne de lui oppoſer Dom Juan d'Autriche, & de rappeller Dom Louis de Haro, plus habile politique que grand général. Schomberg établit une exacte diſcipline dans l'armée Portugaiſe, apprit aux ſoldats l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de ſe camper avec avantage; il fit conſtruire des fortifications régulieres à la plupart des places frontieres qui étoient ſans défenſe; il changea bientôt la face des affaires, pouſſa la guerre avec vigueur, & ſes armes eurent preſque par tout d'heureux ſuccès. Il continua toujours ſa correſpondance avec le vicomte de Turenne qui l'aidoit de ſes conſeils, & qui étoit l'ame de toutes les négociations politiques, auſſi-bien que de toutes les expéditions militaires.

Les Anglois rendent Dunkerque au Roi.

Le marquis de Sande travailla avec tant d'ardeur à la concluſion du mariage de l'Infante de Portugal & du roi d'Angleterre, qu'il en accélera l'exécution. La France ſut tirer un grand avantage de cette alliance auſſi-bien que de celle qui fut concluë entre la princeſſe Henriette d'Angleterre & Philippe duc d'Orléans, frere du Roi. Charles II aimoit tendrement la Princeſſe ſa ſœur, & deſiroit avec empreſſement ce dernier mariage, mais il n'étoit pas en état de payer la dot. Louis XIV lui

AN. 1661. offrit une somme très-considérable, à condition qu'il rendroit Dunkerque à la France; & cette affaire ayant été négociée avec autant de diligence que de secret, fut presque aussi-tôt conclue que proposée par le vicomte de Turenne, à qui le roi de la Grande Bretagne & le duc d'Yorck son frere avoient déja de grandes obligations, & avec qui ces deux Princes entretinrent toujours une étroite liaison. Dunkerque fut rendue à la France pour cinq millons, dont une moitié servit à payer la dot de la princesse Henriette.

Mort du cardinal Mazarin.

Peu de tems après [1], le cardinal Mazarin mourut, après avoir administré le royaume pendant seize ans entiers avec habileté. Il avoit appaisé les troubles de la fronde sans presque répandre de sang; souffert plus d'une fois l'exil & la proscription, sans rien perdre de son autorité; tourné les malheurs les plus accablans en moyens délévation, & déconcerté les desseins de ses ennemis, quoiqu'ils eussent pour chef un prince du Sang, fait pour conquérir des royaumes, & un Prélat inquiet capable de les détruire. Si le Ministre avoit joint à ses grands talens, plus de piété, de désintéressement & de bonne foi, ceux qui lui ont accordé

[1] Le neuf Mars.

le titre de grand politique n'auroient pu lui refuser celui de grand homme. Après la mort du cardinal Mazarin, Louis XIV prit en main les rênes du gouvernement, & consulta souvent sur toutes les affaires importantes du dedans & du dehors le vicomte de Turenne, qui connoissoit mieux que personne la situation, la force & les intérêts politiques du royaume. Le Tellier, Lionne & Colbert, étoient les conseillers & les exécuteurs des volontés de ce grand Monarque : mais il est sûr que le Vicomte étoit le premier & quelquefois le seul confident de ses projets [1].

An. 1661.

Aussi-tôt que le Cardinal fut mort, Turenne représenta au Roi que la promesse qu'avoit faite Mazarin d'abandonner les Portugais étoit une foiblesse contraire à l'équité, au droit des gens, à la protection qui est due aux Monarques offensés & aux peuples opprimés. Il lui remontra ensuite la nécessité d'aider le Portugal à conserver son indépendance de l'Espagne, & à forcer le Roi catholique d'accorder une paix honorable à la maison de Bragance. Il lui fit sentir enfin le danger qu'il y auroit pour la France de laisser accroître de nouveau la puis-

Le Roi abandonne au Vicomte la conduite de l'affaire de Portugal.

[1] Voyez les Lettres & les Négociations entre Jean de Witt, Pensionnaire, & les Plénipotentiaires Van-Beuningue & Boreel, tomes II & III.

AN. 1661.

sance Espagnole. Le Roi, convaincu par les raisons du Vicomte, le laissa absolument maître d'employer toutes les sommes qu'il jugeroit à propos pour le secours des Portugais.

Le Vicomte entre en liaison avec le Pensionnaire de Witt.

Le Vicomte s'appliqua ensuite à cultiver la bonne intelligence entre la France & les provinces-unies, par le crédit qu'il avoit auprès de Jean de Witt [1], pensionnaire de Hollande. Le Pensionnaire négocia un traité de commerce avec la France, par lequel on donnoit aux deux nations une entiere liberté de trafiquer dans tous leurs port respectifs. Par ce traité, les François garantissoient aux Hollandois la pêche sur les côtes d'Angleterre [2], & les Etats généraux garantissoient au Roi très-chrétien la possession de Dunkerque. Le comte d'Estrades fut envoyé ensuite ambassadeur en Hollande ; & Turenne dressa des instructions qui font voir la connoissance parfaite qu'il avoit des intérêts de la France. Peu de tems après, les Etats généraux firent aussi une alliance avec l'Angleterre, & s'engagerent à réparer les pertes que les Anglois avoient souffertes aux Indes Orientales de la part des vaisseaux de la République. Ces deux traités avec leurs Majestés

[1] Il étoit fils d'un des huit Citoyens que le feu prince d'Orange avoit fait enfermer dans le château de Lowestein.

[2] Voyez les Preuves, n°. XII.

très-chrêtienne & britannique rétablirent parfaitement la tranquillité dans les provinces-unies, & réunirent ces trois Puissances contre l'Espagne en faveur de la maison de Bragance.

AN. 1661.

AN. 1662.

Proposition du mariage de la princesse de Monpensier avec le Roi de Portugal.

Louis XIV donna deux cens mille écus au roi d'Angleterre pour faire lever trois mille hommes de pied & mille chevaux; & continua de payer annuellement la même somme pour l'entretien des troupes commandées par le comte de Schomberg : d'ailleurs le Roi promettoit de faire lever un régiment François de mille hommes d'infanterie, & de le soudoyer. Pour attacher plus étroitement le Portugal à la France, on proposa le mariage de la princesse de Montpensier avec le roi Dom Alphonse IV. Le Vicomte envoya Hasset son sécretaire pour négocier à Lisbonne cette alliance; il lui donna une ample instruction [1] avec une lettre de créance pour le comte de Schomberg, qui proposa le mariage à la Reine: Elle l'agréa. Aussi-tôt que le Vicomte en fut informé il alla trouver la princesse de Montpensier pour sonder ses dispositions sur ce mariage; il emploia les raisonnemens, les promesses & même les menaces de la part du Roi pour l'y déterminer; mais inutilement. Outre qu'elle ne pouvoit se résoudre à quitter la

[1] Voyez les Preuves, n°. XIII.

AN. 1662.

France, la renommée l'avoit inſtruite du caractere du roi de Portugal [1], dont l'eſprit étoit bas, l'humeur ſombre, le naturel farouche & les mœurs décriées. La Reine mere d'Alphonſe, pénétrée de douleur, prévoyoit que de ſi grands déréglemens feroient tomber ce Prince du trône, & que ruinant par ſon incapacité l'ouvrage de pluſieurs années, il perdroit le fruit de tant de ſoins; elle ſongea plus d'une fois à le faire enfermer pour mettre l'Infant Dom Pedro à ſa place. Ses ſages projets furent déconcertés par le comte de Caſtel-Melhor, miniſtre d'Alphonſe. Le Comte fit déclarer le Roi majeur, ôta l'adminiſtration à la Reine, & s'empara du maniement des affaires.

Le Roi continue de ſecourir les Portugais.

Les Eſpagnols, ſe flattant de réduire aiſément le Portugal gouverné par un Prince imbécile & furieux, mirent une armée conſidérable ſur pied; & Dom Juan d'Autriche aſſiégea Evora, qu'il prit en peu de jours. Le comte de Villaflor fut nommé général de l'armée Portugaiſe; mais tous ſes ſuccès furent dus à la valeur & à la prudence du comte de Schomberg, qui remporta une pleine victoire ſur les Caſtillans. Ce grand capitaine eut encore moins de peine à défaire les Eſpagnols, qu'à vaincre l'opiniâ-

[1] Révolution de Portugal, par l'abbé de Vertot, page 357.

trеté du général Portugais qui traversoit tous ses desseins ; ce qui donna tant de dégout à Schomberg qu'il voulut quitter le Portugal. Le vicomte de Turenne dépêcha à Lisbonne Frémont d'Ablancourt pour lui promettre un établissement en France, des secours d'argent & de troupes, & l'engager à continuer ses fonctions. D'Ablancourt devoit demeurer auprès de lui pour réunir les seigneurs Portugais, les fortifier dans leur attachement à la maison de Bragance, & les éloigner de tout accommodement avec l'Espagne, en proposant le mariage de la princesse de Nemours avec le roi Alphonse, que la fille de Gaston continuoit de refuser. Le Vicomte raffermit par-là le comte de Schomberg & la cour de Portugal dans leurs résolutions pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

AN. 1662.

Philippe IV se tourna alors vers l'Angleterre pour la détacher du Portugal, & le Vicomte détermina le Roi à envoyer le marquis de Ruvigni à Londres pour confirmer Charles II chancelant & incertain. Il dressa de nouvelles instructions pour Ruvigni [1], qui s'acquitta avec habileté de sa commission, & engagea le roi Charles à fournir des vaisseaux & des troupes aux Portugais. Louis XIV donna de l'ar-

AN. 1663.

Le Vicomte raffermit l'alliance avec l'Angleterre & le Portugal.

[1] Voyez les Preuves, n°. XIV.

AN. 1663. gent. Le comte de Schomberg n'abandonna point son poste, commanda en chef les troupes des rois de France, d'Angleterre & de Portugal, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans.

AN. 1664.

Mariage arrêté entre dom Pedro & la Princesse d'Evreux.

[1] La cour de Portugal, voulant témoigner sa reconnoissance au vicomte de Turenne pour tant de services qu'elle en avoit reçus, envoya le marquis de Sande en France avec plein pouvoir de traiter du mariage de Fébronie de la Tour d'Auvergne, niéce du Vicomte, avec l'Infant Dom Pedro frere du Roi ; & cette alliance fut si fort avancée, que les articles du contrat furent signés. Toutes ces négociations déplaisoient aux Ministres parce que les affaires ne se traitoient point au conseil, mais tête à tête avec le Roi : ils craignirent le credit que Turenne avoit sur l'esprit du Prince, & résolurent de rompre toutes ses liaisons avec le Portugal. En effet, ils agirent hautement contre lui ; & pour le piquer & le dégoûter, ils firent rompre le mariage de la princesse d'Evreux, qui épousa quelques années après Maximilien, frere de l'Electeur de Baviere. Le Vicomte n'en témoigna aucun ressentiment ; & moins occupé

[1] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, qui fut chargé de cette négociation.

des intérêts de sa maison que du bien de l'état, il continua toujours de porter le Roi à secourir le Portugal, pour empêcher la réunion de ce royaume à la couronne d'Espagne. AN. 1664.

L'Angleterre déclare la guerre aux Hollandois.

Cependant l'Angleterre & la Hollande commencerent à se brouiller de nouveau ; les marchands Anglois se plaignirent d'abord au parlement des insultes que les Hollandois leur faisoient dans les Indes Orientales, & sur les côtes d'Afrique. Quelques tems après les capitaines Anglois firent plusieurs hostilités en Guinée ; les Hollandois envoyerent en France Van-Beuningue demander au Roi une médiation efficace, & la garantie qu'il avoit promise. Ils dépêcherent aussi des ambassadeurs en Suede & en Dannemarck pour mettre les deux Rois du Nord dans leurs intérêts ; mais toutes ces négociations furent inutiles. La guerre se déclara entre l'Angleterre & la Hollande ; Charles II équipa une flotte de cent sept navires, commandée par son frere le duc d'Yorck ; & la République lui en opposa une autre de cent trois vaisseaux. On donna un combat naval sur les côtes d'Angleterre ; le duc d'Yorck défit les Hollandois, & se seroit rendu maître de la mer, s'il avoit poursuivi sa victoire. Après cette défaite on pressa ouvertement le roi de France de se joindre à l'un ou à l'autre parti. Louis XIV en délibéra avec le Vicomte, qui AN. 1665.

An. 1665.

lui présenta un mémoire [1] où l'on découvre également la justesse de son esprit, & l'étendue de ses vues ; il porta le Roi par ce mémoire à offrir sa médiation entre les deux puissances. Ses conseils furent suivis, mais sans succès ; la guerre continua entre la République & l'Angleterre, & l'on équipa de nouvelles flottes.

Mort du Roi d'Espagne.

Pendant ces hostilités, Philippe IV tomba malade, & le Roi consulta de nouveau le Vicomte sur les résolutions qu'il falloit prendre [2]. Peu de tems après, le Roi catholique mourut d'un flux de sang, & Louis XIV s'adressa à la cour de Madrid pour représenter ses droits sur les pays-bas ; il fit tous ses efforts pour obtenir justice par les négociations, avant que d'emploier la force : comme il craignit que la liaison des Anglois avec les Portugais ne déterminât ces derniers à faire la paix avec l'Espagne, il envoya S. Romain à la cour de Lisbonne, & chargea le Vicomte de lui donner des instructions, qui servent à développer toute l'intrigue & le secret des affaires de Portugal [3].

Le Roi se déclare pour les Hollandois contre l'Angleterre.

D'un côté, les liaisons secretes que les Anglois continuoient d'avoir en Espagne, & les

[1] Voyez les Preuves, n°. XV.

[2] Voyez les Preuves, n°. XVI.

[3] Voyez les Preuves, n°. XVII.

efforts qu'ils firent pour engager les Portugais à faire la paix avec le Roi catholique, déplurent à Louis XIV; d'un autre côté, ce Monarque sentant qu'il auroit besoin de l'amitié des Etats Généraux, s'il portoit la guerre dans les pays-pas, céda enfin aux puissantes sollicitations de Van-Beuningue, & se déclara pour la République contre les Anglois; il donna tous les ordres nécessaires au duc de Beaufort, grand-maître & sur-intendant général de la navigation de France, pour mettre la flotte en état d'agir dans la Manche. Les Anglois armerent soixante & dix vaisseaux, y mirent plus de vingt-trois mille combattants ou matelots, & près de cinq mille pieces de canon, sous la conduite du général Monck, duc d'Albemarle. Celle des Hollandois, composée de plus de cent voiles, portoit vingt-deux mille hommes & quatre mille six cens pieces de canon. On donna deux sanglans combats au mois de juin; mais la flotte Françoise ne put joindre les Hollandois avant ces deux actions. Le duc de Beaufort s'étoit arrêté dans la riviere de Lisbonne pour attendre la princesse de Nemours sa niéce, que le roi de Portugal devoit épouser, & que les Espagnols vouloient surprendre: ce qui fit dire à quelques-uns [1] que le véritable dessein

AN. 1665.

AN. 1666.

[1] Voyez Basnage, Annales de l'an 1666, pag. 773.

AN. 1666.

de Louis XIV étoit d'animer les deux Puissances maritimes l'une contre l'autre pour s'élever sur leur ruine. On voit la droiture des intentions du Roi dans les instructions du vicomte de Turenne au marquis de Bellefons, qui fut envoyé en Hollande pour convenir avec les Etats sur la jonction des deux flottes. En effet, le duc de Beaufort étant arrivée au mois de juillet près de Brest, eut ordre d'aller sur les côtés de Normandie joindre les Hollandois qui s'avancerent devant Dunkerque; mais les vents s'opposerent à cette jonction, & il fallut se réserver pour la campagne suivante.

Mort de la vicomtesse de Turenne & de la Reine mere.

Dans le cours de cette année mourut la vicomtesse de Turenne, dont on ne peut assez louer les vertus: quoiqu'elle eût eu plusieurs conférences avec les docteurs de l'Eglise catholique, les préjugés de son enfance durerent autant que sa vie. Le vicomte de Turenne fut vivement touché de sa mort, & la tendresse sincere qu'il avoit pour elle fut la seule mesure de sa douleur. La mort de la reine mere Anne d'Autriche, qui arriva dans le même tems, donna occasion au Roi de songer efficacement à la guerre contre l'Espagne, & de faire valoir ses prétentions sur les pays-bas. Il songea dès-lors à prendre de justes mesures contre l'Empereur, & consulta le Vicomte qui dressa un mémoire où il découvre à fond la situation de

l'Empire, les intérêts politiques des princes d'Allemagne, & les moyens d'empêcher Léopold de paſſer le Rhin [1].

AN. 1666.

Le Roi fait pluſieurs alliances avec les Princes d'Allemagne.

Le Roi ſuivit les avis du Vicomte, & commença par menacer de toute ſon indignation l'évêque de Munſter, qui étoit en guerre avec les Provinces-unies, s'il ne faiſoit la paix. Le Prélat épouvanté s'adoucit & traita avec les Hollandois. Louis XIV s'aſſura enſuite de l'alliance ou de la neutralité des autres Princes d'Allemagne, qui traiterent avec lui ou avec ſes alliés pendant le cours de cette année. Le comte de Furſtemberg fut employé de la part du Roi pour négocier avec ces Princes; & l'on trouve dans les papiers du vicomte de Turenne pluſieurs projets pour attacher à la France l'électeur de Cologne, l'électeur de Brandebourg, le duc de Neubourg, le duc de Lunebourg, le comte de Waldeck & quelques autres.

AN. 1667.

Paix de Breda.

Avant que de déclarer la guerre, le Roi engagea les Anglois & les Hollandois à faire la paix, pour empêcher les premiers de ſe joindre à l'Eſpagne, & pour mettre les derniers en état de le ſecourir. Une alternative propoſée par le vicomte de Turenne fut le fondement de cette paix: c'étoit de faire une reſtitution générale

[1] Voyez les Preuves, nº. XVIII.

AN. 1666. & réciproque de tout ce qu'on avoit pris pendant la guerre, ou de garder ce que chacun possédoit, en abandonnant toutes les prétentions respectives. On prit ce dernier parti comme le plus sûr & le plus facile : le traité fut conclu & signé à Breda le dernier jour de juillet. Après la conclusion de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, le Vicomte conseilla encore au Roi de faire un traité d'alliance avec les Suedois, pour les engager à tenir dans l'évêché de Bremen douze mille hommes prêts à entrer dans l'Empire, dès que Léopold déclareroit la guerre à la France [1].

Préparatifs pour la guerre.

Le Roi ayant pris ainsi toutes ses précautions avec la Suede, l'Angleterre, la Hollande & le Portugal contre l'Espagne & l'Empereur, songea à exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maître des pays-bas. Dès le mois de mars, les troupes qu'il destinoit pour cette expédition s'avancerent sur les frontieres de Champagne & de Picardie, sous prétexte de faire, comme à l'ordinaire, de grandes revues, où les troupes campoient aussi régulierement que si l'on eût été dans une guerre ouverte. Vers la fin du mois d'avril, le Roi se prépara à entrer en campagne, nomma des officiers

[1] Voyez les Preuves, n°. XIX.

généraux, diſtribua de l'argent pour l'artillerie & pour les vivres, fit avertir les officiers de faire leurs équipages, & donna tous les ordres néceſſaires pour commencer la guerre. Ces préparatifs mirent en mouvement toute l'Europe : on accuſa Louis XIV d'aſpirer à la monarchie univerſelle, de violer la paix des Pyrénées, & de vouloir ravir au roi d'Eſpagne ſon beau frere les Etats qui lui appartenoient. Ces reproches, auſſi injuſtes qu'inſultans, obligerent Louis XIV à publier dès le commencement de mai un manifeſte dont on envoya des exemplaires imprimés par toute l'Europe, ſur-tout à Madrid & à Bruxelles.

AN. 1667.

Subſtance du Manifeſte du Roi.

Le Roi prétendoit que par le droit de *dévolution*, qui a lieu dans les Pays-bas, dans le Cambreſis, dans la Bourgogne & dans le Luxembourg, tous ces Etats devoient revenir à la Reine, après la mort du roi Philippe IV ſon pere : en vertu de ce droit, les enfans du premier lit, mâles ou femelles, héritent au préjudice de ceux du ſecond. Les coutumes municipales & les arrêts rendus au grand-conſeil de Malines autoriſent cette loi; les ducs de Brabant & Charles-Quint lui-même s'y ſont ſoumis, quoique revêtus d'un pouvoir qui auroit pu la forcer. Comme la reine de France Marie-Thereſe étoit la ſeule qui reſtât des enfans du premier mariage de Philippe IV, les préten-

An. 1667. tions du Roi paroissoient bien fondées [1]. Un Auteur contemporain assure que cette observation sur la coutume des Pays-bas avoit échappé aux jurisconsultes François, & que le vicomte de Turenne fut le premier qui en parla au Roi.

Le Roi fait assembler ses troupes sur les frontieres.

Louis XIV, avant que de se mettre en campagne, fit une seconde tentative auprès de la reine régente d'Espagne pour la porter à un accommodement : toutes ses démarches pacifiques ayant été inutiles, il dit au maréchal de Turenne, *qu'il vouloit marcher en personne à la tête de ses armées & apprendre sous lui le métier de la guerre.* Le Vicomte donna ordre aux troupes de s'avancer vers la frontiere en divers endroits, depuis la Meuse jusqu'à la mer de Calais, de maniere cependant qu'elles pouvoient se réunir en cinq ou six jours.

Le Roi quitte Paris, se met à la tête de son armée & prend plusieurs villes.

20 mai.

Le Roi ayant déclaré qu'il ne vouloit se servir dans le cours de cette campagne, que des conseils du Vicomte maréchal général, partit de Paris & se rendit à Amiens. Après avoir nommé la Reine Régente pendant son absence, & lui avoir formé un conseil, où présidoient le chancelier Séguier, & le maréchal d'Estrées, il fut arrêté que le gros de l'armée, composé de vingt-cinq mille hommes de pied, & de dix

[1] Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

mille

mille chevaux attaqueroit la Flandre par le milieu, & qu'on auroit deux camps volans sur les ailes, l'un dans le Luxembourg ſous les ordres du marquis de Crequi, l'autre ſous le commandement du maréchal d'Aumont vers la mer. Le duc de Noailles fut envoyé dans ſon gouvernement de Rouſſillon, avec quelques régimens, pour veiller à la conſervation de cette province. Auſſi-tôt que la répartition des troupes eut été faite, la grande armée reçut ordre de marcher à Charleroi ſur la Sambre. A ſon approche le marquis de Caſtel-Rodrigo, gouverneur des Pays-bas, fit ſauter les fortifications qui ne venoient que d'être achevées, & abandonna la place. Le Roi, conduit par le vicomte de Turenne, les fit rétablir promptement, s'empara de Binche & d'Ath, villes ſituées entre la Sambre & l'Eſcaut, défit ſept ou huit cens hommes qui vouloient ſe jetter dans Tournai, aſſiégea cette ville qui ne tint que deux jours, marcha enſuite à Douai ſur la riviere de Scarpe, prit cette place & ſon fort en ſept jours, s'avança vers Oudenarde ſur l'Eſcaut, qui ſe rendit en vingt-quatre heures; ſe ſaiſit d'Aloſt ſur la Denre, & alla enfin aſſiéger Lille; pendant que le maréchal d'Aumont de ſon côté ſe rendit maître de Bergues, de Furnes, du fort S. François, d'Armentieres & de Courtrai. AN. 1667.

AN. 1667.

Le siége de Lille est résolu.

[1] Le siége de Lille paroissoit si difficile, que le marquis de Louvois voulut en dissuader le Roi. Les Espagnols avoient pris toutes sortes de mesures pour mettre la place à couvert : elle étoit *fortifiée* de quatorze bastions royaux, entourée de doubles fossés ; la garnison n'étoit que de trois mille fantassins, & de douze cens chevaux de troupes réglées ; mais les habitans en état de porter les armes montoient à vingt mille hommes. Le Gouverneur étoit un officier de grande expérience, & les munitions avec les vivres abondoient dans la ville ; desorte qu'elle pouvoit faire une longue & vigoureuse défense. L'armée du Roi étoit fort diminuée par les siéges qu'elle avoit faits, & par les garnisons répandues dans toutes les places conquises. Le comte de Marsin, qui commandoit les troupes Espagnoles en Flandre, avoit rassemblé un corps de six mille hommes pour jetter des secours dans Lille, qui étant grande, demandoit des lignes de circonvallation étendues. Ces obstacles, qu'on ne cessa d'exagérer, ne furent pas capables d'arrêter le Roi ; il vouloit finir la campagne par une conquête dont les difficultés augmenteroient la gloire. Après avoir ordonné tous les préparatifs pour cette entre-

[1] Hist. milit. de Louis-le-Grand, & relation de la guerre de Flandre, par Vandœuvres, en 1667.

prise, il détacha le marquis d'Humieres pour investir la place, pendant que le comte de Lisbonne & le comte de Lorges fermeroient les passages avec les troupes de Lorraine. AN. 1667.

Le Roi arriva enfin & fit travailler aux lignes de circonvallation ; comme elles étoient mal garnies de troupes à cause de leur étendue, & que les Espagnols marchoient pour jetter du secours dans la place, il fit venir au siége le marquis de Créqui, avec son camp volant. Le comte de Croui qui étoit gouverneur de la ville, ayant brulé les fauxbourgs & fait prêter le serment aux bourgeois, envoya complimenter le Roi, & le supplier de le faire avertir de quel côté il camperoit, pour empêcher qu'on ne tirât sur son quartier. Louis XIV le remercia de sa politesse, & lui fit dire que son quartier seroit dans tout le camp de son armée. Les assiégeans s'occuperent pendant huit jours à perfectionner les lignes, à faire provision de fascines, & à rassembler les matériaux nécessaires pour l'ouverture de la tranchée ; elle se fit la nuit du dix-huit au dix-neuf en deux endroits différens. Après cinq sorties vigoureuses, où les assiégés furent toujours répoussés, & où il n'arriva aucun événement qui mérite d'être raconté, la ville se rendit le neuvieme jour de tranchée ouverte. Les articles de la capitulation ayant été reglés & signés, la garnison sortit le

10 août.

Lille est prise.

19 août.

AN. 1667. matin du ving-huitieme, au nombre de dix-ſept cens hommes d'infanterie & de huit cens chevaux que l'on conduiſit à Ypres. Pendant ce ſiége, Louis XIV voulut que le vicomte de Turenne l'accompagnât à la tranchée, & qu'il lui expliquât les raiſons des travaux. Les troupes, encouragées par la préſence de leur Roi, par ſon exemple & par ſes veilles, firent au-delà de leur devoir, & obligerent cette grande ville à ſe rendre ſi promptement. Le jeune Monarque y fit ſon entrée le même jour que les aſſiégés en ſortirent, & reçut le ſerment de fidélité des magiſtrats & des bourgeois à qui il accorda la confirmation de leurs privileges.

Défaite du ſecours qui venoit pour ſe jetter dans Lille.

Le comte de Marſin & le prince de Lignes ne ſçachant point la priſe de la ville, s'avançoient pour y jetter du ſecours : le Roi, qui fut averti de leur marche, détacha les marquis de Crequi & de Bellefonds avec pluſieurs eſcadrons, & les ſuivit lui-même avec un gros corps de cavalerie pour les ſoutenir : le prince de Lignes & Marſin inſtruits de la reddition de la place ſe retirerent. Le marquis de Crequi les ayant joints, tomba ſur leur arriere-garde, la chargea avec vigueur, & la défit entierement ; pendant que le marquis de Bellefonds, ſoutenu par le Roi, attaquoit leur armée qui fut pareillement battue. On fit dans ce combat quinze cens priſonniers ; on prit dix-huit Eten-

darts & cinq paires de timballes : bientôt après le Roi retourna à Paris, & laissa le commandement de l'armée au vicomte de Turenne qui se préparoit à *marcher jusqu'à Bruxelles.* AN. 1667.

Les Hollandois font des préparatifs par mer & par terre, & le Roi de Portugal se marie.

[1] Le marquis de Castel-Rodrigo voyant que la plûpart des villes se rendoient sans faire aucune résistance, représenta aux Etats de Hollande l'intérêt qu'ils avoient à la conservation des Pays-bas, & la nécessité pressante du secours. Les Etats assemblés extraordinairement chercherent tous les moyens d'arrêter les progrès du Roi, sans oser se déclarer contre lui : la reconnoissance les obligeoit à soutenir ses intérêts ; mais il étoit dangereux de contribuer à la destruction des remparts de leur pays. Ils firent lever secrétement des troupes qui furent distribuées sur les frontieres ; donnerent des ordres pour équiper une flotte de quarante vaisseaux, & délivrerent des commissions pour armer vingt-cinq mille hommes de pied, sous prétexte de veiller à la conservation de leur pays. D'ailleurs, pour affermir le Gouvernement dans la forme républicaine, on dressa dans une assemblée tenue à la Haye, l'*Edit perpétuel* contre le rétablissement du *Stadhouderat* : on le fit signer & jurer par tous ceux qui étoient employés dans les charges de la République.

[1] Voyez Basnage, Annales, page 815.

AN. 1667. Le prince d'Orange Guillaume III le jura lui-même, & par ce serment, les Etats crurent s'assurer de ce jeune Prince, dont les grandes espérances faisoient peur à la faction du Pensionnaire de Witt qui gouvernoit la République. Cependant l'Espagne épouvantée par les progrès des armes du Roi en Flandre chercha à faire la paix avec le Portugal, dans le dessein de tourner toutes ses forces du côté des Pays-bas. La France, pour l'empêcher, offrit de nouveau des troupes aux Portugais, & conclut le mariage de la princesse d'Aumale avec le roi de Portugal.

AN. 1668.

Triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede.

D'un autre côté, le roi d'Angleterre alarmé de la rapidité des conquêtes de Louis XIV, envoya en Hollande le chevalier Temple, le plus habile politique & le plus grand négociateur de l'Europe, pour réveiller l'attention des Etats-Généraux. Temple proposa une triple alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, pour obliger les deux Couronnes de France & d'Espagne à faire la paix; il dressa le traité dans une nuit, & la négociation finit en cinq jours. Le projet fut arrêté le vingt-trois de janvier, signé le sept de février, & ratifié le vingt-cinq d'avril. Les nouvelles de la triple alliance étonnerent le Roi: il se plaignit des Anglois & des Hollandois qui avoient dérobé leurs démarches à ses Minis-

tres; aussi eut-il de la peine à oublier ce que les Etats Généraux venoient de faire; & ce traité fut la source des guerres célebres contre la République qui n'éclaterent que quatre ans après. AN. 1668.

Conquête de la Franche-Comté.

Pendant qu'on formoit cette alliance, Louis XIV fit défiler ses troupes vers la Franche-Comté, & en donna le commandement au prince de Condé: c'étoit la premiere marque de bienveillance que le Roi lui eût donnée depuis les guerres civiles. On crut avec assez de vrai-semblance que le prince n'étoit employé qu'à la sollicitation du marquis de Louvois; & que le Ministre, jaloux de la confiance dont Louis XIV honoroit Turenne, avoit voulu, pour diminuer son crédit, lui opposer Condé. Le Prince sentit renaître son ardeur martiale lorsqu'il se vit à la tête d'une armée, chargé d'une commission qui annonçoit l'oubli de sa conduite passée: assembla ses troupes, entra dans la Franche-Comté, s'en rendit maître en dix jours, & pour récompense obtint le Gouvernement de cette Province.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cependant les Hollandois, les Anglois & les Suédois avoient envoyé leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle pour réconcilier la France avec l'Espagne. Le Roi proposa une alternative, & offrit la paix, à condition qu'on lui abandonneroit ce qu'il venoit de conquérir

An. 1668. dans les Pays-bas, ou bien qu'on lui laisseroit la Franche-Comté, en y ajoûtant Cambrai, Aire & S. Omer. L'Espagne devoit, selon les apparences, accepter la derniere proposition, & céder aux François un pays qui étoit à leur bienséance, en gardant une très-forte barriere pour la sûreté de ses Provinces en Flandre; mais elle aima mieux laisser toutes les grandes villes des Pays-bas exposées aux François qui pourroient s'en rendre maîtres dans une seule campagne. Castel-Rodrigo, par une politique rafinée, détermina la Cour de Madrid à prendre ce parti, espérant que, si la France succomboit un jour à la tentation de s'emparer du reste des Pays-bas, cet excès d'ambition obligeroit les Anglois & les Hollandois à secourir l'Espagne, à s'unir contre la France, & à renouveller la guerre. Les Hollandois virent cette résolution avec chagrin, & firent tous leurs efforts pour la traverser. Pendant que les Espagnols balançoient à se décider, le Roi fit défiler vers la frontiere cent mille hommes qu'il divisa en trois corps: il devoit percer avec une de ces armées jusqu'à Bruxelles, le duc d'Orleans à la tête de la seconde assiéger Ostende, & le prince de Condé entrer dans le Luxembourg avec la troisieme. La République arma de son côté pour faire réussir sa médiation, & acheta des ducs de Lunebourg trois

mille fantaſſins & ſix régimens de cavalerie. Louis XIV diſſimula ſon reſſentiment contre les Etats généraux juſqu'à ce qu'il pût détacher l'Angleterre de leurs intérêts. D'un autre côté, l'Eſpagne craignant la perte entiere des Pays-bas, hâta la concluſion de la paix, qui fut ſignée le deux de Mai à Aix-la-Chapelle. Par ce traité on cédoit au Roi avec Courtrai, Bergues & Furnes, tout le pays appellé depuis la Flandre-Françoiſe, à condition qu'il rendroit la Franche-Comté.

An.

Le traité d'Aix-la-Chapelle fut précédé de celui de la Cour de Liſbonne avec l'Eſpagne, qui reconnut enfin l'indépendance de la Couronne de Portugal. Le Roi Alphonſe fut relegué dans les Iſles de Terceres comme imbécile; ſon mariage déclaré nul, ſous prétexte d'impuiſſance, & l'Infant dom Pedro élevé ſur le Trône, après avoir épouſé la Reine ſa belle-ſœur. Les longues guerres de Portugal, qui avoient duré près de trente ans, ſe terminerent ainſi; les démêlés entre l'Eſpagne & la France ſur les Pays-bas ceſſerent, & tout ſembloit promettre à la Chrétienté une longue & parfaite tranquillité.

Pa clue le P & l gue.

Le calme dont jouit l'Europe après la paix d'Aix-la-Chapelle donna beaucoup de loiſir au vicomte de Turenne : il l'employa tout entier à l'étude de la religion qu'il ſe reprochoit

AN. 1668. depuis long-tems de n'avoir jamais bien approfondie. Dès le tems de la paix des Pyrenées, il avoit commencé à se défier du Calvinisme. Les récits que lui avoient souvent faits les Anglois, pendant le commerce qu'il eut avec eux, de la multiplicité des sectes qui inondoient la Grande - Bretagne, l'avoient extrêmement frappé. En parlant dans une de ses lettres à la vicomtesse de Turenne [1] de cette diversité d'opinions: *On voit*, dit-il, *que par trop d'indépendance d'esprit, quoiqu'avec bon sens & peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une secte à sa mode.* Le progrès de sa défiance & de ses doutes se manifeste dans plusieurs autres lettres; mais la haute idée qu'il avoit de la supériorité de l'esprit de la Vicomtesse, & la crainte de blesser la délicatesse de leur union, le retinrent, malgré les lueurs d'une conviction naissante, dans ses anciens engagemens. Ce ne fut qu'après la mort de sa femme, que rendu à lui-même, il se livra à ses propres lumieres, & vit souvent le célebre abbé Bossuet, depuis Evêque de Meaux, que sa profonde science rendoit digne d'un tel

1] Voyez les Preuves, n°. VIII. Dans les lettres de M. de Turenne à sa femme on sent avec quel fond de bonne foi il cherchoit la vérité, & que son cœur se rendit dès que son esprit fut éclairé.

prosélyte. On prétend que ce fut pour l'instruction du Vicomte, que ce Prélat écrivit son *Exposition de la Foi*, livre tant admiré. Quoi qu'il en soit, Turenne sentit bientôt, par ses entretiens avec ce grand Homme, que la multitude incapable de raisonner doit être conduite par la soumission; que tout Législateur sage, en donnant une loi écrite, doit établir un interprete sûr pour en fixer l'intelligence; & que sans cette subordination, chacun viendroit, le livre des loix à la main, disputer de son sens, l'interpréter à sa mode, & former une religion à sa fantaisie. Turenne pénétré de ces maximes porta son caractere héroïque jusques dans la religion même, & sçût distinguer, entre les abus & les principes, les formes & le fond, la fausse dévotion & la vraie piété. Pendant qu'il n'étoit point convaincu, nulle vue humaine, nul motif d'ambition, nul intérêt temporel ne purent le déterminer à changer de religion; mais aussi-tôt qu'il voit la lumiere, il s'y rend, en sacrifiant sa réputation aux soupçons injustes de ceux qui l'accusoient d'agir par des vues politiques indignes d'une grande ame. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris, & ne l'avertit de son dessein que la veille du jour où il la devoit faire, pour éviter l'ostentation qui auroit

An. 1668.

AN. 1668.

accompagné cette cérémonie, si elle étoit venue à la connoissance du public.

Conduite du Vicomte après sa conversion.

Le Vicomte alors persuadé que sa conduite & ses mœurs devoient répondre à la pureté de sa foi, pratiquoit toutes les vertus civiles, morales & chrétiennes, en montrant son amour pour Dieu par sa charité pour les hommes. Quoique les formes extérieures de la religion ne lui tinssent pas lieu de vertus, cependant il étoit exact observateur de toutes les cérémonies du culte public, & donnoit dans toutes les occasions des marques éclatantes de sa piété. Devenu vrai adorateur en esprit & en vérité, il ne se contenta pas de changer sa maniere de penser, il changea aussi sa maniere de vivre. Etant allé un jour à confesse, le Prêtre lui demanda s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion : *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes*, répondit le Vicomte, *en manquerai-je à Dieu?* Eclairé de plus en plus par la foi & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il ouvre les yeux sur le monde invisible & sur la haute destinée de l'homme dans les siecles à venir; peu à peu tous les objets se tranforment & se présentent à lui sous un autre point de vue : les guerres, les conquêtes, les affaires les plus importantes qui agitent les foibles humains,

lui paroiſſent des occupations au-deſſous de la grandeur d'un être immortel fait pour l'*Infini*. Il veut alors ſe retirer du monde pour ſe dévouer uniquement à la contemplation des vérités éternelles ; le Roi s'y oppoſe ; il renonce à tous les mouvemens de ſa piété par une piété ſupérieure, & reſpecte l'ordre de Dieu dans la volonté de ſon maître, mais il conſerve toujours ſon goût pour la ſolitude. Libre des paſſions qui attachent à la Cour, il paſſoit ſes jours dans la ſocieté d'un petit nombre d'amis choiſis, d'où il ne ſortoit que pour aller rendre ſes devoirs au Roi. Sa vie privée n'eſt pas moins admirable que ſa vie publique ; l'étude & la converſation faiſoient ſes principaux amuſemens [1]. Il ſe plaiſoit avec les gens de lettres ſenſés & ſolides ; mais il dédaignoit le bel eſprit, ceux qui cherchent à briller par les bons mots, & qui veulent parler de tout ſans avoir jamais rien approfondi : il etoit touché des productions d'eſprit vives & naturelles, aimoit la lecture des bons livres, en parloit avec plaiſir, mais ſans affectation. Il avoit tous les jours une table, mais elle étoit modeſte & frugale : il aimoit à s'égayer dans les repas ; il goûtoit alors les plaiſanteries, & plaiſantoit lui-même aſſez finement, mais toujours avec

AN. 1658.

[1] Mém. de Langlade.

An. 1669.

prudence & politesse: peu de gens sçavoient plus de contes, & racontoient mieux que lui. Il vivoit ainsi à Paris dans une grande simplicité, semblable aux Héros de l'ancienne Rome qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur [1].

Plusieurs traits admirables du Vicomte.

Un jeune homme de condition arrivé de Province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des rues de Paris: un artisan sortit de sa boutique un bâton à la main, en criant: *Comment, on maltraite ainsi les gens de Monsieur de Turenne?* A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portiere du carrosse faire des excuses au Vicomte, qui dit en souriant: *Vous vous entendez fort bien, Monsieur, à châtier les gens; quand les miens feront des sottises, trouvez bon que je vous les envoye.* Il alloit souvent entendre la Messe à pied, & de-là se promener seul sur le rempart, sans domestiques & sans aucune marque de distinction. Un jour dans sa promenade il passa près d'une troupe d'artisans qui jouoient à la boule, & qui, sans le connoître, l'appellerent pour juger un coup; il prit sa canne, & après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avoit condamné lui dit des injures; le Maréchal sourit; & comme il alloit mesurer

[1] Hist. MSS. de l'abbé Raguenet.

une seconde fois, plusieurs Officiers qui le cherchoient, vinrent l'aborder. L'artisan demeura confus, & se jetta à ses genoux pour lui demander pardon : le Vicomte répondit, *Mon ami, vous aviez tort de croire que je voulusse vous tromper.* Il alloit quelquefois aux spectacles, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge où entrerent quelques provinciaux, qui ne le connoissant pas, voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc. Comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jetter son chapeau & ses gants sur le théâtre : sans s'émouvoir, il pria un jeune Seigneur de la premiere qualité, de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté, apprenant qui il étoit, rougirent & voulurent se retirer ; mais il les retint avec bonté & leur dit, que *s'ils vouloient s'arranger il y auroit place pour tous.* De cette maniere, le Héros se confondoit souvent avec la foule & gardoit toujours son caractere. Passant une nuit sur le rempart, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêterent son carosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laisserent ; & l'un d'eux osa bien aller le lendemain chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le Vicomte fit donner l'argent, & avantque de raconter

AN. 1669.

AN. 1669. l'avanture, laissa le tems au voleur de s'éloigner, en ajoutant « qu'il falloit être inviolable dans ses promesses, & qu'un honnête » homme ne devoit jamais manquer à sa parole, quoique donnée à des fripons mêmes ».

AN. 1670. Source des guerres entre la France & la Hollande.

Le Vicomte, après plusieurs années de repos, fut obligé de reprendre ses fonctions de Général, pendant les guerres de Hollande, dont il faut développer ici les motifs, en faisant connoître en même-tems les intérêts des Puissances différentes qui se déclarerent alors pour ou contre les Provinces-Unies.

Lorsque la souveraineté des Etats généraux eut été reconnue par l'Espagne, au commencement du dernier siécle [1], la république de Hollande parvint au plus haut point de grandeur & de gloire. Ses peuples habiles & laborieux avoient cultivé le commerce au milieu de la guerre : leurs vaisseaux couvroient les mers & rapportoient des marchandises de l'un & de l'autre hémisphere. Amsterdam étoit devenu le magasin de l'Europe, & la plus riche ville de l'univers : la seule Hollande contenoit trois millions d'hommes ; les autres Provinces étoient peuplées à proportion. Les Etats généraux s'étant rendus maîtres de plusieurs Isles & de plusieurs Royaumes dans les Indes Orien-

[1] Le 12 d'avril 1609.

tales & Occidentales, avoient augmenté leurs flottes jusqu'à douze mille navires [1]. Ils envoyoient des Ministres & des Consuls à la Chine, à Siam, à Bengale, auprès du grand Mogol, du roi de Perse & des princes d'Afrique, dans le Levant, à la Porte, en Moscovie & même en Tartarie. Ces prospérités dans les pays éloignés pouvoient bien inspirer aux Hollandois l'ambition de s'agrandir en Europe. La sage République qui s'étoit élevée par les maximes inaltérables d'une prudence, d'une modestie & d'une frugalité parfaite, fut accusée, peut-être sans fondement, d'exciter les peuples d'Allemagne, d'Angleterre & des Pays-bas, à secouer le joug des Rois, & à changer les monarchies en républiques. La triple alliance que les Etats généraux avoient formée faisoit aussi soupçonner qu'ils vouloient borner les conquêtes de Louis XIV. Ce qui alarma d'avantage le Roi fut la crainte qu'ils ne ruinassent le commerce des François dans les Indes & les manufactures de son Royaume. AN. 1671

Le pensionnaire de Witt, son frere, & leur parti, n'oublierent rien pour détruire ces préjugés : mais les malheureuses divisions qui régnoient alors dans les Provinces-unies rendirent infructueux les efforts des deux freres.

[1] Walkenier, le chevalier Temple.

AN. 1670. Le parti du prince d'Orange moins bien intentionné pour la France, & l'imprudence de Van-Beuningue, ambaſſadeur de Hollande auprès du Roi, augmenterent les défiances. Il étoit de la ſageſſe de Louis XIV d'être attentif aux démarches de Guillaume II, prince d'Orange, qui naturellement devoit tout entreprendre pour l'agrandiſſement de ſa maiſon & d'une république fondée par ſes ancêtres.

Le Roi cherche à diſſoudre la triple alliance.

Après pluſieurs négociations inutiles, le Roi réſolut de rompre avec les Hollandois, convaincu qu'ils ne ſongeoient qu'à multiplier leurs ligues, pour lui ſuſciter de nouveaux ennemis. Il chercha tous les moyens de diſſoudre la triple alliance, & commença d'abord par vouloir en détacher Charles II, roi de la grande-Bretagne. Il communiqua ſon ſecret au vicomte de Turenne, & l'employa pour conduire cette importante négociation. Les ſervices ſignalés que ce grand Capitaine avoit rendus à la maiſon de Stuart, avant & après la mort de Cromwel, lui procurerent la confiance intime de la ducheſſe d'Orléans, ſœur de Charles II. Louis XIV changea entierement de conduite à l'égard d'Henriette d'Angleterre, qu'il avoit ſouvent traitée avec indifférence; & cette Princeſſe parut en peu de tems puiſſante à la Cour. Le Vicomte, ayant formé une grande liaiſon avec elle, voyoit tous les jours dans ſa maiſon une

jeune Dame, dont l'esprit aimable surpassoit encore la beauté : comme elle étoit favorite de Madame, il jugea qu'il falloit s'assurer de son amitié pour gagner celle de sa maîtresse. Croyant de bonne foi n'aimer que l'esprit de cette dame, il se laissa surprendre par ses graces ; elle n'oublia rien pour se l'attacher. Turenne ne se défia point des empressemens d'une jeune personne qui paroissoit toujours le regarder plutôt comme son pere que comme un amant : il ne démêla point la source de sa tendresse naissante ; peu à peu ses sentimens se changerent en passion : ni l'âge, ni la vertu de ce grand Capitaine ne purent le garantir d'une foiblesse trop commune & souvent fatale aux héros. Sa confiance pour la Dame redoubla avec son amour ; & sous prétexte de la rendre utile dans ses projets politiques, il lui révéla le secret de l'Etat : elle entra dans l'intrigue, & servit de médiatrice auprès de la princesse Henriette.

AN. 1670.

Conduite noble du Vicomte.

Le duc d'Orléans vit avec inquiétude que la Duchesse sa femme acquéroit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & soupçonna qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence ; mais ne pouvant la deviner, il s'adressa au chevalier de Lorraine son favori, pour en pénétrer le mystere. C'étoit le Prince de la Cour le plus aimable & le plus spirituel ; il attaqua la jeune Marquise, qui ne résista pas au plaisir

AN. 1670.

de lui faire une confidence. Le duc d'Orléans éclata contre sa femme, se plaignit à Louis XIV de la maniere indigne dont on le traitoit, & lui fit connoître qu'il savoit tout ce qu'on vouloit lui cacher. Le Roi qui ne s'étoit ouvert qu'au vicomte de Turenne & au marquis de Louvois, assuré de la discrétion de Turenne, lui dit que Louvois avoit révélé son secret. Le Vicomte, toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia Louvois en avouant sa faute. Cette candeur charma le Roi & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un Ministre qu'il lui étoit permis de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la Marquise, ne voulut plus la voir; & tout le reste de sa vie rougit de cette avanture. On dit que le chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler quelques années après: *commençons donc*, lui répliqua le Vicomte, *par éteindre les bougies*.

Le Roi d'Angleterre se détache de la triple alliance.

[1] Cependant la duchesse d'Orléans continuoit toujours ses négociations avec le roi de la grande-Bretagne son frere; & le voyage de cette Princesse en Angleterre parut nécessaire pour les terminer. Il étoit important de cacher sa marche. Pour la mieux couvrir, le Roi publia qu'il vouloit voir ses nouvelles conquêtes en

[1] Mém. du chevalier Temple.

Flandre. Il partit de S. Germain en Laye vers le commencement de mai, & menant avec lui toute sa Cour, il alla à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque & à Gravelines. Henriette d'Angleterre prit le prétexte du voisinage pour rendre visite à ses freres, le roi Charles & le duc d'Yorck. Elle s'embarqua à Calais & arriva à Douvres, où elle vit le roi de la grande-Bretagne. La négociation d'Henriette fut heureuse ; le Roi son frere promit de se détacher de la triple alliance ; & elle revint triomphante à Paris vers le milieu de juin. S'étant retirée à S. Cloud pour jouir de la beauté de la saison, & pour faire des remedes dont sa santé avoit besoin, elle y fut accompagnée par le vicomte de Turenne, le duc de la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs : elle mourut, peu de jours après, avec toute la fermeté d'une héroïne & tous les sentimens d'une religion parfaite. La Cour perdit par sa mort une Princesse très-capable de connoître & d'aimer le mérite. Le Vicomte en fut si touché qu'il voulut quitter le monde & se retirer ; mais le Roi l'en empêcha.

AN. 1670.

Le Roi s'empare de la Lorraine.

Pendant que les ministres de France travailloient en Angleterre à détacher Charles II des Suédois & des Hollandois, Louis XIV s'empara de la Lorraine. Le duc Charles IV, toujours inquiet & toujours défiant, vouloit en-

AN. 1670. trer dans la triple alliance, & cherchoit tous les moyens de la fortifier, en y engageant les princes d'Allemagne ; dépouillé une seconde fois de ses Etats, il se retira d'abord à Cologne ensuite à Francfort, pour y attendre un sort plus heureux.

AN. 1671. Dispoſition de l'Evêque de Munſter qui s'allie avec la France.

Le cours de l'année 1671 fut employé en négociations avec l'Empereur, l'Eſpagne & la Suede, avec les électeurs de Cologne & de Brandebourg, avec l'évêque de Munſter & quelques autres princes d'Allemagne, pour les empêcher d'entrer dans la triple alliance, ou d'y adhérer. Chriſtophe Gaalen, évêque de Munſter, prélat d'un caractere remuant, ambitieux & avide, voyoit avec chagrin les ſuccès des Hollandois : redoutant leur puiſſance, il fit publier dans l'Empire, que ſous prétexte de médiation, de juſtice & de protection, ils faiſoient diverſes uſurpations ſur les comtés de Stirum, de Culembourg, de Benthem & d'Ooſt-Friſe ; qu'ils s'étoient ſaiſis de Raveſtein ſur la Meuſe, de Borkelo dans le comté de Zutphen, & de quelques autres places dans l'Over-Iſſel, qui appartenoient à ſon évêché ; qu'en fomentant la révolte parmi ſes ſujets, & en le voulant forcer à licentier ſes troupes, ils ſongeoient à étendre peu à peu leur autorité ſur les Princes eccléſiaſtiques de la communion Romaine : pouſſé enfin par ſon animoſité, il alla juſqu'à les accu-

ſer dans ſes manifeſtes, comme il l'avoit déja fait dans ſes diſcours particuliers, de tendre ouvertement à la deſtruction des Etats monarchiques & catholiques ; il propoſa un traité avec la France, & preſſa l'électeur de Cologne de s'unir avec lui.

AN. 1671.

L'Electeur de Cologne s'unit auſſi avec la France.

L'électeur de Cologne, de la maiſon de Baviere, affoibli par l'âge & par les infirmités, ayant partagé toutes ſes réflexions entre la dévotion & la chymie, négligeoit totalement le ſoin des affaires, & s'abandonnoit aux conſeils d'Egon de Furſtemberg, évêque de Strasbourg, & du prince Guillaume de Furſtemberg ſon frere. Ils lui perſuaderent de ſe liguer avec la France, pour reconquerir Rhimberg & les autres places uſurpées ſur les états de Cologne.

Le Roi traite avec l'Empereur & la Suede.

Le Roi ſigna un traité avec ces deux princes Allemans, qui ſeuls pouvoient lui ouvrir les portes de la Hollande ſur la Meuſe & ſur le Rhin, lui fournir des magaſins & des places d'armes dans un pays éloigné de ſes Etats, & lui faciliter une retraite aſſurée, en cas que ſon expédition n'eût pas tout le ſuccès qu'il eſpéroit. Les princes de Furſtemberg & le commandeur de Gremonville, miniſtre de France à Vienne, eurent ordre de ne rien oublier pour entretenir la neutralité avec l'Empereur, qui regardoit les Hollandois comme des ſujets révoltés contre les Princes de ſa maiſon, &

An. 1671. comme ennemis irréconciables de la catholicité. Le ressentiment & la réligion s'unissoient en lui pour l'empêcher de se lier avec les Etats-généraux. Les Furstembergs [1], se servant adroitement de ses dispositions, lui représenterent que la puissance des Hollandois étoit grande & la situation de leur pays avantageuse; que les François trouveroient assez de difficultés à y faire des conquêtes; & qu'en leur refusant tout secours, on les forceroit à rendre les places qui appartenoient aux princes de l'Empire. L'Empereur se laissa persuader, & manda à l'évêque de Strasbourg qu'il approuvoit la ligue que l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster avoient faite; & conclut même, vers la fin de cette année, un traité secret avec la France, par lequel il promit de ne point assister les Etats généraux, pourvu que le Roi n'entreprît rien sur les terres de l'Empire, ni sur celles de l'Espagne. On travailla avec la même activité à la cour de Suede pour engager le conseil de la régence de Charles XI à rompre avec la Hollande; & on le porta jusqu'à stipuler, qu'en cas que l'Empereur ou quelque prince de l'Empire voulût secourir la République, les troupes Suédoises entreroient dans le cœur de l'Allemagne, & se

[1] Basnage & Walxenier.

joindroient

joindroient aux armées de France, pour obliger ces Princes par la force à observer la paix de Westphalie. An. 1672.

Telles étoient les vues principales des puissances liguées contre la Hollande, non pour l'anéantir, mais pour la réprimer. Le Roi vouloit se rendre maître de toutes les villes & forteresses sur la Meuse, en Brabant & en Flandre, qui appartenoient aux Hollandois. L'évêque de Munster vouloit reprendre toutes ses places dans l'Over-Issel & le Zutphen : l'électeur de Cologne, Rhimberg & toutes les dépendances de son électorat. Le roi d'Angleterre vouloit s'emparer de quelques isles dans le comté de Zélande, pour la sûreté de son commerce.

Disposition de l'Electeur de Brandebourg.

Le seul prince de l'Empire qui parut s'intéresser pour la République, fut Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg. Les provinces qu'il possédoit, les troupes qu'il avoit sur pied, sa Cour pleine de princes, de seigneurs & d'officiers de toutes les nations, lui faisoient méditer sans cesse les moyens d'augmenter sa gloire & sa puissance. La paix de Westphalie l'avoit empêché d'étendre ses conquêtes en Allemagne, & de reprendre la Poméranie sur les Suedois : mais il aspiroit depuis long-tems à la charge de *Stad-houder* en Hollande ; & quoiqu'elle eût été supprimée depuis

AN. 1671. près de six ans, il se flatta de pouvoir s'en faire revêtir, de la perpétuer dans sa maison, & de mettre les Hollandois sous son joug, ou par force ou par adresse. Dans cette vue il dissimuloit depuis long-tems leurs usurpations sur le pays de Cleves, ne demandoit point les grandes sommes d'argent qu'ils lui devoient, leur laissoit plusieurs de ses places, s'intéressoit aux démêlés qu'ils avoient avec leurs voisins, refusoit les propositions de plusieurs princes de l'Empire, & même celles de la France; & tâchoit par toutes sortes de voies de s'acquérir l'amitié & la confiance des Etats généraux. Quand ils le firent avertir par leur envoyé des menaces de la France & de l'Angleterre, il s'offrit de les assister, & conclut un traité avec eux, par lequel il promettoit de leur envoyer une armée de vingt-cinq mille hommes.

Dispositions de l'Espagne qui favorise les Hollandois.

Dans cet intervalle, Beverning, ambassadeur de Hollande à Madrid, déconcerta tous les projets de la France, & engagea la reine d'Espagne à fournir de l'argent & des troupes pour défendre les Provinces-unies. Elle leur envoya bien-tôt six mille hommes qui débarquerent à Ostende, avec ordre au comte de Monterei, gouverneur des Pays-bas, de les employer au service de la République. De cette maniere, le plan de l'Europe changea tout à fait: la France & l'Angleterre qui avoient con-

tribué à la création & à l'agrandissement de la République, vont travailler à sa ruine : l'Espagne au contraire qui pendant un siécle avoit tâché d'accabler *les Hollandois* comme des sujets révoltés, va devenir leur principal soutien. AN. 1671.

Situation de la République avant la guerre.

La république de Hollande étoit divisée depuis long-tems en deux partis : le premier avoit pour chef le jeune prince d'Orange Guillaume III. Ses partisans vouloient rétablir le Stadhouderat dans sa personne, restituer à sa maison toutes ses anciennes dignités, & rendre le jeune Prince aussi puissant que ses prédécesseurs. Ces gens-là craignoient la grandeur de la France, & croyoient qu'il n'y avoit que Guillaume III qui pût borner l'ambition de Louis XIV. Le second parti avoit pour chef le pensionnaire Jean de Witt, & son frere Corneille, grand-Bailli de Putten. Les deux freres aimoient la France & sentoient que le Roi étoit plus capable de protéger les Hollandois contre les Anglois & contre l'électeur de Brandebourg, que l'Espagne ni l'Empire, qui les haïssoient également dans le fond. Le dernier parti prévalut d'abord dans les conseils, & se contenta de mander à Pierre de Groot, ambassadeur en France, de faire tout ses efforts pour découvrir les intentions du Roi. Groot, qui n'étoit pas moins habile dans la politique que son pere l'avoit été dans la littérature, manda qu'il pré-

1671. voyoit une horrible tempête ; que les Etats généraux pouvoient néanmoins conjurer l'orage, s'ils prévenoient le Roi par quelques soumissions, & s'ils montroient une envie sincere de renouveller leur alliance avec lui.

Les Hollandois épouvantés écrivirent au Roi pour appaiser sa colere ; mais Louis XIV leur fit une réponse qui ne leur laissa plus douter de ses desseins. Alors ils ne songerent plus qu'à pourvoir à la sûreté de leurs provinces. Ils firent fabriquer une quantité prodigieuse de batteaux plats, garnis de canon, pour servir à la garde des rivieres de l'Escaut, de la Meuse, du Vahal, de l'Issel & du Rhin, & pour fermer toutes les entrées de leur pays. Ils avoient moins à craindre par mer, parce que la République se trouvoit très-puissante en vaisseaux. ses trésors étoient remplis d'argent ; mais elle manquoit de soldats : une paix de vingt-quatre ans avoit consumé les vieilles troupes, & rendu les Hollandois plus capables du commerce que de la guerre. Il n'y avoit pas grand secours à espérer des levées qui se feroient dans les Provinces-unies : les nouveaux soldats n'étoient point propres à résister à des troupes aguerries. Les Etats dépêcherent de nouveau des couriers en Allemagne, en Espagne & en Dannemarck, pour presser l'arrivée des secours qu'ils en attendoient.

Louis XIV faisoit défiler vers le Rhin une armée de plus de cent mille hommes. L'électeur de Cologne ouvrit tous les passages de son pays, livra Nuys & plusieurs autres postes pour en faire des places d'armes, & l'évêque de Munster assembla toutes ses troupes pour entrer par la Westphalie dans les provinces septentrionales de la Hollande. Avant l'ouverture de la campagne & la déclaration de la guerre, le Roi jugea à propos de partager son armée en quatre corps, & de nommer en même tems ceux qui en auroient la conduite. Il résolut de commander le premier en personne, avec le duc d'Orléans son frere auquel il donna la qualité de généralissime, & au vicomte de Turenne le premier rang après lui avec le titre de capitaine général. Le second devoit avoir pour chef le prince de Condé avec les maréchaux d'Humieres & de Bellefonds sous lui. Le troisieme devoit marcher sous les ordres du maréchal de Crequi; & le duc de Luxembourg étoit nommé pour mener le quatrieme en Westphalie, y joindre les troupes de l'évêque de Munster. Le Roi, pour prévenir les contestations qui pouvoient naître au sujet du rang & de la préséance dans le commandement, voulut que, si dans l'absence des princes du Sang les différentes armées venoient à se réunir, les maréchaux d'Humieres, de Bellefonds & de

AN. 1672.

Le Roi partage ses troupes en quatre corps d'armée.

AN. 1672

Crequi prissent l'ordre du vicomte de Turenne dans le cours de cette expédition.

Les maréchaux de Créqui, d'Humieres & de Bel efonds refusent d'obéir.

Les trois Maréchaux refuserent d'obéir & furent éxilés. Le public ne trouva rien dans les volontés du Roi qui ne parût dû au mérite supérieur du vicomte de Turenne ; & un habile magistrat du tems [1] montra dans une lettre écrite au maréchal de Crequi, que les Rois prédécesseurs de Louis XIV avoient souvent commandé aux maréchaux de France d'obéir à d'autres que des princes du Sang. L'éxil des Maréchaux dura pendant six mois, & le Roi ne leur permit de rentrer dans le service, qu'aux instances de tout le corps des maréchaux de France, qui déclarerent que leurs trois confreres disgraciés pouvoient & devoient se soumettre [2].

Le prince d'Orange déclaré capitaine général & grand Amiral de la République, assemble ses troupes.

Les levées qu'on avoit faites dans les Provinces-unies, quoiqu'on eût armé toute la milice du pays, n'étoient pas comparables à l'armée Royale : mais lorsqu'il fut question de donner un chef aux troupes Hollandoises, on vit éclater plus que jamais les divisions qui déchiroient la République. Les partisans du prince d'Orange proposoient d'abolir l'*édit perpétuel*, & d'élever ce Prince à la dignité de Stad-hou-

---

[1] M. de Caumartin.

[2] Voyez les Preuves, n°. XX.

der. Les amis de Witt s'y opposerent ; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fût au moins élu *capitaine général* par terre & *grand amiral*, comme avoient été ses prédécesseurs [1]. Guillaume III, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, voulut d'abord faire évacuer beaucoup de places, où l'on retenoit inutilement des garnisons, qui n'étant pas capables de résister séparément à l'ennemi, auroient pu former une puissante armée sous un seul chef ; mais il ne fut pas le maître d'exécuter ce projet, & demeura quelque tems général sans armée. En attendant les secours qu'on espéroit d'Allemagne, de Dannemarck & d'ailleurs, il rassembla quatorze régimens de cavalerie & sept d'infanterie ; distribua des commissions pour mettre toutes les provinces en armes ; jetta les nouvelles levées de milice dans les places fortes pour en augmenter les garnisons ; mit toutes les Amirautés en mouvement ; fit équiper une flotte de soixante-douze navires ; & se reposa sur la conduite du fameux Ruyter, qui fut confirmé dans la charge de lieutenant amiral & de commandant en chef des armées navales de la République. On élut huit députés pour représenter les Etats généraux dans les expéditions. Le premier fut Corneille de Witt, frere du Pensionnaire, qui eut

AN. 1672.

[1] Walkenier.

AN. 1672.

ordre de monter sur la flotte avec Ruyter ; les sept autres suivirent le prince d'Orange pour l'assister de leur conseils.

Les Rois d'Angleterre & de France déclarent la guerre aux Provinces-unies.

Plusieurs espéroient que la nouvelle dignité de Guillaume III porteroit le roi d'Angleterre son oncle à reprendre les engagemens de la triple alliance : mais cette attente fut vaine. Louis XIV & Charles II déclarerent la guerre aux Etats généraux, par des manifestes datés du sept avril. Un mois après, l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster imiterent l'exemple de ces deux Monarques.

Les Hollandois nomment les Officiers généraux, & font tous les préparatifs de la guerre.

L'orage étant prêt à fondre de tous côtés, les Hollandois se mirent en état de faire une bonne défense. Comme la République avoit peu de forces de terre, elle attendit les François sans aller au-devant d'eux : ses frontieres étoient, pour ainsi dire, hérissées de forteresses & de places de guerre ; la Meuse, le Rhin & l'Issel sembloient faits exprès pour empêcher l'entrée du pays. La Meuse étant défendue par les villes fortes situées sur ses bords, & le Rhin par sa rapidité & sa profondeur, les Hollandois se contenterent de tirer une grande ligne le long des bords de l'Issel [1] depuis

[1] L'Issel est un bras du Rhin formé autrefois par Drusus, d'un canal que ce Romain fit pour fortifier son

Arnheim jusqu'à Zutphen. Un pays voisin de la mer, environné par trois rivieres rapides & profondes, coupé de canaux & facile à inonder, leur paroissoit à l'abri de toute insulte. Le comte de Monterei persuadé que les François tomberoient d'abord sur Maestricht, y fit entrer la cavalerie Espagnole & Wallone, outre les dix mille hommes de veilles troupes qui en composoient déja la garnison. Le prince d'Orange ayant rassemblé une armée de vingt-cinq mille hommes, s'avança sur les bord de l'Issel, & la flotte Hollandoise alla se poster à l'embouchure de la Tamise, pour s'opposer aux forces navales des Anglois & des François qui montoient à cent cinquante vaisseaux. Toutes les nations de l'Europe étoient attentives aux premieres démarches de deux puissans Rois secondés par les plus grands Capitaines de leur siécle.

AN. 1672.

Louis XIV, accompagné du duc d'Orléans, partit de S. Germain en Laye vers la fin du mois d'avril, & arriva à Charleroi, où son armée étoit campée le long de la Sambre : elle étoit composée de vingt-trois compagnies de gendarmes, de gardes du corps, de mousquetaires & de chevaux-légers ; de deux régimens

Départ du Roi pour l'armée.

camp ; mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle en fit un lit par succession de tems.

An. 1672.

de gardes Françoises & Suisses ; de quarante-six régimens d'infanterie Françoise ; de quatorze régimens d'infanterie étrangere, & de soixante régimens de cavalerie légere, ou dragons. Ils montoient tous emsemble aux environs de cent dix mille combattans, vêtus superbement. On les divisa en deux corps : le principal, nommé l'armée du Roi, & composé de quatre-vingt mille hommes, avoit le duc d'Orléans pour généralissime, & le vicomte de Turenne pour capitaine général. Le second, sous les ordres du prince de Condé, étoit de trente mille hommes. Les lieutenans généraux de l'armée du Roi étoient le duc de la Feuillade, les comtes de Soissons, de l'Orge, du Lude & de Chamilli, les marquis de Gadagne & de Rochefort. Les maréchaux de camp étoient les chevaliers de Lorraine & du Plessis, du Martinet, de Montal & de Fourille. Le prince de Condé avoit sous lui pour lieutenans généraux le comte de Guiches, les marquis de saint Abre & Foucault [1] : pour maréchaux de camp, les comtes du Plessis, de Nogent, de Magaloti & de Choiseul, & le marquis de Vaubrun.

Le Roi résolut d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

On ne pouvoit attaquer la Hollande que par deux endroits, le Rhin ou la Meuse. Les

[1] Antoine Foucault, seigneur d'Etras.

No

Généraux & les Miniſtres n'étoient pas de même avis ; les uns vouloient qu'on aſſiégeât Maeſtricht pour être maître de la Meuſe, entrer dans le Brabant Hollandois, empêcher la jonction des Eſpagnols, & faire de cette ville une place d'armes. Les autres jugeoient cette entrepriſe inutile & d'une trop grande dépenſe, & vouloient marcher vers le Rhin pour encourager les alliés de la France, pénétrer dans le cœur de la Hollande, & faciliter enſuite la priſe des places ſur la Meuſe. Le Roi, après pluſieurs délibérations, réſolut enfin par les conſeils du vicomte de Turenne, d'attaquer en même tems la Meuſe & le Rhin.

AN. 1672.

Deux jours après l'arrivée de Louis XIV à Charleroi, le Vicomte partit avec une avant-garde de vingt mille hommes d'infanterie & de deux mille dragons, pour aller inveſtir Maſeick [1], & pour y établir un magaſin général, après qu'il en auroit fait augmenter les fortifications. La ville, quoique de la dépendance de l'évêché de Liége, dont l'électeur de Colone étoit ſouverain, refuſa, ſur les ordres du chapitre de Liége, d'ouvrir ſes portes au Vicomte, & les habitans ſe mirent en poſture de ſe défendre, quoique ſans garniſon. Turenne, après les avoir ſommés une ſeconde fois, fit

Le Vicomte prend Maſeick & conſeille au Roi de ne pas s'arrêter à la priſe de Maeſtricht.

[1] Walxenier.

AN. 1672. dresser ses batteries ; le Magistrat s'obstina & commença par faire tirer le canon de la place. Les assiégeans y répondirent avec ardeur pendant un jour entier : mais le lendemain les habitans épouvantés forcerent le Bourguemaître
15 mai. à rendre la ville. Le Vicomte, devenu maître de ce poste important, ordonna qu'on y élevât sept bastions, une citadelle en-deçà de la Meuse, & un ouvrage à corne au-delà pour ôter toute communication entre les Provinces-unies, & Maestricht qui devint par-là inutile aux Hollandois. Il laissa Chamilli à Maseick avec quatre ou cinq mille hommes pour veiller aux fortifications, & revint lui-même avec le reste des troupes rejoindre le Roi qui campoit avec son armée près de Viset, à quatre lieues de Maestricht, dans une grande vallée le long de la Meuse, en deça de la riviere. Le prince de Condé, qui avoit marché avec son armée par les Ardennes, arriva le matin du dix-neuf à l'abbaye de Robermont, à une demi-lieue de Liége & à trois lieues du camp. L'après-diné le Roi tint conseil avec le duc d'Orléans, le prince de Condé & le vicomte de Turenne [1]. Le Prince proposa une seconde fois d'assiéger Maestricht avant que d'aller plus loin : mais le

[1] Mercure Hollandois, & Histoire de l'abbé Raguenet.

Vicomte repréſenta de nouveau que ce ſiége ſeroit long, difficile & dangereux; qu'il décourageroit l'armée au commencement d'une grande expédition; qu'il donneroit le tems aux Hollandois d'aſſembler toutes leurs forces, & à leurs alliés de venir à leur ſecours; enfin que la priſe de Maſeick, ayant coupé toute communication entre la Hollande & Maeſtricht, il ſuffiſoit de bloquer la ville, pendant que l'on s'ouvriroit au travers du pays de Cleves un paſſage ſûr dans les Provinces-unies. Le ſentiment du Vicomte prévalut dans le conſeil, où il fut arrêté qu'on s'avanceroit vers le Rhin, pour aſſiéger en même tems *Veſel*, *Rhimberg*, *Orſoi* & *Burick*. Ces quatre places ſituées ſur le bord du Rhin aſſez près l'une de l'autre, toutes bien fortifiées & munies de bonnes troupes, étoient eſtimées les principales portes de la Hollande. L'armée du Roi marcha le long du Rhin, tandis que celle du prince de Condé le paſſa à Keiſerſwart. Les Hollandois ne parurent pas d'abord étonnés des approches du Roi; ils eſpéroient que ſes entrepriſes ſur le pays de Cleves engageroient l'électeur de Brandebourg, comme le plus intéreſſé, à ſe mettre promptement en campagne, & exciteroient en même tems l'Empereur à s'oppoſer aux progrès de Louis XIV dans l'Empire. Ils s'embaraſſoient peu de la priſe des places qui ne leur appartenoient

AN. 1672.

AN. 1672.

pas, & qui étoient seulement sous leur protection.

On assiége les quatre villes de Vesel, Burick, Orsoi & Rhimberg sur le Rhin qui se rendent au Roi.

Dès le premier de juin, le vicomte de Turenne, avec douze mille hommes, arriva devant Burick, le prince de Condé devant Vesel, & le Roi ayant pris la même route avec le duc d'Orléans, s'avança dès le même jour [1] à la hauteur de Holtzen, petite ville dans le voisinage de Nuys. Là, l'électeur de Cologne vint au devant du jeune Monarque, & conféra avec lui sur les expéditions que feroient ses troupes, pendant que les généraux François, après avoir fait tomber les quatre places, dont la réduction étoit résolue, iroient se joindre à l'armée de Munster. L'entrevue dura quelques heures, l'électeur se rendit à Nuys, & le Roi, continuant sa marche, campa entre Orsoy & Rhimberg, d'où il pouvoit se rendre en personne aux siéges des quatre places qu'on vouloit attaquer. Dans le tems qu'il assiégeoit Rhimberg, le duc d'Orléans Orsoy, & le prince de Condé Vesel, le vicomte de Turenne travailloit à la réduction de Burick. La place est vis-à-vis de Vesel à l'autre bord du Rhin; ses fortifications qui consistoient en six bastions & six demi-lunes de terre fraisés & palissadés, étoient en assez bon état, ses munitions en abondance & son gou-

[1] Walxenier.

verneur [1] Peckendam, un officier d'un mérite distingué : mais sa garnison n'étoit que de quatre cens hommes, & la petitesse du lieu ne pouvoit fournir un grand nombre d'habitans pour le service. Le Vicomte ayant achevé la circonvallation dès le premier jour du siége, fit dresser une batterie sur les bords de la riviere, pour empêcher la communication de la place avec Vesel. Peckendam fit mettre la nuit sur les murailles beaucoup de meches allumées pour faire croire aux François que c'étoit autant de mousquetaires ; mais le Vicomte, qui dans toute cette expédition essaya la persuasion avant que d'employer la force, lui fit savoir par un trompette qu'il étoit parfaitement informé de l'état de la place, & du nombre de ses soldats, & que ce seroit sacrifier mal à propos la vie de quatre cens hommes, pour différer de quelques jours une reddition qui seroit inévitable. Peckendam y fit réflexion, & voyant qu'il n'avoit que dix pieces de canon en état de tirer, & que le Vicomte avoit poussé ses approches sur les bords du fossé déja comblé à demi, il battit la chamade par l'avis de son conseil, & livra la ville aux François. Orsoy se rendit le trois de juin, Burick le quatre ; Vesel le six, & Rhimberg le sept. An. 1672.

---

[1] Walkenier l'appelle *Otton Roda de Heckeren*.

An. 1672

Le Vicomte prend la ville & le fort de Rées.

Le Roi animé par des succés si extraordinaires, fit avançer son armée à Vesel pour y passer le Rhin, & marcha sur la route du prince de Condé qui étoit allé à Emerick, & du vicomte de Turenne qui étoit arrivé sur le soir du quatre juin devant la ville de Rées, environnée de sept gros bastions, & d'une forte muraille. Wimberguen, homme de cœur & de résolution, gouverneur de la place, avoit une garnison suffisante pour la défendre : à l'autre bord du Rhin étoit un fort considérable en état de faire plus de résistance que la ville même. Le capitaine Vanderhove avec deux cens hommes, chargea d'abord les François : mais le vicomte de Turenne sut tellement l'intimider par des menaces, & le gagner ensuite par des promesses, qu'il le fit résoudre à lui rendre le fort sans même en donner avis au gouverneur de Rées. Wimberguen n'entendant plus aucun bruit de canon ni de mousqueterie de l'autre côté du Rhin, envoya un officier avec quelques soldats pour s'informer des raisons d'un calme si subit & d'un silence qu'il soupçonnoit être sinistre : mais ces soldats n'avoient pas fait la moitié du chemin, que l'on commença du fort à faire feu sur eux, ce qui les obligea de retourner sur leurs pas, pour en faire leur rapport au gouverneur, qui voyant qu'on foudroyoit la ville du canon même destiné pour sa

défense, commença dès ce moment à désespérer du salut de la place. Il vouloit néanmoins faire voir au Vicomte qu'il étoit brave & fidele à ses maîtres, & fit tirer à la fois sur le fort & sur les assiégeans. L'ardeur qu'il montra ayant fait connoître que le siége seroit plus difficile que les quatre autres, le Vicomte, animé par le même esprit de modération & de clémence, eut recours aux menaces pour éviter le carnage. Après avoir fait battre la ville pendant un jour entier, il envoya à Wimberguen un trompette pour le sommer de se rendre à des conditions raisonnables, & pour lui déclarer que s'il le refusoit, on passeroit tout au fil de l'épée, aussi-tôt que la ville seroit prise. Les bourgeois & les magistrats effrayés envoyerent au camp du Vicomte lui offrir les clefs de la ville : mais par modestie il refusa de les accepter, voulant laisser tous les honneurs au Roi qui arriva le lendemain, & qui adressa les députés de la ville à Louvois secrétaire d'état, pour régler la capitulation. Le Ministre n'eut pas pour eux toute la condescendance qu'auroit eue le Vicomte. La capitulation fut signée au camp du Roi par Louvois & par Van Wimberguen, & la place fut livrée le même jour.

An. 1672.

9 juin.

L'armée du Roi marcha alors vers Emerick, premiere ville du duché de Cleves, du côté des Provinces-unies. Comme elle étoit moins

La ville d'Emerick se rend au Roi.

An. 1672. fortifiée & moins bien pourvue que les cinq autres places qui venoient de se rendre, elle se soumit : mais sa garnison ne jugeant pas à propos de se commettre à la discrétion du vainqueur, abandonna la place & se retira au fort de Sckenck. La ville alla aussi-tôt présenter les clefs au Roi, qui la conserva dans ses privileges, lui donna une autre garnison, & lui laissa ses magistrats & sa police comme auparavant.

Combat naval à Solsbai.

Les Hollandois furent plus heureux sur la mer ; le sept de juin les flottes Angloise & Françoise commandées par le duc d'Yorck en chef, & sous lui par le comte d'Etrées, vice-amiral de France, furent attaquées par la Flotte Hollandoise, conduite par Corneille de Witt, amiral, & sous lui par le brave Ruyter. Après s'être battues pendant un jour entier, près de Solsbai sur les côtes d'Angleterre, la nuit les sépara, sans que la victoire se fût déclarée pour aucun des partis, quoique tous deux se l'attribuassent.

Le passage du Rhin est résolu.

Le Roi s'étant rendu maître de toutes les places qui n'étoient pas à couvert des rivieres, crut d'abord devoir entamer le cœur de la Hollande & assiéger la ville de Nimegue. Le vicomte de Turenne alla avec sa cavalerie en reconnoître les avenues : mais ayant appris que les Hollandois y avoient jetté des secours par le Bétau, & prévoyant que le siége coûteroit

trop aux troupes & retarderoit leurs progrès, il revint bientôt retrouver le Roi campé près de Rées, & lui conseilla d'avancer vers le Bétau & d'y tenter le passage du Rhin. Le prince de condé eut ordre de marcher avec son armée pour en reconnoître les bords. L'extrême sécheresse de la saison avoit tellement baissé les eaux que le fleuve paroissoit guéable près de l'endroit où l'Issel s'en sépare. Un habitant du pays, nommé Jean Petersen, vint avertir le Prince qu'il y avoit un gué près du fort de Tolhuys : Condé l'ayant fait sonder par le comte du Guiche, résolut de le faire passer en attendant qu'on pût achever le pont. Le Roi instruit de son dessein l'approuva & voulut être présent à l'entreprise. Il laissa le commandement de son armée au Vicomte, partit sur le champ de Rées avec sa maison, & arriva dans le camp du prince de Condé à dix heures du soir.

An. 1672.

Les troupes du Roi passent le Rhin à la nage, & le prince de Condé est blessé.

Le prince d'Orange, qui étoit campé sur l'Issel, à trois lieues du fort de Tolhuys, ayant appris dès le même jour le dessein du Roi par les paysans qui avoient vu sonder la riviere, envoya promptement le général Wurtz Allemand avec deux régimens d'infanterie & quelques escadrons de cavalerie, pour garder le passage, à la place de Montbas [1] qui l'avoit

[1] Gentilhomme Poitevin, & Refugié François.

An. 1672. abandonné. Dès la pointe du jour on vit l'infanterie de Wurtz qui travailloit avec diligence à se retrancher de l'autre côté du fleuve, & sa cavalerie postée sous des arbres & derriere des hayes. Le Roi donna au comte de Guiche, pour commencer le passage, deux mille chevaux, à la tête desquels étoit le régiment des cuirassiers, commandé par le comte de Revel, colonel, & par Langallerie, major, viel officier. Aussi-tôt que les troupes Françoises se mirent en bataille le long du fleuve, le général Wurtz fit ranger sa cavalerie de l'autre côté, pour empêcher l'abord. Le comte de Guiche, après avoir ordonné qu'on dessorrât les sangles des chevaux, & qu'on leur ôtât la gourmette, afin qu'ils pussent nager plus aisément, entra dans l'eau précédé de douze cuirassiers & suivi de tout le régiment dans un si grand ordre qu'ils sembloient marcher sur terre. Le Roi fit faire un grand feu du canon pour éloigner les Hollandois de l'autre côté, tandis que la garnison de Tolhuys tiroit sur les François qui passoient le fleuve. La cavalerie de Wurtz avança dans l'eau pour combattre & fit une décharge; il se noya d'abord une vingtaine de François qui furent blessés par le feu des ennemis ou emportés par la rapidité du Rhin; mais ils forcerent leur chemin, gagnerent les bords, se rangerent en bataille, attaquerent, repousserent & obligerent

les Hollandois à se sauver dans leurs retranchemens. Le Roi plein d'espérance par ces premiers succès, permit à sa maison de traverser le fleuve. Les ducs de Bouillon, de Soubise, de Vivonne & de Coaslin; les comtes de Saulx, d'Aubeterre, de Lionne, de Nesle, de Beaumont, de Beringhen, de Nantouillet, d'Aubusson & d'autres volontaires se jetterent dans le fleuve avec ardeur & furent suivis de plusieurs escadrons qui nageoient en bataille. Ils ne hasarderent pas tant néanmoins que les premiers, parce que la grande quantité de chevaux rompit le fil de l'eau. Cependant le prince de Condé avec son fils le duc d'Enguien & son neveu le duc de Longueville, ayant passé dans un bateau, se mit à la tête des escadrons & commença à crier de loin à l'infanterie ennemie retirée dans son poste, de mettre les armes bas & qu'on lui feroit quartier. Le duc d'Enguien & le duc de Longueville, échauffés par le vin de la nuit précédente, pousserent imprudemment jusqu'aux ennemis; & le dernier tirant un coup de pistolet, cria qu'il n'y avoit point de quartier. Les Hollandois firent sur le champ une décharge; le duc de Longueville fut tué & le prince de Condé blessé au poignet. Moins sensible à sa plaie qu'à la perte de son neveu, il donna ordre d'attaquer les ennemis, qui défendirent fort mal le premier poste, & se retirerent

AN. 1672.

An. 1672.

à une barriere au-delà de Tolhuys. Le Prince, quoique blessé, les suivit à la tête des troupes, & n'abandonna point la poursuite jusqu'à ce que les Hollandois fussent entierement dissipés.

Le Vicomte prend le commandement de l'armée du prince de Condé & entre dans le Bétau.

L'on acheva le pont, & le reste de l'armée passa. Le Vicomte ayant appris au camp de Rées ce qui étoit arrivé, partit seul en grande diligence pour aller joindre le Roi, qui lui ordonna sur le champ de prendre le commandement de l'armée du Prince. Condé se retira à Emerick. Bientôt toute l'armée Françoise entra victorieuse dans le Bétau, contrée la plus fertile des Provinces-unies; mit toute l'isle [1] à contribution, & en chassa le général Wurtz malgré le renfort qu'on lui avoit envoyé. La garnison de Tolhuys abandonna le fort, qui avoit été défendu autrefois par quatre soldats contre tous les efforts des Espagnols. Il y en avoit alors dix-sept commandés par un sergent; c'en étoit assez pour la défense d'une place que la hauteur & l'épaisseur de ses murs rendoient inaccessible: mais les soldats effrayés prirent la fuite à l'approche des François. Wurtz se sauva auprès du prince d'Orange avec le peu de monde qui lui étoit resté. Le Prince, craignant que les François ne vinssent le prendre par derriere, abandonna

[1] Elle est appellée l'Isle, à cause des rivieres qui l'entourent.

l'Issel, reconduisit l'armée des Etats dans le fond du pays & se retira à Rhenen dans la province d'Utrecht. Le passage du Rhin porta la terreur par toute la Hollande, & la consternation se répandit dans les villes les plus reculées.

AN. 1672.

Rapidité des conquêtes du Roi. Le Vicomte prend la ville d'Arnheim.

Dès que l'armée du Roi entra dans le Bétau, ce ne fut plus qu'une suite continuelle & précipitée de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna & alarma l'Europe entiere. L'on apprenoit à la Haye la prise des villes avant qu'on sut qu'elles avoient été investies ou ménacées. Il paroît encore aujourd'hui bien incompréhensible, que tant de forteresses estimées imprenables se soient aussi mal défendues, & que dans un pays qui avoit été l'école de l'Europe pour les siéges, la plûpart des places n'ayent pas tenu plus de vingt-quatre heures après la tranchée ouverte. Le Roi marcha avec son armée vers le vieux Issel, le passa sans résistance & alla se camper devant Doësbourg; d'un autre côté, le Vicomte de Turenne emporta Heusden & Isseloort: leur prise mit à découvert tout le pays de Bétau. Il se saisit le même jour du pont-d'Arnheim, que ceux de la ville avoient commencé à rompre pour arrêter son progrès: il fit passer cent cinquante chevaux à la nage, pour donner sur l'arriere-garde des Hollandois qui marchoit assez près de la ville;

13 de Juin.

AN. 1672.

ses cavaliers tomberent sur les chariots & sur le bagage, enleverent pour vingt-cinq mille écus de butin & firent deux cens prisonniers. Le Vicomte fit ensuite racommoder le pont, passa la même nuit avec l'armée de Condé, & se prépara à battre de deux côtés la ville d'Arnheim capitale de la Gueldre, quoique la garnison fût de deux mille hommes. Le lendemain, en allant reconnoître la place, une balle de mousquet abattit l'oreille de la Pie, cheval favori qu'il montoit ordinairement. Les habitans voyant les préparatifs d'un siége, porterent le conseil de la ville à députer vers le Vicomte; & dès le matin du quatorze les François entrerent dans la ville avant même que la capitulation fût signée.

Le Vicomte prend le Fort de Knotsembourg.

Le lendemain, Turenne marcha vers le fort de Knotsembourg, situé vis-à-vis de Nimegue, attaqua ce fort la nuit suivante & en gagna la contrescarpe: la garnison résolue de sauter en l'air avec le magasin des poudres, en cas qu'elle fût forcée, fit toute la nuit un grand feu, qui obligea les François à se retrancher & à dresser une batterie. Vershor, commandant du fort, voyant que ses soldats, après avoir tiré chacun six vingt coups, étoient abattus de fatigue, envoya dès le point du jour demander un renfort à Welderen, Gouverneur de Nimegue, qui n'osant dégarnir sa ville, fit si bien

pointer

pointer le canon de ſon rempart du côté des avenues du fort, qu'il incommoda beaucoup les aſſiégeans. Cette réſiſtance ne ſervit qu'à redoubler l'ardeur des François, qui ruinerent un des baſtions de la forteresse par leur artillerie. Le ſiége alloit continuer avec la même opiniâtreté, ſans un évenement imprévu [1]. Un Tambour s'aviſa de rappeller à contretems ſur le rempart; les ſoldats de la garniſon crurent que Vershor, voyant le principal baſtion emporté, faiſoit battre la chamade, accoururent avec précipitation & crierent *quartier* du haut des murs. En vain le commandant, accompagné de ſes officiers, remontra que le ſignal donné étoit une mépriſe du Tambour; il ne vit plus autour de lui qu'une foule en tumulte, ſans diſcipline & ſans valeur, qui ſe ſouleva contre les Officiers & les força de capituler. Les articles furent ſignés, & ce fut pour la premiere fois que les François accorderent une compoſition honorable: la garniſon, qui n'étoit plus que de cent cinquante ſoldats, eut ordre de ſe retirer à Groningue. AN. 1672.

Après la priſe de Knotſembourg, Turenne fit tourner le canon contre la ville de Nimegue; & pour en faciliter la priſe, il envoya ſon neveu le comte de Lorges ſe ſaiſir de la ville de Tiel, des forts de Voorn & de S. An- Le Vicomte prend dix autres villes ou forts.

[1] Walxenier.

AN. 1672. 16 juin.

dré. Pendant que ce détachement étoit occupé à la réduction de ces trois places, le Vicomte fit bloquer Nimegue & alla lui-même au fort de Sckenck ; il y arriva la nuit du seize de juin, & ayant aussi-tôt fait les approches, il le fit sommer de se rendre. Ce fort avoit autrefois coûté plus de sept mois de siége, & un nombre considérable de braves soldats au grand Frederic-Henri, prince d'Orange, oncle du Vicomte. La place étoit très-importante & très-forte par sa situation entre les deux rivieres du Rhin & du Wahal ; & la garnison de cinquante compagnies bien entretenues montoit à deux mille soldats ; mais le Gouverneur étoit un jeune homme sans expérience : attendri par les cris lamentables des femmes, & intimidé par le nom de Turenne. Il rendit la place le deuxieme jour du siége, & la garnison fut conduite à Coëvorden [1]. Le jeune Gouverneur ne survêcut pas long-tems à sa honte : la frayeur d'abord & ensuite le souvenir de sa lâcheté avoient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il mourut dans sa marche.

Le même jour de la reddition de Sckenck, le Vicomte détacha le marquis de Rochefort pour pénétrer plus avant dans le pays de Welau. Wageninghen, Rhenen, Wyck & Amersfort se rendirent d'abord, & le Marquis s'a-

[1] Walkenier.

vança sans peine jusqu'à Naerden: il n'en coûta pas davantage au détachement que commandoit le comte de Lorges; Thiel, Coulembourg, Buren, les forts de Voórn & de S. André, dans la petite isle de Bommel, ouvrirent leurs portes au neveu du Vicomte. Pour lui, après s'être emparé de Genep & de Grave que les Hollandois avoient abandonnés, il retourna à Nimegue pour en achever le siége. AN. 1672.

Jamais la ville ne s'étoit trouvée dans un meilleur état de défense; la force de ses ouvrages, l'amas prodigieux de munitions, le nombre des combattans, qui montoit avec la bourgeoisie armée à plus de huit mille hommes, la vigilance redoublée du Magistrat, la valeur & la réputation de Jean Welderen, gouverneur, promettoient une résistance longue & opiniâtre. Les troupes que le Vicomte avoit laissées devant cette ville pour la tenir bloquée, l'avoient battue du canon de Knotsembourg, & d'une batterie élevée sur les bords du Wahal; mais avec peu de succès. Les bourgeois animés par le Gouverneur, & résolus de défendre leur liberté au prix de leur vie, partagerent tous les travaux du siége avec la garnison. Cette résolution obligea le Vicomte d'attaquer la place dans toutes les formes. Le vingt de juin, il fit dresser une troisieme batterie, & jetter quantité de bombes & de feux d'artifice Siége de Nimegue.

AN. 1672. pour éviter d'en venir à une ouverture de tranchée, & pour épargner la vie des soldats. Les bombes ne firent pas tout l'effet dont le Vicomte s'étoit flatté : les Magistrats avoient ordonné aux bourgeois, aux maçons & aux couvreurs d'observer les endroits où elles tomboient, & d'en réparer le dégât sur le champ : on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'embrasement ou pour l'éteindre dès sa naissance ; d'ailleurs, le trajet étoit long, & la plûpart des bombes ne pouvoient passer la riviere ; les autres ruinoient peu de bâtimens, parce que le quartier de la ville le plus exposé étoit celui des Catholiques, que les François avoient ordre de ménager. La contenance généreuse de la garnison & de la bourgeoisie fit jûger au Vicomte qu'il n'y avoit rien à faire de si loin. Après avoir battu la ville pendant dix jours, il résolut enfin de faire passer le Wahal à son armée pour serrer la place de plus près. Au commencement de juillet, il fit faire un pont de bateaux ; toute son armée traversa la riviere de grand matin, & arriva de bonne heure sur une hauteur proche de la ville ; il donna ordre à toute la cavalerie de faire des fascines, & dès l'entrée de la nuit il marcha avec quatre mille hommes de pied & mille chevaux à un vieil ouvrage abandonné, voisin de la place qu'on n'avoit pas eu la précaution de raser : il

s'en empara ſans réſiſtance, & la nuit même il fit tirer deux tranchées pour aller à la pointe des deux demi-lunes qui couvroient le rempart. On fit un grand logement le long du parapet de l'ouvrage abandonné, & l'on y dreſſa une batterie de huit pieces de canon. Après ſix jours de ſiége on paſſa le foſſé, on y fit des logemens, & l'on attacha le mineur aux demi-lunes, quoique la garniſon fût compoſée de quatre mille fantaſſins & de ſix cens chevaux, toutes vieilles troupes. Le huit, les aſſiégés demanderent à capituler, & le neuf on ſigna la capitulation, dont les conditions furent que les principaux Officiers ſeroient renvoyés avec leurs équipages, & les autres faits priſonniers de guerre.

AN. 1672.

Progrès du Roi & du duc de Luxembourg.

Pendant que le vicomte de Turenne s'emparoit ainſi des principales villes du Vélau & du Bétau, les troupes de l'Evêque de Munſter & de l'Electeur de Cologne, unies à celles que commandoit le duc de Luxembourg, entrerent par le Comté de Benthem dans l'Over-Iſſel, & prirent Grooll, Deventer, Campen, Swoll, Groningue & preſque toutes les places conſidérables de cette Province; mais il s'en fallut bien que le duc ne traitât les villes conquiſes avec la même douceur que le Vicomte. Les deux Prélats animés de cette colere implacable qui accompagne preſque toujours les

An. 1672.

guerres de religion, exciterent Luxembourg à la sévérité. Le Roi, après avoir réduit les villes de Doësbourg, & de Zutphen étoit entré dans la province d'Utrecht & avoit détaché le marquis de Rochefort pour s'emparer de la capitale. Le prince d'Orange, qui avoit affoibli son armée pour renforcer les garnisons d'un grand nombre de places, se retira des environs d'Utrecht, & partagea ses forces en cinq corps, pour occuper les cinq passages principaux qui conduisoient à l'intérieur de la Hollande. Un de ces corps, sous les ordres du prince Maurice de Nassau, étoit à Muyden; un autre, sous le commandement du comte d'Horn, à Sluys; le troisieme, sous la conduite du général Wurtz, à Gorcum; le quatrieme, à Schonhoven, fut donné au marquis de Louvigni [1]; & le Prince alla lui-même se poster avec le cinquieme près de Bodegrave sur le Rhin.

Le prince d'Orange est déclaré Stadhouder.

L'armée du Roi étoit campée à Zeist, village à deux lieues d'Utrecht. Cette ville ayant ouvert ses portes au vainqueur, le détachement commandé par le marquis de Rochefort avoit percé jusques dans la province de Hollande & pris Woerden, Monfort, Amersfort & Naerden qui n'est qu'à cinq lieues d'Amsterdam. Pour sauver cette capitale, on ne trouva de

[1] Gentilhomme du Hainaut.

ressource que dans un élément qui avoit toujours fait la principale défense de la République ; on perça les digues, on lâcha les écluses, on abattit les ponts, & tout le pays fut inondé. Les autres villes imiterent ce fâcheux exemple ; la Hollande, le Brabant & la Flandre Hollandoise ne furent plus qu'une vaste mer ; les places s'élevoient comme des isles au milieu des eaux. Dans cette extrêmité, les peuples ne voyant plus de salut pour la patrie que dans l'unité de la puissance suprême, obligerent les Etats de Hollande & de Westfrise d'abroger l'*Edit perpétuel & irrévocable contre le Stadhouderat*, & de conférer cette dignité au prince d'Orange, aussi-bien que celle de *Capitaine-Général* & de *Grand-Amiral*, dont il n'avoit été revêtu que par provision.

An. 1672.

Ambassade des Hollandois en Angleterre, & ses suites.

[1] Les Etats-genéraux envoyèrent des Députés en Angleterre, pour représenter au Roi Charles II que les François avoient fait plus de progrès en quelques jours, que l'Espagne autrefois dans l'espace de plusieurs années ; & que la rapidité de leurs conquêtes devoit faire craindre à l'Angleterre que Louis XIV, après avoir soumis les sept Provinces-unies, ne songeât de nouveau à conquérir les dix autres. Charles II choisit le duc de Buckingham & le

[1] Mém. du chevalier Temple.

AN. 1672. comte d'Arlington pour aller en Hollande : les deux Miniſtres Anglois, dans pluſieurs conférences avec les Etats généraux à la Haye, & avec le prince d'Orange à Bodegrave, raſſurerent la République, en lui déclarant que l'intention du Roi leur maître n'étoit pas de la laiſſer ſuccomber ſous les armes de la France. Après ces entrevues, ils ſe rendirent au camp de Zeiſt. Le Roi leur accorda d'abord une audience publique, enſuite une conférence ſecrete, où ils lui firent ſentir les défiances que ſes victoires inſpiroient à ſes alliés ; ils lui remontrerent que, contre la foi des traités, il avoit pris quelques villes dans la province de Hollande, & paroiſſoit vouloir s'emparer de tout pour lui-même, ſans ſe mettre en peine des intérêts de l'Angleterre : ils demanderent qu'on ceſſât de pénétrer plus avant dans la Hollande ; qu'on évacuât les villes qui avoient été priſes ; qu'on fît la conquête de la Zelande pour la remettre aux Anglois ; qu'autrement la Grande-Bretagne ſeroit obligée d'abandonner ſon alliance [1]. Le Roi fit de ſérieuſes réflexions ; & craignant de riſquer ſa gloire & ſes conquêtes, s'il s'obſtinoit à s'avancer dans un pays

[1] Voilà, ſelon Walkenier, le ſecret de l'ambaſſade des Miniſtres Anglois à Zeiſt, que le chevalier Temple lui-même avoue avoir ignoré.

que l'inondation avoit rendu impraticable, il résolut d'avoir de la complaisance pour un allié devenu jaloux, & d'entendre à des négociations qui ne pouvoient, après tant de victoires, tourner qu'à son avantage. Avant que de sortir de la Hollande, il alla à Utrecht, accompagné du duc d'Orleans & de toute sa Cour, y fit son entrée solemnellement, & fut reçu avec les témoignages les plus empressés de respect & de joie : les Réformés vinrent de leur propre mouvement remettre les clefs de leurs Eglises, & la Cathédrale fut purifiée & bénie par le cardinal de Bouillon, grand-aumônier de France, neveu du vicomte de Turenne. Le Roi donna le gouvernement de la province d'Utrecht au duc de Luxembourg, & celui de la ville à Stouppe, colonel des Gardes-Suisses : il fit décamper son armée de Zeist, & partit pour retourner en France par le Brabant Hollandois. Il avoit conquis dans l'espace de deux mois les trois provinces de Gueldres, d'Over-Issel & d'Utrecht; pris plus de cinquante villes ou forts, & fait plus de vingt-quatre mille prisonniers. Le prince de Condé & le maréchal de Turenne avoient conseillé au Roi, immédiatement après le passage du Rhin, de n'en rendre aucun, de les envoyer travailler au canal de Languedoc, de raser la plûpart des places fortes qu'on prendroit, & de ne garder

AN. 1672.

5 juillet.

9 dudit.

10 dudit.

An. 1672.

que celles qui feroient néceſſaires pour la conſervation des conquêtes. Le Roi paroiſſoit goûter leurs conſeils ; mais Louvois qui étoit d'un autre ſentiment, fit délivrer tous les priſonniers pour une rançon médiocre, & conſerver toutes les places fortifiées : ainſi l'armée Françoiſe fut preſque épuiſée par plus de cinquante garniſons.

Conditions de paix propoſées par les Miniſtres de France & d'Angleterre à la République.

Le Roi arriva le ſeize de Juillet à Boxtel près de Bois-le-duc, ſuivi des Députés de Hollande, des Ambaſſadeurs d'Angleterre, & du duc de Monmouth, fis naturel du Roi Charles II. Ce fut là que les deux Rois renouvellerent leur traité, & que les Miniſtres rédigerent les conditions de paix que leurs maîtres propoſoient. Les principales que le Roi éxigeoit, furent un traité de commerce pour régler les droits & les prétentions des Compagnies orientales & occidentales de la France & de la Hollande ; l'exercice public de la Religion catholique dans tous les lieux de l'obéiſſance des Etats-généraux, vingt millions pour dédommager le Roi des frais de la guerre, & la ceſſion des places nouvellement priſes ſur la Meuſe au-delà du Rhin, & dans l'Empire en échange des trois Provinces conquiſes. Le Roi d'Angleterre demandoit aux Hollandois le ſalut du pavillon, un million de livres ſterling pour rembourſer ſes frais, & cent mille livres

sterling tous les ans pour le droit de la pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande ; la souveraineté des Provinces-unies pour le prince d'Orange son neveu, ou du moins la succession héréditaire & inaliénable des charges de *Stad-houder*, *de Capitaine-Général*, & *de Grand-Amiral* ; & la participation de tout le commerce dans les Indes. — AN. 1672.

Ces conditions parurent si déraisonnables aux Etats, qu'ils les crurent proposées seulement pour les rebuter, & pour avoir un prétexte d'envahir le reste de leurs Provinces. Animés par le prince d'Orange, ils résolurent d'attendre au milieu des eaux le secours de leurs voisins ; envoyerent les propositions des deux Rois aux Princes d'Allemagne, & leur exposerent l'état déplorable où se trouvoit la République. Pour exciter plus efficacement la compassion du Corps germanique, ils représenterent qu'ils n'avoient plus que trois mois à subsister ; que les eaux qui les garantissoient pour un tems des approches de l'ennemi, ne les sauveroient pas toujours, & que l'hiver venu, l'armée Françoise passeroit sur les glaces pour les attaquer. Toutes les Puissances d'Allemagne prirent part à leur situation ; les uns par jalousie contre la France, les autres par pitié pour les Hollandois ; mais entre tous les Princes qui s'apprêterent à les secourir, l'Electeur de

Les Hollandois rejettent ces conditions & demandent du secours aux Princes de l'Empire.

An. 1672.

Brandebourg, comme le plus puissant, le plus proche, & le plus intéressé, se mit le premier en campagne.

Emeute populaire contre les deux freres de Witt.

Depuis le départ du Roi, le prince d'Orange travailloit continuellement à faire de nouvelles levées, à racheter de Louvois les soldats prisonniers, qui furent tous délivrés à quatre écus par tête, à fortifier ses retranchemens & ses barrieres contre les François. Comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage, il ne fut pas long-tems à se concilier tous les esprits, & à les soulever contre les de Witt, qu'on accusa d'être de concert avec Louis XIV. Ces deux grands hommes avoient toujours aimé la France, & senti dès le commencement combien il étoit dangereux d'irriter un Monarque dont les ancêtres avoient empêché la ruine de la République; on soupçonna le Pensionnaire de vouloir tromper l'Angleterre, écraser la maison d'Orange, élever sa province de Hollande au-dessus des six autres, & parvenir ainsi lui-même avec le secours de la France à une autorité absolue: on attenta sur sa vie dans les rues de la Haie à minuit, & on le couvrit de blessures; mais il se défendit avec tant de bravoure, que les assassins ne purent accomplir leur dessein.

Le Vicomte prend

Pendant que l'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne continuoient leurs conquêtes,

dans les Provinces de Frise & de Groningue, le Vicomte de Turenne étendoit les siennes sur le Wahal & sur la Meuse. Il assiégea la ville de Creve-cœur, & l'emporta en peu de jours; le lendemain il passa dans l'isle de Bommel, [1] s'avança devant la ville, & campa le long du Wahal. Les Magistrats & le Commandant ne voulurent point écouter la premiere sommation, & envoyerent demander du secours au Prince d'Orange. Le Vicomte, dont la maxime favorite fut toujours d'épargner la vie des soldats & celle des ennemis mêmes, lorsque ses conquêtes pouvoient se faire sans effusion de sang, envoya les sommer de nouveau, & employa deux jours entiers dans les négociations; les François impatiens lui représenterent que dans une suite continuelle de victoires, on n'avoit encore recompensé les soldats par aucun butin, & qu'il étoit contre l'honneur des armes de France d'employer la voie de persuasion, lorsqu'on pouvoit emporter la ville par la force. Des sentimens plus magnanimes animoient le Vicomte; la modération, la clémence, la générosité & le désintéressement qu'il fit éclater dans toutes ses conquêtes, gagnoient les cœurs des ennemis, & auroient rendu les succès du Roi plus durables, si tous

AN. 1672.

Creve-cœur & Bommel.

[1] Walkenier.

An. 1672.

les Généraux avoient imité son exemple. La ville voyant qu'il ne lui venoit aucun secours, envoya au camp des Députés, qui passerent à travers des bataillons & des escadrons prêts à marcher pour donner l'assaut. Ces Députés, effrayés du péril, allerent au quartier général, signerent sur le champ les articles que le vainqueur leur accorda, & la garnison composée de cinq compagnies fut envoyée à Gorcum.

Le Roi retourne à Paris avec le duc d'Orleans, & déclare le Vicomte Généralissime de ses armées.

La veille de cette reddition, qui fut la derniere des conquêtes du vicomte de Turenne dans les Pays-bas, le Roi étant au camp de Boxtel, le fit gouverneur de la Gueldre & le déclara généralissime de ses armées. Louis XIV avoit retardé son départ dans l'espérance de faire le siége de Bois-le-duc, dont la prise auroit été infaillible si le beau tems eût continué; mais il tomba pendant quatre ou cinq jours une si grande abondance de pluie, que tous les marais autour de la ville regorgerent d'eau, & le camp du Roi fut presque inondé; ce qui le détermina à partir pour Paris avec le duc d'Orléans. Il laissa le duc de Luxembourg en Hollande pour observer les démarches du prince d'Orange, & ordonna au vicomte de Turenne de s'avancer vers l'Allemagne pour s'opposer aux troupes de l'électeur de Brandebourg & de l'empereur Leopold, qui alloient se déclarer contre la France.

An. 1672.

Massacre des de Witt.

Aussi-tôt que le Roi fut retourné à Paris, les troubles & les séditions se renouvellerent à la Haye. Les partisans du prince d'Orange animerent de nouveau la populace contre les freres de Witt. On imputa plusieurs malversations au Pensionaire, qui se justifia. Des témoins subornés accuserent son frere, le grand Bailli, d'avoir voulu faire empoisonner le prince d'Orange. Corneille fut mis en prison & traité avec inhumanité. Pendant qu'il subissoit la question, il chanta l'Ode d'Horace qui commence ainsi : *Justum & tenacem propositi virum.* Le Pensionnaire se démit de sa charge, & le grand Bailli fut condamné à un bannissement perpétuel. Jean de Witt étant allé pour tirer son frere Corneille de prison, après la sentence d'exil prononcée, la populace s'attroupa & menaça de les assassiner. Trois compagnies de cavalerie du comte de Tilli, qui étoient en garnison à la Haye, vouloient aller au secours des deux freres. Les Etats de la Province assemblés firent retirer ces troupes, sous prétexte de repousser une foule de paysans armés qui venoient piller & insulter la ville. Ce stratagême donna au peuple la facilité d'attaquer les de Witt, & sa fureur alla jusqu'à les assommer dans les rues en plein jour avec une cruauté inouie. Le prince d'Orange, à qui ses partisans avoient fait cet horrible sacrifice, parut être touché du mal-

AN. 1672. heureux sort des deux illustrés freres : il fit, quoiqu'assez froidement, l'éloge du Pensionnaire, & ordonna que l'on poursuivît les auteurs de cet attentat : mais la clémence dont il usa envers eux donna lieu de soupçonner qu'il avoit autorisé le massacre. Les avantages réels qu'il en retira ne contribuerent pas peu à fortifier les soupçons. A peine les de Witt étoient morts, que les Magistrats de toutes les Provinces-unies déclarerent, comme l'avoient fait ceux de la Hollande & de West-Frise quelques jours auparavant, le jeune Prince gouverneur, amiral & capitaine général ; ensorte qu'il se trouva par cet évenement, le maître de toutes les délibérations des Etats.

L'Empereur & la plupart des Princes de l'Empire se liguent en faveur des Hollandois.

Toute l'Allemagne étoit en mouvement pour venir au secours de la Hollande. Les sollicitations de Gremonville, ambassadeur de France à la cour de Vienne, devinrent inutiles. L'Empereur ordonna, dès le premier août, à tous les membres de l'Empire de s'unir pour la sûreté commune du corps Germanique, & de rappeller leurs troupes qui étoient au service des Puissances étrangeres, sous peine d'être mis au *ban Impérial*. Après un si grand éclat, les négociations de la France n'eurent plus de succès dans les autres cours d'Allemagne. Le comte de la Vauguyon échoua auprès de l'électeur de Brandebourg, qui bien loin d'écouter les

propositions du Roi, conclut en faveur de la République un traité particulier avec l'Empereur, avec le roi de Danemarck, avec le duc de Brunswick-Lunebourg & avec le Landgrave de Hesse. Le duc de Vitri n'eut plus lieu d'être content de l'électeur de Baviere ; celui de Mayence ne laissa rien espérer au marquis de Vaubrun. Les soins que se donna le duc de Wirtemberg auprès de l'électeur de Treves furent sans fruit, aussi-bien que ceux du marquis de Dangeau à la cour d'Heydelberg. Tous étoient jaloux de la France ; l'Angleterre commençoit à chanceler ; il n'y avoit aucune puissance en Europe sur laquelle Louis XIV dût compter [1]. AN. 1672.

Le Vicomte va au-devant de l'Electeur de Brandebourg.

L'électeur de Brandebourg s'avançoit à grands pas avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Turenne ne voulant pas lui donner le tems d'entrer dans la Hollande ni dans le pays de Cléves, alla au-devant de lui avec douze mille hommes seulement [2], dont plusieurs n'étoient pas trop contens de repasser le Rhin, pour recommencer une nouvelle campagne. Comme le Vicomte savoit que le manque d'argent étoit la source de leurs murmures, il donna de nouvelles marques de sa libéralité

[1] Walzenier.

[2] L'abbé Raguenet.

An. 1672. aux officiers, fournit à tous leurs besoins & les engagea à le suivre : il remonta jusqu'au Vesel, où il fit jetter un pont sur le Rhin ; & après avoir pourvu cette place aussi-bien que Rées, Emerick & Nuys de vivres & de munitions, il passa le fleuve le dix de septembre, & fit avancer toutes ses troupes à la vue d'Essen, pour entrer dans le pays de la Marck, & pour observer par lui-même les mouvemens des ennemis. La hardiesse avec laqu'elle il parut au-delà du Rhin, pour en disputer le passage à deux grandes armées, & pour s'opposer aux forces réunies de l'Empire, dans l'Empire même, épouvanta toute l'Allemagne. Il la rassura par une lettre circulaire adressée aux Electeurs, Princes, villes libres & communautés de l'Empire, à qui il déclaroit que l'intention du Roi son maître n'étoit pas de troubler la paix du corps Germanique ; que si Louis XIV faisoit passer le Rhin à son armée, ce n'étoit que pour s'opposer à l'Empereur qui venoit troubler ses conquêtes en Hollande ; & qu'il feroit retirer ses troupes, dès que l'électeur de Brandebourg auroit donné une sûreté de ne pas inquiéter les alliés de la France.

10 de septembre.

Le Roi, qui avoit prévu que les Allemans pourroient peut-être passer dans l'Alsace & tomber sur la Lorraine, envoya à Metz le prince de Condé, qui étoit rétabli de sa bles-

Le prince de Condé étant rétabli de sa blessure est envoyé

sure, avec dix-huit mille hommes, pour veiller sur le Rhin du côté de l'Alsace. Le Prince & le Vicomte gardoient de cette maniere le haut & le bas Rhin, pendant que le duc de Duras campoit sur la Meuse, toujours prêt à secourir l'un ou l'autre, suivant les besoins.

AN. 1672. dans l'Alsace.

Dès le vingt-cinq du mois d'août l'électeur de Brandebourg étoit parti de Postdam, pour se rendre à la tête de ses troupes assemblées entre Lipstadt & Halberstadt. Quatre jours après, les troupes Impériales, commandées par le comte de Montécuculli & par le duc de Bournonville, étant parties d'Egra au nombre de six mille chevaux, & de douze mille fantassins, avoient pris la route d'Erford, pour marcher vers le lieu du rendez-vous. Les deux armées de l'Electeur & de l'Empereur se joignirent vers le douze de Septembre, au nombre de quarante mille hommes, dans l'Evêché d'Hildesheim; le treize du même mois elles allerent à Mulhausen dans la Turinge, à neuf lieues du Weser, à dessein de traverser le Palatinat, & de venir passer le Rhin à Coblens. Le vicomte de Turenne ayant reçu un renfort de quatre mille hommes, alla se poster à Mulhem près de Cologne, & força les armées ennemies à se retirer dans le voisinage de Fridberg à vingt-cinq lieues de lui; il continua ensuite de remonter le long du Rhin, traversa le duché de Berg, & vint

Les troupes de l'Electeur de Brandebourg se joignent avec celles de l'Empereur & du duc de Lorraine.

An. 1672. jusqu'à Nassau sur la riviere de Lohn. Les deux armées Allemandes demeurerent dans leurs camps près d'un mois, sans oser avancer vers lui. Le douze d'octobre, l'armée de l'Electeur alla camper à Giessen, & celle de l'Empereur dans la Veteravie, l'une & l'autre à cinq lieues de Francfort, où elles furent jointes par les troupes du duc de Lorraine. Le Vicomte repassa le Rhin à Andernac, où il avoit fait construire un pont vers la fin d'octobre; il y laissa un corps de troupes sous les ordres du marquis de Vaubrun, & alla avec le reste de son armée prendre des quartiers dans le pays de Treves. A son approche l'électeur de Treves témoigna d'abord vouloir garder la neutralité. Le Vicomte ayant découvert ses intrigues secretes avec la cour de Vienne, mit son pays à contribution; & l'Electeur se retira à Coblens, où il reçut bientôt après garnison Impériale. Les armées ennemies espérerent en vain d'y passer le Rhin; le Vicomte fit observer ce poste de si près, qu'elles n'oserent y faire aucune entreprise: elles prétendirent alors traverser le fleuve sur le pont de Mayence, entrer dans le Palatinat & de-là passer dans l'Alsace. L'électeur de Mayence & l'électeur Palatin, intimidés par le voisinage de Turenne, leur refuserent le passage, & celui de Mayence fit rompre son pont qu'elles avoient voulu surprendre. Elles firent

alors des efforts inutiles pour traverser le Mein à Francfort ; frustrées de toutes leurs espérances, elles résolurent enfin au commencement de novembre de tenter le passage du Rhin sur le pont de Strasbourg. Le Vicomte, à qui aucune de leurs démarches n'échappa, en fit promptement avertir le prince de Condé, qui manda sur le champ à Liscouet, gouverneur de Brisac, de détacher une partie de sa garnison, pour aller brûler le pont avec des bateaux chargés de feux d'artifice. L'ordre fut heureusement & promptement exécuté, & les armées ennemies furent encore déconcertées. Les généraux Allemans changerent alors de projet, & voulurent faire un dernier effort au confluent du Mein & du Rhin. Ils construisirent un pont à Flersheim, y passerent le premier fleuve avec leur canon & leur bagage, allerent ensuite se camper dans le pays du Landgrave de Darmstadt, & prirent leur quartier général à Russelheim. Le vingt-trois ils acheverent un pont de bateaux à Gustavebourg, vis-à-vis de Veissenau, à une portée de canon de Mayence, & se proposerent d'y passer, d'entrer dans l'électorat de Treves & de traverser le pays de Liége pour aller joindre le prince d'Orange. Le trente novembre, Turenne infatigable & présent par tout s'avança, pour les couper, jusqu'à Witlic & à Pruyn sur les confins du

AN. 1672.

An. 1671.

Luxembourg ; de ſorte qu'ils furent contraints de ſéjourner dans un pays ravagé, fort affoiblis par les maladies, par la diſette, par les marches & par les contre-marches inutiles.

Les troupes Impériales & Electorales paſſent dans la Weſtphalie.

C'eſt ainſi que les armées Electorales & Impériales furent occupées pendant l'eſpace de trois mois entiers à tenter le paſſage du Rhin par Mayence, Coblens, Straſbourg & autres places fortes ; mais elles rencontrerent des obſtacles continuels & invincibles de la part du vicomte de Turenne, qui, marchant ſans ceſſe à leurs trouſſes, les empêchoit également, & d'aller ſecourir les Hollandois, & de faire diverſion dans l'Alſace. En errant de cette maniere dans les électorats de Mayence, de Treves & dans le Palatinat, elles ruinerent entierement ces pays. Les trois Electeurs envoyerent porter leurs plaintes ameres à Vienne & à Ratisbonne contre la mauvaiſe foi des troupes Allemandes, qui, ſous prétexte de conſerver l'Empire, travailloient à ſa deſtruction, tandis que les François n'y faiſoient pas le moindre dégât. Les armées Impériales & Brandebourgeoiſes voyant qu'elles alloient s'attirer l'indignation des trois Electeurs, réſolurent d'abandonner ces pays ravagés, & d'aller chercher des quartiers d'hiver dans la Weſtphalie ſur les terres de l'évêque de Munſter & de l'électeur de Cologne. Vers le milieu de décembre, à la

pointe du jour, elles traverserent le Mein, passerent par le territoire de Darmstadt, & allerent se camper à Weslar, où elles laisserent quatre mille hommes : ensuite elles prirent trois routes différentes pour entrer dans la Westphalie, l'une par Herborn dans les états de Nassau, l'autre par Frankemberg dans le pays de Hesse, & la troisieme entre ces deux villes. En passant, elles tenterent la prise de Fridberg ; mais les bourgeois & les paysans les en empêcherent. Comme elles respecterent les terres du Landgrave de Hesse-Cassel, de peur de l'irriter, elles furent réduites à prendre un long détour par des chemins difficiles où elles perdirent près de quatre mille chevaux. Vers la fin de décembre, l'électeur de Brandebourg, le duc de Lorraine, le duc de Bournonville & le comte de Montécuculli arriverent sur les frontieres de la Westphalie ; l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster, pour sauver leurs états situés dans ce cercle, furent obligés d'y porter leurs principales forces, commandées par le marquis de Rennel. Le vicomte de Turenne, ayant formé le dessein d'y mener aussi son armée, s'avança jusqu'à Vesel vers la fin de décembre, & manda à la Cour la résolution qu'il avoit prise.

AN. 1672.

Le Roi, plus que satisfait de ce que le Vicomte avec seize mille hommes avoit empêché

AN. 1673.

Le Roi mande au

AN. 1673. Vicomte de se mettre en quartier d'hiver & de ne pas repasser le Rhin.

deux armées de quarante mille de passer le Rhin & de venir secourir les Hollandois, lui avoit déja ordonné de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans l'Alsace & dans la Lorraine. Comme la Cour n'apprenoit point qu'il eût obéi, Louvois lui manda au mois de Janvier par deux lettres différentes [1] « qu'il etoit à craindre » que le Rhin ne vînt à geler & qu'il ne pût » plus le repasser; qu'il risquoit de faire périr » son armée dans une saison aussi fâcheuse, » pour pousser peut-être l'électeur de Brande- » bourg dix lieues plus loin; que le Roi ne » voulant point que ses troupes tinssent plus » long-tems la campagne, lui ordonnoit abso- » lument de les mettre en quartier d'hiver, & » qu'il s'attendoit d'apprendre qu'elles s'y » étoient retirées par le premier courier ». Avant que de recevoir ces lettres, le Vicomte avoit déja mandé au Ministre [2] « qu'il seroit » contre le service du Roi de repasser si-tôt le » le Rhin; que depuis la marche des troupes » Impériales vers la Westphalie, l'évêque de » Munster étoit fort découragé; que le comte » de Montécuculli faisoit tous ses efforts pour » l'engager dans les intérêts de l'Empereur;

[1] Ces Lettres sont datées le 17 & le 22 de Janvier 1673, à S. Germain en Laye.

[2] Lettre du Vicomte.

&

» & que si l'on n'empêchoit pas les armées ennemies de ravager les états de ce Prélat, il se mettroit infailliblement sous la protection de l'Empire ».

AN. 1673.

Le Vicomte retient l'Evêque de Munster dans l'alliance de la France.

Le Vicomte, aussi habile négociateur que grand capitaine, alla trouver l'évêque de Munster au château d'Ortembourg, à sept ou huit lieues de Vesel, pour le confirmer dans son alliance avec le Roi, & promit de le délivrer bientôt des troupes ennemies : il alla ensuite rejoindre son armée à Vesel, & s'avança vers le pays de la Marck. L'électeur de Brandebourg, voulant y laisser des traces signalées de son ressentiment contre les deux Prélats, mit leurs Etats à contribution, exposa tout au pillage & à la licence, & les habitans du pays furent réduits à la derniere misere. Les troupes Brandebourgeoises investirent enfin la ville de Werle dans le duché de Westphalie qui appartenoit à l'électeur de Cologne. Le cinq janvier, le général major Spaën alla assiéger la place avec six mille hommes ; mais elle fit une vigoureuse résistance, & refusa constamment de se rendre : alors l'Electeur y alla lui-même avec quatre mille hommes de renfort. Le marquis de Rennel vint au secours, & obligea l'Electeur à lever le siége. Ce Prince retourna à Billefeldt, & le général Spaën à Lipstadt : Rennel suivit le dernier, donna sur son arriere-garde, & fit plu-

5 janvier.

AN. 1673. sieurs prisonniers. Après la levée du siége, l'Electeur détacha un puissant parti de cavalerie & d'infanterie pour surprendre les troupes de Munster & de Cologne : mais ce corps étant tombé dans une embuscade fut presque tout taillé en pieces & le reste mené à Varendorp.

L'Electeur de Brandebourg assiége Soëst, & le Vicomte prend la ville d'Unna.

Vers la fin du mois de janvier, le comte de Montécuculli étant malade à Paderborn, demanda permission de retourner à Vienne. Pendant sa maladie, l'électeur de Brandebourg délibéra à Lipstadt avec les ducs de Lorraine & de Bournonville, sur les mesures qu'il falloit prendre pour empêcher la jonction de l'armée du Roi avec celle des deux Prélats. Après plusieurs conférences où ils n'avoient pu rien décider, ils partirent de Lipstadt le trente-un janvier, & marcherent du côté de la Marck. Leur armée étoit réduite à vingt mille hommes, à cause des garnisons qu'ils avoient laissées en différentes places, & des pertes qu'ils avoient souffertes dans les diverses attaques. L'Electeur se voyant encore à la tête d'un corps considérable, avec trente pieces de canon & quantité de braves officiers, s'avança vers Soëst où il arriva le quatre de février ; il apprit le lendemain que l'armée Françoise s'étoit jointe à celle de Munster & de Cologne, & que le vicomte de Turenne, qu'on croyoit sur les bords du Rhin, avoit assiégé la ville d'Unna dont le

garnison étoit de mille soldats. L'Electeur détacha cinq mille hommes tant cavalerie qu'infanterie pour la secourir. Les bataillons des gardes Françoises & Suisses offrirent de forcer la place, l'épée à la main, en présence de l'ennemi. Le Vicomte, ne voulant pas exposer ses soldats dans un tems où il avoit besoin de les ménager, prit le parti d'attaquer Unna par les voies ordinaires; il commanda cinq mortiers pour la bombarder, dressa une batterie de huit pieces de canon, fit une grande breche aux murailles, & prépara une mine qui devoit jouer le lendemain. Alors le colonel Remstorf qui commandoit dans la place se rendit malgré l'ordre de l'Electeur, & la garnison fut faite prisonniere.

An. 1673.

5 février.

L'électeur de Brandebourg, déchu de ses espérances, fit avancer quelques troupes qu'il avoit autour de Ham, vers Soëst où il étoit campé. La garnison de Ham se voyant abandonnée, se retira dès le lendemain, & essaya d'aller joindre le gros de l'armée. Le Vicomte s'empara sans obstacle de la ville qui étoit forte & bien peuplée, se rendit ensuite maître de Kamen & d'Altena, sans les assiéger, fit plus de deux mille prisonniers des garnisons qu'il avoit trouvées dans ces différentes places; & sans autre perte que celle de deux officiers & de quelques soldats, il s'approcha enfin de Soëst,

Le Vicomte prend plusieurs autres villes dans la Westphalie, & chasse les ennemis du Comté de la Marx.

AN. 1673. Comme il y avoit dans sa route un château sur la Lippe, nommé Berkembaum, gardé par deux cens hommes, pour la sûreté d'un pont, le Vicomte détacha cent hommes du régiment du Roi pour s'en emparer, sous les ordres du marquis de Bourlemont qui l'emporta du premier assaut. Les ennemis revinrent dès le soir même en plus grand nombre pour tâcher de reprendre ce poste important : tous leurs efforts furent inutiles ; ils revinrent le lendemain avec six cens chevaux, & huit cent fantassins ; mais Bourlemont soutint l'attaque avec tant de bravoure, qu'il leur tua près de cent soldats, & contraignit les autres à se retirer [1]. Le Vicomte avança ensuite vers Soëst, où campoient les armées Impériale & Electorale, à dessein de leur livrer bataille. Le comte de Montécuculli étoit toujours malade à Paderborn, & le duc de Bournonville commandoit à sa place. L'Electeur délibera s'il falloit en venir aux mains ; mais comme les Allemands craignoient de passer un grand défilé qui les séparoit de l'armée Françoise, ils jugerent à propos de décamper & d'abandonner une partie de l'artillerie & du bagage. Le Vicomte marcha alors vers la ville de Soëst, grande, belle & bien fortifiée, y entra le vingt-cinq de Février, &

[1] Lettre de M. de Turenne au marquis de Louvois.

établit son quartier à Westbonne, à deux lieues de la ville. Le même jour le comte de Montécuculli partit de Paderborn, & s'en retourna à Vienne. On fut surpris que ce grand général pendant toute la campagne ne voulût jamais hasarder une bataille : quelques-uns prétendent que le prince Lobkowitz, ministre de l'Empereur, avoit contrefait le sceau Impérial, pour défendre à Montécuculli de combattre. Le Ministre craignoit d'engager son maître dans une guerre éloignée, pendant que l'Ottoman, d'un autre côté, menaçoit d'une invasion les Etats héréditaires. L'obkowitz fut disgracié & exilé ; mais ayant été rappellé bientôt après, cette clémence fit voir que Léopold étoit réellement indécis, & qu'il ne blâmoit pas absolument la conduite de son ministre. Peu de tems après le départ de Montécuculli, les armées Impériale & Electorale, chassées du comté de la Marck, repasserent la riviere de Lippe ; les Brandebourgeois se retirerent dans le comté de Ravensberg & les Impériaux dans celui de la Lippe.

AN. 16

Le Vicomte résolut de les poursuivre & de les chasser de la Westphalie, en s'emparant de toutes les villes que l'Electeur y possédoit. La saison étoit fort rigoureuse ; il falloit traverser des montagnes escarpées & des défilés très-étroits. Pendant que l'armée passoit un de ces

Les mis r sent l ser & tent Wes lie.

An. 1673. défilés, le Vicomte, épuisé de veilles & de fatigues, se coucha derriere un buisson pour dormir. Quelques soldats voyant que la neige tomboit en abondance, couperent aussi-tôt des branches d'arbres pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux. Il se réveilla dans le tems qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, & leur demanda à quoi ils s'amusoient au lieu de marcher. *Nous voulons*, dirent-ils, *conserver notre pere ; c'est notre plus grande affaire ; si nous venions à le perdre, qui nous rameneroit dans notre pays ?* Turenne força enfin les passages où les ennemis avoient laissé des troupes, s'empara de Ravensberg, d'Herword, de Bilefeldt & de toutes les places de l'Electeur dans la Westphalie, hors Lipstadt & Minden que les troupes de Munster & de Cologne eurent ordre de bloquer. Il faisoit cependant un froid excessif, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeoit : on étoit obligé d'essuyer à découvert le feu de la mousqueterie & du canon des assiégés. Aucun soldat ne se plaignoit ; le Vicomte, présent par-tout, les soutenoit dans leurs fatigues en les partageant. Les deux armées ennemies poursuivies, harcellées & chassées de poste en poste, quitterent alors la Westphalie & repasserent le Veser avec précipitation, pour aller

dans l'évêché d'Hildesheim. Dans ce passage, quelques troupes Impériales se trouvant mêlées avec celles de l'Electeur, voulurent passer les premieres, pour ne pas rester exposées à la poursuite des François : la dispute s'échauffa, elles en vinrent aux mains, & ce démêlé auroit eu des suites fâcheuses, si quelques officiers généraux ne fussent survenus pour le terminer. Le nom de TURENNE étoit devenu si formidable dans les deux armées ennemies, qu'elles s'enfuyoient à son approche, & ne croyoient rien d'impossible à ses troupes, quoique moins nombreuses que les leurs. Il envoya un jour pour reconnoître le pays autour de Paderborn, quarante dragons, qui forcerent un passage où il y avoit un régiment de cuirassiers Impériaux, en tuerent quinze ou seize, obligerent les autres à s'enfuir, entrerent dans le quartier, y mirent le feu, & se retirerent sans perdre un seul homme. AN. 1673.

Au commencement de mars, le Vicomte s'avança par l'évêché de Paderborn jusqu'à la ville d'Hoxter, où il y avoit un pont de pierre sur le Wesel. Il s'empara de cette place, en chassa la garnison que l'Electeur y avoit laissée, & fit dresser ensuite deux autres ponts pour se rendre maître de la riviere, & poursuivre les ennemis jusques dans l'évêché d'Hildesheim. Les deux armées Impériale & Electorale ayant déja ruiné

L'Electeur de Brandebourg se retire dans ses Etats.

An. 1673. le pays, ne purent subsister davantage & voulurent s'étendre dans la basse Saxe sur les terres des Princes voisins : mais les ducs de Brunswick, de Lunebourg-Zell & de Volfenbutel défendoient l'entrée de leurs pays avec une armée de douze mille hommes, craignant d'attirer la guerre chez eux. Alors les deux armées ennemies n'ayant plus ni ressources ni courage, se séparerent : celle de l'Empereur se retira vers la fin de mars dans la Franconie, & celle de Brandebourg dans la principauté d'Halberstadt. L'Electeur repassa l'Elbe à Magdebourg & se refugia à Berlin sa capitale. Le Vicomte voyant qu'on fuyoit toujours devant lui, & qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, revint dans le pays de la Marck, établit son quartier général à Soëst, & abandonna tous les Etats de l'Electeur dans la Westphalie à la discrétion de ses troupes : elles y trouverent une grande abondance de vivres, mirent tout à contribution & s'enrichirent.

Désintéressement du Vicomte.

Le Vicomte fut le seul qui ne profita point des dépouilles des ennemis, & marqua pendant toute cette expédition fameuse un désintéressement égal à sa valeur. Un officier général vint un jour lui proposer un moyen de gagner quatre cens mille francs en quinze jours, sans que la Cour pût jamais en avoir aucune connoissance ; il lui répondit avec autant de simplicité que de

noblesse : *je vous suis fort obligé ; mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* A peu près dans le même tems, les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chez eux ; il leur répondit : *comme votre ville n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.* AN. 1673.

Inquiétude de la Cour, & critique des Courtisans de la conduite du Vicomte.

Dans une si grande distance, le Vicomte ne pouvoit pas envoyer régulièrement des couriers en France, & la Cour fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles. Alors les ennemis de sa gloire commencerent à déclamer contre lui, & répandirent par-tout qu'il s'étoit laissé couper ; que l'armée du Roi étoit perdue, parce qu'on l'avoit engagée mal-à-propos dans un pays sans places & sans magasins. Tous les courtisans murmurerent ; le Roi même, qui étoit fort réservé à blâmer ceux contre qui le public se déchaînoit, laissa échapper un jour avec inquiétude ces paroles : *je n'ai aucune nouvelle du vicomte de Turenne.* On ne fut pas long-tems sans en recevoir, & l'on apprit qu'après avoir poussé l'électeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, il l'avoit réduit à chercher un asyle dans sa capitale. La médisance se tut,

& les ennemis du Vicomte furent confondus.

AN. 1673.

L'Electeur de Brandebourg fait la paix avec la France.

L'électeur de Brandebourg ne se croyant pas encore bien en sûreté dans Berlin même, envoya au Vicomte le marquis d'Espense Beauveau qui servoit dans ses troupes, pour demander la paix. Turenne dépêcha un courier au Roi, qui lui envoya un plein pouvoir de traiter avec l'Electeur. On convint que Louis XIV retireroit ses troupes des états de Brandebourg; qu'il restitueroit à l'Electeur Wesel & les autres villes dépendantes du pays de Cleves & retenues depuis tant d'années par les Etats généraux; que l'Electeur abandonneroit l'alliance des Hollandois, renonceroit à tous les engagemens dans lesquels il étoit entré contre les intérêts de la France; qu'il demeureroit neutre à l'avenir, & engageroit le duc de Neubourg à se rendre garant de sa fidélité. Le traité fut signé le dix d'avril & ratifié vers la fin de mai.

Le Vicomte se rapproche du Rhin, & campe sur les bords du Mein près de Francfort.

Alors le Vicomte fit abandonner par l'évêque de Munster toutes les places de l'électeur de Brandebourg & sortit lui-même de la Westphalie, traversa la principauté de Berg pour entrer dans le comté de Nassau, & pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Infatigable à la tête de ses troupes qui le suivoient avec joye, il leur proposa comme à ses compagnons & à ses enfans de ne se donner aucun relâche, d'entrer dans la Franconie, le pays de Turinge &

dans celui de Gotha, pour en chasser les troupes Impériales qui vouloient retourner sur le Rhin. Les Impériaux, craignant d'être coupés & obligés de se battre, gagnerent promptement la Boheme; & le Vicomte, au commencement de juin, continuant sa route par le pays de Hesse & le comté de Valdeck, vint se camper à Wetzlar près de Francfort, le long de la riviere de Lohn, pour y attendre le résultat des délibérations de la cour de Vienne.

An. 1673.

6 juin.

Pendant que le vicomte de Turenne veilloit ainsi sur le Rhin, le prince de Condé s'étoit rendu à Utrecht pour y conserver & étendre les conquêtes du Roi; mais les inondations l'avoient arrêté par-tout. Il essaya inutilement de faire écouler les eaux; une maladie qui lui survint acheva de le déterminer à sortir de la Hollande, & à repasser la Meuse pour assiéger Bois-le-duc. Au commencement de la campagne, le Roi entra dans le Brabant à la tête de quarante mille hommes, alla investir Maëstricht le dix de Juin, & le prit en treize jours de tranchée ouverte. Après en avoir réparé les fortifications, il vouloit se rendre maître des autres places: mais les Hollandois ayant lâché les écluses, inonderent tout le pays depuis Bois-le-duc jusqu'à Berg-op-zoom. Louis XIV changea de dessein; marcha vers les frontieres de l'Empire avec une partie de son armée, &

Le prince de Condé va assiéger Bois-le-duc, & le Roi Maëstricht.

25 juin.

AN. 1673. laiſſa l'autre, au nombre de vingt mille hommes, au prince de Condé pour veiller ſur la Flandre.

L'Empereur & l'Eſpagne s'uniſſent avec les Hollandois contre la France.

L'Eſpagne alarmée par les ſuccès extraordinaires de la France, ſentant que ſi le Roi ſe rendoit une fois maître des ſept Provinces-unies, il le ſeroit bientôt des dix autres, réveilla l'attention de l'Empereur, & le ſollicita vivement de ſe joindre à elle pour s'oppoſer aux progrès de Louis XIV. L'Empire & l'Eſpagne conclurent un traité avec les Hollandois à la Haye, par lequel Léopold promettoit aux Etats généraux une armée puiſſante qui devoit faire diverſion ſur le Rhin. Philippes s'engageoit à déclarer la guerre à Louis XIV, & les Etats généraux à ne point faire la paix avec la France, que le Roi catholique ne fût remis en poſſeſſion de tout ce que le Roi très-chrétien avoit pris dans les Pays-bas, depuis la paix des Pyrenées. L'Empereur raſſembla dans la Boheme une armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement au comte de Montécuculli qui

26 août.

décampa d'Egra, & s'avança vers la Franconie. Le vicomte de Turenne, ayant joint ſes troupes à celles de Cologne & de Munſter, quitta Wetzlar, paſſa le Mein à Sélingenſtat avec une armée de vingt-mille hommes, & ſe poſta vis-à-vis d'Aſchaffembourg dans l'électorat de Mayence: [1] de-là il envoya le marquis de Pierrefitte

[1] Walkenier.

pour s'emparer de Fridberg & en chasser les Impériaux qui s'y étoient établis au printems. Cette expédition ouvrit à l'armée Françoise l'entrée jusques dans le territoire de Francfort. Ce n'étoit pas cependant à cette ville que le Vicomte pretendoit s'attacher; son dessein étoit de s'assurer du cours du Mein pour cotoyer le haut Palatinat & se faciliter la jonction avec l'électeur de Baviere qui avoit donné quelque espérance de favoriser les armes du Roi sur ses frontieres. La cour de Vienne, attentive aux démarches secretes de l'Electeur, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de joindre le Vicomte. Elle intercepta une lettre du duc de Baviere qui mandoit au général François que les passages & les défilés étoient si bien occupés par les troupes de l'Empereur, qu'il ne croyoit pas qu'il fût prudent de tenter la jonction projettée. Ce contre-tems obligea Turenne à changer son dessein. Dès le milieu de septembre, il quitta Aschaffembourg, & tâcha de se rendre maître des passages du Mein.

An. 1673.

Le prince d'Orange trompe le duc de Luxembourg & prend Naërden.

Cependant tout changeoit de face en Hollande. Depuis que le prince de Condé eut repassé la Meuse, il ne restoit plus aux François dans le cœur des Provinces-unies de forces suffisantes pour faire aucune entreprise. Le prince d'Orange crut alors que le tems d'agir étoit venu; il fit secrétement défiler des troupes

AN. 1673. vers Amsterdam & Muyden, garnit d'infanterie les retranchemens qui fermoient le passage de la province de Hollande; & pour ôter tout soupçon au duc de Luxembourg qui commandoit à Utrecht, il fit passer quelques troupes par la mer & par le Wahal pour attaquer Bommel. Le Duc, n'ayant point pénétré le dessein du Prince, vint jusqu'à Tiel avec cinq mille hommes pour secourir Bommel & Grave. Guillaume, voyant que le stratagême avoit réussi, marcha vers Naërden, fit investir cette place avec une armée de vingt-cinq mille hommes, avant que le duc de Luxembourg eût le loisir de pourvoir à sa sûreté. La ville se rendit, & l'on fit en Hollande d'aussi grandes réjouissances pour la prise de Naërden, qu'on en avoit fait trois mois auparavant en France pour celle de Maëstricht. Cette conquête rassura les Etats généraux; & depuis ce tems la fortune ne cessa de les favoriser. Les horreurs de la guerre passerent du fond des Provinces-unies dans les pays-bas Espagnols.

14 de septembre.

Le Vicomte s'approche de Montécucülli, & l'oblige de se retirer.

Le comte de Montécuculli arriva bientôt dans la Franconie, où les troupes de ce cercle & celles de l'électeur de Saxe & du duc de Lorraine l'ayant joint, son armée montoit à quarante mille hommes. Il s'avança vers Nuremberg, d'où il pouvoit prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin pour envahir l'Alsace,

ou pour aller joindre le prince d'Orange en Hollande. Turenne s'étant rendu maître de tous les paſſages du Mein, à la réſerve de celui de Wurtzbourg, dont l'Evêque avoit promis de garder la neutralité, Montécuculli ne pouvoit plus aller ni en Hollande ni en Alſace, qu'il n'eût auparavant battu l'armée Françoiſe. Le Vicomte l'attendit quelque tems aux environs d'Aſchaffembourg; voyant ſa lenteur, il alla au devant de lui pour donner bataille, paſſa le Tauber à Mariendal, s'avança juſqu'à Rotting & s'approcha des Impériaux campés près de Rottembourg. L'infanterie de la premiere ligne du Vicomte étoit commandée par le marquis de S. Abre; Foucault étoit à la tête de l'aile droite de la cavalerie, & le comte de Guiche à la gauche; le comte de Lude partageoit le commandement de l'autre ligne avec le chevalier du Pleſſis. Montécuculli ne pouvoit décamper ſans expoſer ſon arriere-garde à être battue: mais appréhendant encore plus une action générale, il prit le parti de ſe retirer. Pour cacher ſon deſſein, il marcha en avant comme s'il eût voulu combattre; ce qui engagea le Vicomte à ranger ſon armée en bataille. Montécuculli profita de ce moment; & pendant qu'il paroiſſoit ſe donner de grands mouvens pour mettre en ordre ſa premiere ligne, il faiſoit défiler la ſeconde avec tous ſes équi-

AN. 1673.

AN. 1673.

pages derriere une montagne voisine. A peine l'armée Françoise fut elle formée, qu'on vit la premiere ligne des Impériaux défiler comme la seconde. L'armée entiere se retira ainsi en bon ordre, & gagna un endroit tout environné de montagnes & de marais entre Ochsenfort & Wurtzbourg. Le Vicomte suivit aussi-tôt les Impériaux, donna sur l'arriere-garde, leur enleva quelques bagages & quelques munitions; & ne pouvant les engager au combat, il se campa vers les trois heures après midi dans leur voisinage, à une chartreuse appellée *Tengelhausen*, sur un terrein extrêmement élevé; de sorte que les ennemis resterent toujours dans le même embarras & ne purent marcher vers la Hollande par le Mein dont il étoit le maître, ni vers l'Alsace sans lui prêter le flanc. Il avoit le fleuve à sa gauche, quoiqu'un peu éloigné, un grand ravin à sa droite, & derriere lui un pays riche & fertile d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour deux mois.

Le comte de Montécuculli gagne l'Evêque de Wurtzbourg.

Turenne resta quinze jours dans cette situation, sans qu'il se passât rien de considérable, hors quelques légeres escarmouches entre les détachemens des deux armées. L'objet du général François étoit de disputer aux Impériaux le passage du Mein, & en cas qu'ils le tentassent, de tomber sur leur arriere-garde. Montécuculli ne songeoit qu'à couper aux François les vivres

qui venoient de Francfort, pour les obliger à décamper d'un lieu si avantageux. Ce projet fut bientôt favorisé par un évenement qui pensa jetter l'armée du Roi dans les plus terribles embarras. Le comte de Montécuculli gagna l'évêque de Wurtzbourg qui manqua de parole aux François, reçut garnison Impériale dans sa ville, & livra son pont aux ennemis. Le général Allemand y fit aussi-tôt passer son canon & son gros bagage, & devint maître du Mein, depuis Wurtzbourg jusqu'auprès de Wertheim, où il fit enlever les provisions immenses que les habitans y avoient rassemblées, & qu'ils destinoient à l'armée de France; ce qui obligea le Vicomte d'abandonner son poste près d'Ochsenfort, & de descendre le Mein en cotoyant toujours les ennemis pour les empêcher de le traverser. AN. 1673.

Au commencement d'octobre, Montécuculli décampa pour aller étendre ses quartiers dans le comté de Reineck, depuis Lohr jusqu'à Frammersbach, derriere la forêt de Speshardt, où il s'arrêta, en mettant toujours la riviere du Mein entre le Vicomte & lui. Le troisieme du mois, il commanda au général Sporek de mener six mille chevaux du côté d'Aschaffembourg. Le Vicomte, croyant que leur dessein étoit de s'emparer de la place, détacha pour la couvrir quatre mille chevaux & deux mille Montécuculli décampe de nouveau.

AN. 1673.

fantassins sous la conduite du comte de Guiche; ce qui obligea Sporek à changer de route & à revenir à Lohr. Turenne s'avança lui-même avec toute son armée en descendant le long du Mein vers Miltembourg, où il reçut un renfort de quatre mille hommes qu'on envoya d'Alsace sous le comte de Roye. Montécuculli fit plusieurs autres marches & contres-marches pour obliger l'armée Françoise à sortir de la Franconie; mais le Vicomte s'obstina à ne point passer le Mein, qu'il ne vît les Impériaux engagés dans la forêt de Speshardt, & décidés à aller vers la Hollande ou vers l'Alsace.

Le Roi ordonne au duc de Luxembourg d'évacuer la Hollande.

Pendant que les deux armées cherchoient ainsi à se surprendre mutuellement, l'Espagne, en exécution de son traité avec les Etats généraux, ordonna au comte de Monterei, gouverneur des Pays-bas, de déclarer la guerre à la France. Cette déclaration donna lieu à celle du Roi trois jours après, & l'on vit aussi-tôt les hostilités commencer dans le Hainaut & dans la Flandre. Le duc de Luxembourg y envoya au prince de Condé un corps considérable; & le Roi n'avoit plus en Hollande que quatre mille hommes qui tinssent la campagne. Cette disette de troupes, jointe à l'inondation continuelle du pays, mettoit les François hors d'état de faire aucune entreprise nouvelle; ce qui détermina Louis XIV à abandonner ses conquêtes en Hollande.

Le même jour que l'Espagne déclara la guerre à la France, le prince d'Orange joignit près d'Herentals une partie de ses troupes à celles des Espagnols, & entra avec une armée de vingt-cinq mille hommes sur les terres de Juliers & de Cologne. Après avoir ravagé l'un & l'autre pays, il prit la route de Bonn pour en faire le siége, & manda au comte de Montécuculli de s'y rendre au plutôt. Le vingt d'octobre les Impériaux quitterent Lohr, & allerent se camper le long du Mein depuis la petite ville d'Hochst jusqu'à Mayence. Montécuculli passa sur un pont de bateaux, & établit son quartier général à Flersheim; le Vicomte ne pouvoit pas deviner la route qu'il vouloit prendre. Il étoit d'une plus grande conséquence d'empêcher l'invasion de l'Alsace, que la jonction du prince d'Orange. Les Hollandois unis aux Espagnols, avoient moins besoin de secours qu'auparavant; le prince de Condé avoit emmené une grande partie des troupes Françoises en Flandre, & le Roi vouloit abandonner la Hollande. Turenne crut, avec raison, que Montécuculli marcheroit vers l'Alsace, où tout étoit presque sans défense. Strasbourg appartenoit à l'Empire, Brisac étoit mal fortifié, l'on avoit rasé Schelestat, Colmar, Landau, Béfort & Haguenau; le passage étoit facile dans la Lorraine, les trois Evêchés & la Champagne. Il porta sa princi-

AN. 1673.

Le prince d'Orange marche vers Bonn. Montécuculli va joindre le Stadhouder.

pale attention du côté de l'Alsace, & observa
AN. 1673. de près les mouvemens de Montécuculli qui ne cherchoit qu'à lui dérober sa marche. Le général Allemand se souvenoit encore de l'irruption du Vicomte en Baviere, avant la paix de Munster; il avoit vu alors sa manœuvre, & craignoit toujours depuis d'en venir aux mains avec lui; il sentit qu'il étoit plus sûr d'emploier les stratagêmes, & fit travailler à la construction d'un pont de bateaux à Weissenau, au-dessus de Mayence, comme s'il eût voulu remonter le Rhin, pour entrer dans l'Alsace. Ayant choisi un endroit du fleuve où il y avoit une isle, il jetta un demi-pont sur l'un des bras du Rhin, & fit à la hâte un pont volant sur l'autre. Les troupes y passerent, en feignant de vouloir marcher vers l'Alsace par le pays d'Oppenheim, Linanges & Neustadt. Le Vicomte, instruit de leurs mouvemens, quitta son poste de Miltembourg, traversa le pays d'Odenwaldt, s'approcha du Neckre, qu'il passa le vingt-cinq à Ladembourg, se rendit près de Philisbourg, & détacha cinq cens chevaux qui traverserent le Rhin à Oppenheim, pour reconnoître la marche des Impériaux. Montécuculli qui n'avoit employé la ruse que pour faire croire qu'il alloit dans l'Alsace, embarqua sur le Rhin son Infanterie, qui descendit en bateaux vers Coblens, pour y joindre le prince

d'Orange; pendant que sa cavalerie repassa le fleuve & défila dans la même vue par la Vétéravie. L'archevêque de Treves, ayant violé la neutralité & abandonné les intérêts de la France, par une trahison semblable à celle de l'évêque de Wurtzbourg, offrit aux Impériaux ses ponts sur le Rhin & sur la Moselle à Coblens: le lendemain le Vicomte acheva de passer le Rhin à Philisbourg, vint camper à Lachen près de Neustadt, & alla gagner Creutznac, en traversant le Palatinat, pour se rendre en diligence au pays de Treves par le Hundstruk: il auroit infailliblement coupé Montécuculli, si l'Electeur n'avoit livré ses ponts. Les Impériaux, après avoir passé le Rhin & la Moselle, joignirent près de Coblens le prince d'Orange, qui alla sur le champ assiéger Bonn. La ville investie par trois armées différentes, fut obligée de se rendre après neuf jours de siége.

An. 1673.

17 de novembre.

La reddition de Bonn & la jonction des trois armées ennemies obligerent le duc de Luxembourg à quitter les Provinces-unies: il mit la plupart des villes à contribution, forma un corps de toutes les garnisons dispersées, laissa l'artillerie & les ôtages à Maëstricht & à Graves, & revint promptement en France avec un riche butin. Alors la Hollande sortit du sein des flots; & les provinces de Gueldres, d'Utrecht & d'Over-Issel recouvrerent leur liberté,

Evacuation de la Hollande, & glorieuse retraite du duc de Luxembourg.

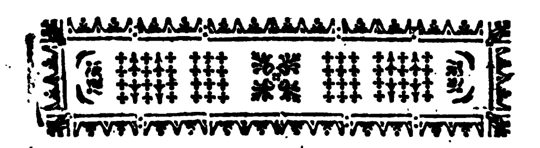
An. 1673. Générosité du Vicomte.

Les mauvais succès de cette campagne réfroidirent le roi d'Angleterre, l'archevêque de Cologne & l'évêque de Munster; la France se vit sur le point d'être abandonnée de ses Alliés, & engagée à soutenir seule une guerre avec l'Empire, l'Espagne & la Hollande. Le Vicomte de Turenne ne put dissimuler son chagrin: on voyoit dans son maintien & sur son visage un air de réfléxion & de tristesse. Après avoir distribué son armée en quartiers d'hiver dans la haute & basse Alsace, dans la Lorraine & dans le Hainaut, il revint à la Cour; le Roi le reçut avec mille démonstrations d'estime & de tendresse; l'entretint souvent en particulier des moyens de rétablir les affaires la campagne suivante; lui rappella les suites qu'avoient eues les conseils de Louvois, & lui donna une belle occasion de se venger du Ministre: le Vicomte se contenta de répondre au Roi; *que le marquis de Louvois étoit très-capable de rendre de grands services à sa Majesté dans le cabinet; mais qu'il n'avoit pas assez d'expérience dans la guerre, pour s'en attribuer la direction.* Cette modération & cette générosité plûrent extrêmement au jeune Monarque, qui lui dit: *Quand tous mes Ministres vous haïroient, mon cœur sera toujours pour vous.* Il lui parla ensuite du marquis de S. Abre, & l'assura que cet officier ne serviroit plus sous lui. Turenne en

ayant demandé les raisons, le Roi lui fit connoître que S. Abre avoit fort blâmé sa conduite, & mandé même à Louvois, que *s'il avoit été consulté, il auroit pu sauver Bonn sans risquer l'Alsace. Pourquoi*, dit le Vicomte avec simplicité, *ne me parla-t-il pas? je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils.* Il excusa ensuite S. Abre, fit son éloge, rendit un compte exact de ses services, obtint pour lui une gratification, & pria le Roi de ne lui pas ôter un Lieutenant-Général d'un mérite si distingué. AN. 1673.

Fin du cinquieme Livre.





HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE SIXIEME.

An. 1674.

La charge de Stad-houder est rendue héréditaire dans la maison d'Orange.

LA prudence, la valeur & les succès inespérés du prince d'Orange déterminerent les Etats généraux au commencement du mois de février, à rendre héréditaires dans sa personne & dans celle de ses enfans mâles, les charges de *Stad-houder*, d'*Amiral*, & de *Capitaine général* des sept provinces-unies. Il se vit ainsi, à l'âge de vingt-trois ans, élevé dans la République à un plus haut point de gloire & de puissance que n'avoient été aucun de ses prédécesseurs. Alors il employa tout son crédit pour détacher le roi d'Angleterre, son oncle, l'évêque de Munster & l'électeur de Cologne des intérêts de la France, & pour fortifier l'alliance qu'il avoit déja formée avec l'Empereur, l'Espagne &

& le Roi de Dannemarck, dans laquelle il vouloit faire entrer les principaux membres du corps Germanique. Le Roi continua pendant le printems à faire évacuer toutes les places qu'il avoit prises sur le Rhin & sur la Meuse; il ne se réserva que Grave & Maestricht: Emerick, Rhées, Vesel, Burick & le fort de Schenck furent remis à l'électeur de Brandebourg, selon le traité que le Vicomte avoit fait avec lui l'année précédente. L'électeur de Cologne rentra dans Rhimberg & dans Nuys; & les garnisons des villes évacuées revinrent en France sous la conduite du maréchal de Bellefonds & du comte de Lorge.

AN. 1674.

Le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munster, & l'électeur de Cologne se détachent de la France.

Le traité particulier entre la Hollande & l'Angleterre avoit été si adroitement ménagé pendant l'hiver, qu'il s'étoit enfin trouvé conclu au milieu des préparatifs mêmes qui se faisoient de part & d'autre pour recommencer la guerre. Le roi Charles II avoit long-tems résisté aux propositions qu'on lui avoit faites de se détacher de la France. Les Républicains & les Protestans zélés de ces trois royaumes n'avoient garde de consentir à l'anéantissement d'une République qui faisoit une des principales branches de la prétendue réforme; l'humeur de son peuple, les sollicitations de son parlement, & les pratiques des ministres étrangers le faisoient pancher vers la paix; mais ce

AN. 1674. qui le décida fut la crainte de perdre le commerce de la Méditerannée, en se brouillant avec l'Espagne. Il ordonna au chevalier Temple de dresser à Londres des articles avec le marquis de Fresno, ambassadeur d'Espagne, qui avoit reçu un plein pouvoir des Etats généraux ; & après quelques conférences, le traité de Breda fut rétabli dans son entier. La Hollande insista sur le rappel des troupes Angloises qui servoient en France ; mais comme ces régimens dévoués au vicomte de Turenne, refusoient de le quitter, l'Angleterre promit de les laisser périr faute de recrues, & permit aux Hollandois de lever dans la grande-Bretagne autant de soldats qu'ils voudroient. Le traité ayant été signé à Westminster, les menaces continuelles de l'Empereur contre l'évêque de Munster & l'électeur de Cologne firent tant d'impression sur les deux Prélats, qu'ils abandonnerent aussi les intérêts de la France.

19 février.

Plusieurs princes d'Allemagne se liguent de nouveau contre la France.

L'infidélité des alliés de Louis XIV ranima les espérances de tous les princes d'Allemagne ; ceux qui étoient demeurés neutres jusqu'alors, se déclarerent contre lui. L'Electeur de Brandebourg crut pouvoir violer impunément le traité qu'il avoit signé ; le Landgrave de Hesse, l'électeur de Treves, l'électeur Palatin, les ducs de Brunswich & de Lunebourg se liguerent aussi avec les Hollandois ; en un mot, toutes

les puissances d'Allemagne furent entraînées, hors le seul électeur de Baviere & le duc d'Hanovre, qui resterent dans la neutralité. Malgré ces contre-tems, le Roi ne diminua rien de la grandeur de ses projets; il résolut de se dédommager de la perte des Provinces-unies par la conquête de la Franche-comté; il y alla lui-même avec une armée puissante au mois d'avril; il en envoya une autre sur les frontieres d'Espagne, sous les ordre du maréchal de Schomberg; le prince de Condé en commandoit une troisieme en Flandre pour veiller sur les démarches du prince d'Orange; & le vicomte de Turenne retourna en Allemagne, avec une quatrieme qui ne montoit qu'à dix mille hommes. Avant qu'il quittât la Cour, le grand Condé ne dédaigna pas de le consulter sur la conduite qu'il tiendroit dans la guerre de Flandre. « Faire peu de siéges, répondit le Vicomte, » & donner beaucoup de combats; quand vous » aurez rendu votre armée supérieure à celle » des ennemis par le nombre & par la bonté » des troupes; quand vous serez bien maître de » la campagne, les villages vous vaudront des » places; mais on met son honneur à prendre » une ville forte bien plus qu'à songer aux » moyens de conquérir une province ».

AN. 1674.

[1] Le duc de Lorraine, persuadé que s'il

Le Vicomte couvre la Franche-

[1] La plûpart des faits militaires de ce Livre sont tirés

entroit dans la Franche-Comté, il y seroit bientôt suivi d'un grand nombre de Lorrains, marcha vers le commencement de mai avec deux mille chevaux, qui faisoient toutes ses troupes, & s'avança jusqu'à Rhinfeld au-dessus de Bâle, où il prétendoit passer le Rhin. Dans le même tems, le Vicomte s'approcha de la Suisse avec deux régimens de cavalerie nouvellement lévés dans l'Alsace, & campa le dix de mai à Hesingen, village qui n'est qu'à une lieue de Bâle. Les Magistrats de cette ville, encouragés par sa présence, refuserent le passage au duc de Lorraine, qui demeura inutile aux environs de Rhinfeld jusqu'au six juin: alors le Duc, voyant le Roi maître de la Franche-Comté, alla joindre le comte Caprara près d'Heidelberg, où le duc de Bournonville, général de l'Empereur, qui partoit d'Egra, devoit les rencontrer avec un corps considérable de cavalerie & d'infanterie.

...a. 1674. ...mté, & ...Roi s'en ...nd maî...

Rapidité ...la marche du Vicomte.

Le Vicomte, qui étoit revenu de Bâle à Hochfeld près de Saverne, ayant été averti de leur marche, résolut de les couper & de les com-

---

des Mémoires MSS. de Fremont d'Ablancourt, de l'Histoire MSS. de l'abbé Raguenet, & des deux dernieres campagnes du Vicomte, écrites par Deschamps, qui furent imprimées en 1678, trois années après la mort du Vicomte; mais on doit au marquis d'Imécourt, Lieutenant-Général des armées du Roi, qui fut présent à toutes ces actions, plusieurs détails qu'on ne trouve point ailleurs.

battre avant la jonction; il envoya ordre de faire dresser à Philisbourg un pont de bateaux, qui se trouva prêt en trois jours ; il ramassa ce qu'il y avoit de cavalerie dans les quartiers, & tira quinze cens hommes de six bataillons qu'il laissoit en Alsace, partit d'Hochfeld le douze de Juin, fit marcher ses troupes sans bagages avec une diligence extraordinaire, & passa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi; il y fit prendre six pieces de canon & des vivres pour trois jours, emmena avec lui les régimens de Beaupré & de Calvo, les dragons du Fay, les bataillons de Douglas, du Plessis & de la Ferté, avec un quatrieme, composé de compagnies de divers corps, sous le nom de Picardie, qui étoient tous campés sous Philisbourg. Le Vicomte en forma son avant-garde, & continua sa marche par le Palatinat. Le même jour qu'il passa le fleuve il défit & prit deux cens hommes d'infanterie Impériale dans une cense nommée Bruckhausen, après une attaque & une défense très-vigoureuse. Il dissipa ensuite cent cinquante chevaux du régiment du prince Ernest de Brandebourg-Bareitht, qui avoit marché pour soutenir cette infanterie, & il arriva le soir à Hockenum où il campa. Comme il craignoit toujours quelque surprise, il alla lui-même la nuit visiter les gardes avancées, pour s'assurer si tous étoient dans leurs postes. En

An. 1674.

12 juin.

A. 1674. repassant dans le camp, il s'approcha d'une tente où plusieurs jeunes soldats, mangeant ensemble, se plaignoient de ce qu'il leur avoit fait faire inutilement une si pénible marche. Un vieux soldat qui avoit été tellement estropié dans l'action de Bruckhausen, qu'il ne pouvoit porter ses mains à sa bouche, leur répondit : « vous ne connoissez pas notre pere ; il ne nous » auroit pas exposés à tant de fatigues, s'il n'a» voit pas de grandes vues que nous ne sau» rions pénétrer encore ». Les jeunes soldats changerent aussi-tôt de langage, & commencerent à boire à la santé de leur général. Le Vicomte avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti

15 juin. de plaisir plus vif. Le quinze du mois, Turenne, assuré que les ennemis n'avoient point passé, marcha par de long défilés dans les bois en tirant vers Breten. Il fit faire alte à midi près le village de Saint Lene, & reprenant sa marche à main gauche, il alla camper à Wislock, petite ville gardée par deux cens hommes de l'Electeur Palatin, par quelques milices & par un grand nombre de paysans qui s'y étoient retirés. Le Vicomte, persuadé qu'il rencontreroit les ennemis le lendemain, ne voulut point attaquer la place, & jugea plus à propos de laisser reposer ses troupes pendant la nuit ; elles avoient fait près de trente lieues en quatre jours, pour venir d'Hochfeld à Wislock, où le

Vicomte avoit cru qu'il rencontreroit sûrement les ennemis ; en effet, il ne se trompa point. AN. 1674.

Le lendemain, à la pointe du jour, il continua sa route vers Epinghen ; après quatre ou cinq heures de marche, comme il eut passé le village d'Hoffen, il commença à découvrir les ennemis entre huit à neuf heures du matin sur une hauteur au-delà de Sintzhem, petite ville du Palatinat, à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, & d'Hailbron sur le Nekre ; elle est située sur les bords de la riviere d'Elsatz, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie, commandée par une montagne dont la pente est fort roide par le bas, & devient très-douce vers le haut ; le sommet est une plaine fermée par derriere d'un grand bois, & assez spacieuse pour contenir une armée en bataille. Celle du duc de Lorraine & du comte de Caprara étoit de quatre mille chevaux, tous cuirassiers de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, de deux mille chevaux Lorrains, & de deux mille fantassins, faisant ensemble plus de neuf mille hommes. Ils s'emparerent d'abord d'une veille Abbaye fortifiée en forme de château, & située entre la ville & la montagne ; ils jetterent ensuite le régiment de Streing avec quatre cens dragons dans la ville, dont les murailles avoient été réparées depuis peu, & rangerent enfin leur armée au haut de la montagne

Situation de Sintzhem, & forces des Impériaux.

16 de juin.

AN. 1674. sur deux lignes, dont le duc de Lorraine commandoit la premiere, & le comte Caprara la seconde. Ils avoient ainsi derriere eux un grand bois ; leur droite étoit assurée par le chateau & par la ville ; leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées qui s'étendoient fort loin du côté d'Hailbron ; & devant eux la riviere d'Elsatz formoit comme un double fossé, qu'il falloit traverser avant que d'arriver à la ville ou à la montagne.

Enumération des troupes du Vicomte, & embarras à surmonter.

L'armée Françoise étoit composée de cinq mille chevaux & de quatre bataillons de Douglas, de du Plessis, de la Ferté & de Picardie, qui faisoient plus de deux mille hommes ; de quinze cens fantassins détachés des régimens de Champagne, de Turenne, de Languedoc, de Bourgogne, d'Hamilton & de Monmouth ; de quatre cens dragons de la Reine, & de la compagnie franche des dragons de du Fay. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre, avec cette différence que la Françoise avoit plus d'infanterie, & l'Allemande plus de cavalerie ; mais les Impériaux étoient postés d'une maniere bien plus avantageuse. Le Vicomte étant entré par la plaine de Sintzhem, ne pouvoit attaquer qu'en traversant les deux branches de la riviere d'Elsatz, où il n'y avoit point de ponts, & en s'emparant des avenues de Sintzhem, qui étoient pleines de jardins, de hayes

& de marécages, & garnies de mousquetaires.
Il falloit ensuite s'emparer de la ville & du château, gagner par un défilé fort étroit sur la pente de la montagne un terrein triangulaire, où l'on pouvoit à peine ranger sept ou huit escadrons de front : ce terrein s'élargissoit peu à peu en montant vers les ennemis ; mais il étoit dangereux & difficile d'aller former des lignes si près d'eux. Outre les avantages du poste, les troupes de Caprara étoient fraîches, sortoient de bons quartiers, & avoient marché à petites journées d'Hockenum à Sintzhem. Au contraire, celles du Vicomte, fatiguées durant tout l'hiver, venoient de faire près de trente lieues en quatre jours. Si les François étoient battus, la retraite devenoit difficile & périlleuse dans un pays ennemi couvert de bois, & plein de paysans armés ; la perte d'un combat à l'entrée de la campagne deshonoroit le général, & décourageoit les soldats. Le Vicomte vit dans un instant tous ces obstacles & tous ces dangers ; mais il sentit d'un autre côté combien il risquoit de donner au duc de Bourneville le tems de joindre les ennemis, & combien il seroit glorieux d'ouvrir la campagne par une victoire remportée sur les plus braves troupes de l'Empereur campées dans un poste si avantageux. Ces considérations le déterminerent à livrer une bataille.

AN. 1674.

AN. 1674.

Prise de la Ville & du Château.

Toute la cavalerie de son avant-garde étoit déja dans la plaine ; l'infanterie achevoit d'arriver, & six pieces de canon, qui faisoient toute son artillerie, tiroient de tems en tems quelques volées par dessus le vallon, lorsque les escadrons ennemis venoient reconnoître. Toute l'armée étant passée, le Vicomte détacha d'abord ses dragons, qui mirent pied à terre, avec de l'infanterie soutenue par les grenadiers de la Ferté, & cinquante fusiliers de chaque bataillon, pour attaquer les avenues de Sintzhem. Sesan, major général de l'armée, & le chevalier d'Hocquincourt à la tête des dragons, chasserent les ennemis des bords de la riviere, les délogerent des vignes, des jardins & du fauxbourg, & essuyerent à découvert le feu des murailles ; mais en moins d'une heure il se trouverent sur le bord du fossé, & maîtres de tous les environs de la place. Les ennemis s'y jetterent à mesure qu'on les poussoit, & se retrancherent derriere les portes barricadées de tonneaux pleins de terre, & de poutres dont ils avoient fait des traverses. Les dragons commandés par le chevalier d'Hocquincourt ayant trouvé le pont rompu, se jetterent à l'eau pour passer le fossé. L'attaque dura plus d'une heure & demie ; on enfonça une des portes de la ville ; on y fit quatre cens prisonniers, & le reste fut tué ou dissipé. La vigueur de cette ac-

tion épouvanta ceux qui occupoient le château; ils abandonnerent leur poste, & s'enfuirent. Le duc de Lorraine y envoya promptement un régiment d'infanterie ; mais un détachement de Champagne s'en étoit déja emparé, & celui qui s'avançoit à la tête des ennemis ayant été tué à la premiere décharge, les autres prirent la fuite.

An. 1674.

Le Vicomte marche vers la montagne où étoient les ennemis.

Le Vicomte, s'étant ainsi rendu maître de la ville & du château, y mit de l'infanterie, chassa d'abord les ennemis des vignes & des hayes des environs, les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre le château & l'armée Impériale, s'empara des deux côtés du défilé, & les borda de mousquetaires ; il fit avancer ensuite toute son armée, qui traversa les deux branches de la riviere, & passa le défilé sans aucun obstacle ; il la fit mettre en bataille à mesure qu'elle arrivoit, dans le terrein triangulaire serré à droite par un clos de vignes, & à gauche par une longue haye. Il avoit déja fait jetter dans la vigne, par un rideau qui régnoit le long du pied de la montagne, les trois bataillons de du Plessis, de Douglas & de la Ferté, & en sortant du défilé, le bataillon de Picardie s'étoit posté derriere la grande haye. Il donna le commandement de l'aile droite au marquis de S. Abre, lieutenant-général, qui avoit sous lui Beauvesé pour commandant de

AN. 1674. la cavalerie, les comtes de Maulevrier & de Roye pour maréchaux de camp, mylord Douglas, le chevalier du Pleſſis & du Piloy pour brigadiers, auxquels ſe joignit le chevalier de Bouillon en qualité de volontaire. Foucault, *lieutenant-général*, qui devoit ſe mettre à la tête de l'aile gauche, eut ſous lui, pour maréchaux de camp, les comtes d'Auvergne & de la Marck, & pour brigadiers, mylord Hamilton, le chevalier d'Humieres & Coulange. Le commandement du corps de réſerve fut donné au marquis de Renty. Le Vicomte devoit ſe mettre lui-même au centre, & avoit pour aides de camp le marquis d'Harcourt, depuis maréchal de France, le marquis de Ruvigny, mylord Galloway, le chevalier de Sillery, & Silly Guénegaud.

Combat de Sintzham. Le Vicomte rangea ſa cavalerie ſur pluſieurs lignes, avec des pelotons d'infanterie entre les eſcadrons. A peine avoit-il formé ſa troiſieme ligne, que S. Abre, qui étoit à la tête de la premiere, s'avança par une ardeur indiſcrete en débordant la longue haye & la vigne, & découvrit ainſi ſes flancs. Les ennemis s'étant apperçus de cette imprudence, tomberent ſur lui, l'envelopperent, l'enfoncerent & le culbuterent; mais le Vicomte arriva dans le moment, & répara ce nouveau déſordre. Les divers pelotons d'infanterie placés entre les eſcadrons

firent un terrible feu sur les cuirassiers de l'Empereur & les arrêterent. La poussiere qui s'étoit élevée les ayant empêché de voir la confusion où ils avoient mis la premiere ligne commandée par S. Abre, ils reculerent pour se mettre en bataille. Le Vicomte profita de ce moment pour étendre ses lignes sur le même front que celui des ennemis, de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à sa premiere ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que huit. Il s'avança alors vers les ennemis avec sa cavalerie au centre, & l'infanterie sur les deux ailes, qui sortirent de la haie à gauche & de la vigne à droite ; il marcha vers eux, & le combat devint terrible : il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât plusieurs fois ; les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés. La poussiere étoit si grande qu'on ne se voyoit presque point ; les amis & les ennemis se mêlerent quelquefois sans se connoître, & sans pouvoir rejoindre leur corps ; la confusion augmenta le carnage. Le Vicomte ne se contentoit pas d'aller parmi les rangs encourager les soldats de la voix & du geste, il les anima par son exemple, donna par tout ses ordres avec tranquillité, se mêla avec les Impériaux & fut plus d'une demie-heure au milieu des cuirassiers de l'Empereur. Les ennemis se rallierent plusieurs fois ; mais ils furent toujours rompus & repoussés. Le duc

AN. 1674.

de Lorraine & le comte Caprara, voyant le terrein que l'armée Françoise avoit gagné, jugerent à propos de se retirer, & firent reculer la seconde ligne vers le bois, pendant que la premiere soutenoit le choc des François. Enfin l'ardeur du combat s'étant ralentie de part & d'autre, les ennemis profiterent de l'épaisseur de la poussiere, firent faire un mouvement à leur gauche pour s'approcher du bois, & se jetterent dans le défilé qui le traversoit: quelques escadrons firent ferme à l'arriere-garde, pour couvrir leur retraite; mais après une charge assez légere ils suivirent bientôt les autres, & disparurent dans un instant. Le Vicomte ayant fait reconnoître les bords du bois, poussa les Impériaux quelque tems lui-même à la tête d'un corps de cavalerie: comme ils se partagerent en plusieurs chemins dans un pays couvert & inégal, & que son infanterie étoit fatiguée d'un long combat après une marche pénible, il se contenta de détacher le marquis de Renty avec quatre cens chevaux à la poursuite des fuyards, & revint au champ de bataille, où il trouva ses troupes dans le même ordre que si elles n'avoient point combattu. Les officiers principaux, les colonels & plusieurs autres allerent à lui, pour le féliciter sur le succès qu'ils reconnoissoient n'être dû qu'à la prudence de sa manœuvre. Il leur répondit, *qu'avec des gens*

AN. 1674.

P

Groiiees ou dorent .

DES I

comme eux on devoit être hardi à attaquer parce qu'on étoit sûr de vaincre.

AN. 1674.

Pourſuite des ennemis, avec le détail des morts & des bleſſés.

Le marquis de Renty ſuivit de près les ennemis juſqu'à Hailbron, où il ſçut qu'ils avoient paſſé, en pluſieurs corps ſéparés, divers gués entre cette ville & Wimpfen: leur bagage avoit marché dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit enfilé la même route, avant la fin du combat; d'autres prirent le chemin d'Heidelberg, de ſorte qu'on ne les put joindre. Leur retraite ſe fit avec tant de frayeur, que pluſieurs, ne ſe croyant pas en ſûreté après avoir paſſé le Nekre, firent encore plus de ſeize lieues par delà, & ne s'arrêterent qu'à Francfort. La bataille avec les actions qui la précéderent dura près de quatre heures. Les François y perdirent Coulanges & Rochefort, deux meſtres de camp, près de cent quatre-vingt officiers ſubalternes, & environ onze cens ſoldats. Le marquis de S. Abre, le chevalier de Sillery & Beauveſé y furent bleſſés à mort; le chevalier de Bouillon, le comte de la Marck, les marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des officiers ſubalternes y furent auſſi bleſſés. Il demeura du côté des ennemis près de deux mille morts; on fit cinq ou ſix cens priſonniers; on prit pluſieurs étendarts & timbales, & quarante chariots chargés de bagage. Après le combat, le Vicomte ayant raſſemblé ſa cavalerie,

AN. 1674.

passa le bois avec toute son armée, & campa la nuit auprès de Weïbstat, petite ville de l'évêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraîchir des fatigues qu'on avoit souffertes. Le lendemain on revint camper à Sintzhem, dans un vallon le long du ruisseau, où l'on eut le loisir d'examiner le champ de bataille, & de reconnoître beaucoup mieux que dans le combat même combien la situation des ennemis avoit été avantageuse, la difficulté d'aller à eux, & le détail d'une action exécutée avec tant d'intelligence & de valeur.

Marches & contremarches du Vicomte en deçà & au-delà du Rhin.

Les ennemis ayant été chassés au-delà du Nekre, le Vicomte crut devoir repasser le Rhin, pour observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de la France, & pour faire subsister en même tems l'armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat. Il envoya d'abord quelque cavalerie piller Wislock, passa à Mingelsheim, ou l'armée demeura deux jours, traversa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris, & alla camper à Lachen, grand village dans une plaine tres-fertile, à une lieue & demie de la ville de Neustadt, qui fournit des vivres & du vin en abondance. Ce fut là que l'armée reçut un renfort de seize bataillons, de six mille chevaux en quatre brigades, des deux régimens de dragons du Roi & de la Reine, & qu'elle se trouva mon-

ter à seize mille hommes; Le Vicomte, pendant son séjour à Lachen, détacha plusieurs partis en deçà & au-delà du Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoître des passages dans les montagnes, répandit le bruit de diverses entreprises; & le troisieme de juillet, après une fausse marche vers Keyserloutre, de l'autre côté de la montagne, il fit avancer l'armée droit à Philisbourg, y passa le Rhin de nouveau, reprit les quatre bataillons avec vingt pontons, & alla le même jour camper à Hockenum. Le lendemain il continua sa marche vers le Nekré, & laissant à droite Heidelberg, qui le salua de quelques volées de canon, il arriva à onze heures du matin au village de Weiblingen sur le Nekre, à une lieue & demie de Ladembourg. AN. 1674.

Le Duc de Bournonville joint le duc de Lorraine & le comte Caprara.

Après la déroute de Sintzhem, les Impériaux s'étant rassemblés à Heidelberg, marcherent du côté de Worms; ils avoient grossi leur armée par la jonction des troupes du duc de Bournonville. Tous ensemble au nombre de treize ou quatorze mille hommes étoient venus se poster sur le Nekre; la ville de Ladembourg à leur gauche, & celle de Manheim à leur droite. Campés depuis cinq jours sur ce fleuve, ils avoient fait des retranchemens au gué de Ladembourg, dressé des batteries, & pris toutes les précautions nécessaires pour s'opposer au

AN. 1674. paſſage des François. Pendant que le Vicomte étoit à Weiblingen, on vint donner la nuit une fauſſe alarme : il monta à cheval, alla lui-même à la tête du camp, & raſſura les ſoldats par ces paroles : *quoi, mes enfans, vous craignez où je ſuis!* Le lendemain il fit paſſer quelques eſcadrons au-delà du fleuve, envoya des partis pour obſerver le camp des ennemis, & fut inſtruit de leurs forces & de leur ſituation par quelques cavaliers qu'on enleva. Les ducs de Lorraine & de Bournonville, étonnés de ſa hardieſſe, ne balancerent point à ſe retirer, ſans vouloir s'oppoſer à ſon paſſage : ils renvoyerent d'abord les troupes Palatines, pour ſe poſter à Manheim, firent partir enſuite leur bagage & leur infantere ; & ayant décampé à l'entrée de la nuit avec le reſte de l'armée, ils enfilerent le grand chemin, appellé Bergſtras, qui mene à Francfort. Comme la ville de Ladembourg & les défiles empêchoient le Vicomte de reconnoître leurs mouvemens, il n'apprit leur retraite que deux heures aprés : auſſi-tôt il détacha le comte de Roye avec quatorze cens chevaux & ſix cens dragons pour les ſuivre. Roye marcha juſqu'à neuf heures du matin, & s'arrêta près de Zuingenberg. Du Repaire, qu'il avoit envoyé devant lui avec deux cens chevaux, ayant paſſé un défilé, traverſa une grande plaine & apperçut derriere une éminence

qui la terminoit une garde de soixante cavaliers ennemis qui lâcherent pied à son approche ; du Repaire les poussa, arriva sur le haut d'une autre colline, & vit toute l'arriere-garde des ennemis, qui avoient fait alte pour repaître. Il fut chargé à l'instant par trois où quatre cens chevaux, qui l'obligerent à reculer ; mais le comte de Roye ayant envoyé un détachement pour le soutenir, la cavalerie Impériale se retira avec autant de vîtesse qu'elle étoit venue. Chacun des deux partis y laissa douze ou quinze morts, & les François y prirent un Lieutenant. Du Repaire rejoignit le comte de Roye, qui ne jugeant pas à propos de passer le defilé pour s'engager dans un combat inégal, si loin de l'armée, vint retrouver le Vicomte. Les divers partis qu'on avoit détachés pour observer les mouvemens des ennemis rapporterent que l'armée Impériale avoit passé le Mein à gué avec précipitation, & que la plus grande partie de l'infanterie, ne pouvant suivre, s'étoit débandée dans les bois & dans les montagnes qui regnent le long du chemin.

AN. 1674.

Le neuvieme de juillet, l'armée Françoise vint camper à Gros-Saxen, à une lieue de Ladembourg, où le maréchal de Turenne, devenu maître du Palatinat par la retraite des Impériaux, fit vivre ses troupes à discrétion ; elles consumerent dans un mois les fourages & les

9 Juillet.

Cruautés réciproques des habitans du Palatinat & des Anglois de l'armée Françoise.

An. 1674. moiſſons du pays, de maniere qu'il eût été impoſſible aux ennemis d'y ſubſiſter. La plupart des payſans abandonnerent leurs maiſons & ſortirent du pays ; mais pour ſe venger des malheurs de la guerre, ils exercerent auparavant toutes ſortes de cruautés ſur les ſoldats de l'armée Françoiſe qu'ils purent ſurprendre ; ils en brulerent quelques-uns à petit feu, en pendirent d'autres la tête en bas, & les laiſſerent mourir ainſi : ils arracherent le cœur & les entrailles à d'autres, leur creverent les yeux, & après les avoir mutilés de diverſes manieres, les expoſerent ſur les grands chemins. L'armée Françoiſe eut ce ſpectacle en pluſieurs endroits de ſa marche. Les Anglois irrités de cette inhumanité ſe livrerent à leur reſſentiment, allerent comme des furieux le flambeau à la main, brulerent quantité de bourgs & de villages, & même quelques petites villes. Leur vengeance fut ſi prompte, que les officiers ne purent les retenir ; & ſans les menaces & les ordres de Turenne, qui arrêta leur fureur, ils auroient ſaccagé tout le pays. Il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient commencé l'incendie, quoiqu'ils fuſſent les plus braves ſoldats de ſon armée. Il ne put les condamner à mort ſans ſe faire une extrême violence ; mais comme il s'agiſſoit de maintenir la diſcipline, il fit céder la clémence à la ſévérité.

Louis, électeur Palatin, neveu à la mode de Bretagne, du Vicomte, réduit au désespoir par la désolation de ses états, lui envoya un trompette avec la lettre suivante.

AN. 1674.

L'électeur Palatin envoie un appel au Vicomte.

A Fredericksbourg, ce 27 Juillet 1674.

Lettre de cet Electeur au Vicomte.

« L'embrasement de mes bourgs & villages,
» qu'une lettre d'un de vos domestiques, aussi
» bien que d'autres avis, donnent sujet de croire
» avoir été fait par vos ordres, est une chose si
» extraordinaire & si indigne d'une personne
» de votre qualité, que je suis en peine d'en
» imaginer les raisons. Tout le monde s'étonne
» d'autant plus de cette maniere d'agir, que
» vous n'en avez pas usé de même avant votre
» conversion, en diverses campagnes que vous
» avez faites en ce pays, contre des ennemis
» qui n'étoient point vos parens. Pour moi,
» quoique je n'en dusse pas moins attendre,
» après les désordres qui s'y commettoient par
» les troupes que vous commandiez l'année
» passée, lorsque vous le traversâtes en qualité
» d'ami, je ne laisse pas d'être surpris d'un pro-
» cedé si peu conforme aux loix de la guerre
» parmi les chrétiens, & aux assurances que
» vous m'avez tant de fois données de votre
» amitié. Il me semble qu'à toute rigueur on
» ne met le feu qu'aux lieux qui refusent des
» contributions, & vous savez que vous n'en

AN. 1674. » avez point demandé à ceux que vous avez » fait réduire en cendre. Plusieurs de vos pri» sonniers m'ont assuré que vous le faisiez pour » vous venger de mes paysans qu'on disoit » avoir mutilé les corps morts de vos soldats » qu'on y a trouvés ; mais comme on n'a point » ouï dire que mes paysans eussent commis ci» devant de pareilles barbaries, il y a plus d'ap» parence qu'elles ont été faites par les prison» niers que vous avez amenés dés évêchés de » Strasbourg & de Spire, qui peut-être ont été » bien aises de vous fournir ce prétexte de ven» geance. Mais quand même ce seroient de mes » sujets, je ne saurois croire que l'inhumanité » de quelques particuliers, laquelle j'aurois » sévérement punie si j'en avois connu les » auteurs, vous dût obliger à ruiner tant de » familles innocentes, & consumer jusqu'aux » Eglises même de votre religion. Des actions » si contraires à l'accroissement que vous pré» tendez avoir fait en la pratique du christia» nisme par votre conversion me font croire » que tout cela provient de quelque chagrin ou » dépit que vous avez contre moi ; mais il vous » eût été facile d'en tirer raison par des voyes » plus usitées entre des gens d'honneur. Je » pense que pendant que vous n'attentez rien » que sur des misérables, le Roi très-chrétien » vous permettra bien le loisir de vous satis-

» faire présentement de vous à moi, par un » ressentiment plus généreux que celui de la » ruine de mes pauvres sujets, & que vous ne » manquerez pas de m'assigner par ce porteur, » le tems, le lieu & la maniere dont nous nous » servirons pour nous satisfaire. Ce n'est pas » par une humeur romanesque, ni pour la va- » nité de pouvoir recevoir un refus que je vous » fais cette demande, mais un desir de ven- » geance que je dois à ma patrie, puisque je ne » peux à présent la faire à la tête d'une armée » pareille à celle que vous avez, & qu'aucune » autre vengeance du ciel sur vous ne me pa- » roît pas si prompte que celle que vous pour- » rez recevoir de ma main : je me promets en » cette rencontre, que ce pays qui a servi au- » trefois d'asile à feu M. votre pere, mon grand » oncle, en sa disgrace, & que vous avez si » souvent ruiné, sera le témoin de votre re- » pentir, comme il l'a été de votre dureté & » de vos excès. Signé, CHARLES LOUIS, élec- » teur Palatin ».

AN. 1674.

Le Vicomte fit réponse sur le champ, & par le même trompette.

Réponse du Vicomte.

« J'ai reçu la lettre que V. A. E. m'a fait » l'honneur de m'écrire ; je la peux assurer que » le feu qui a été mis dans quelques-uns de ses » villages a été sans aucun ordre, & que des » soldats qui ont trouvé de leurs camarades tués

AN. 1674

» d'une assez étrange façon, l'ont fait à des » heures qu'on n'a pu l'empêcher. Quand V. » A. E. voudra bien s'instruire du fait, je ne » doute pas qu'elle ne me continue l'honneur » de ses bonnes graces, n'ayant rien fait qui » pût m'en éloigner ».

La modération & la sagesse de cette réponse fit rentrer l'Electeur en lui-même: il approfondit le fait, le trouva tel que le Vicomte l'avoit mandé, & rougit de son emportement.

Tendresse paternelle du Vicomte pour les Soldats.

Après avoir consumé les fourrages & tout ce qui pouvoit servir aux ennemis dans cette partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, Turenne repassa le fleuve à Philisbourg le vingthuit de juillet, & revint dans celle qui est à la gauche pour en faire autant: il alla camper d'abord à Lachem, à une demie lieue de Neustadt, & ensuite aux environs de Landau & de Weissembourg, où il demeura plus d'un mois. Pendant ce séjour, la dissenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut jusqu'où alloit sa bonté pour le soldat; le meilleure pere ne se donna jamais plus de mouvemens pour la guérison de ses enfans; il ne se passa point de jour qu'il ne visitât les malades; il les soulageoit de nouveau par ses libéralités, pourvoyoit à tous leurs besoins, & leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occasions, lorsque l'argent lui manquoit, pour ne pas refuser, il empruntoit du

du premier officier qu'il rencontroit, en le priant de se faire paier par son Intendant. Celui-ci, soupçonnant que l'on exigoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à son maître, lui représenta qu'il falloit à l'avenir donner des billets de ce qu'il empruntoit. « Non, non, dit » le Vicomte, donnez tout ce qu'on vous demandera ; il n'est pas possible qu'un officier » aille vous redemander une somme qu'il n'a » point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un » extrême besoin, & dans ce cas, il est juste » de l'assister ». Cette conduite remplissoit les soldats d'amour & de vénération pour lui : quand il passoit à la tête du camp, ils sortoient de leurs canonieres pour le voir, & on les entendoit dire les uns aux autres : *notre pere se porte bien, nous n'avons rien à craindre.*

An. 1674.

Les Conféderés passent le Rhin.

Cependant l'armée de l'Empereur, qui étoit demeurée depuis un mois entre Mayence & Francfort, fut augmentée par la jonction des troupes de Zell, de Wolfembutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Cologne, de Treves, de Lunebourg & de quelques cercles de l'Empire. Le duc de Bournonville, chef des troupes Impériales, avoit sous lui le prince Herman de Bade, général de l'artillerie, & le comte Caprara ; le duc de Lorraine commandoit ses propres troupes, ainsi que l'électeur Palatin ; & le duc d'Holstein-Ploëm menoit celles de Lune-

1674. bourg. Ces six Généraux ayant tenu un conseil de guerre, résolurent de forcer le pont de Mayence. Ils le passerent en effet, le premier de septembre, marcherent le long du Rhin en remontant, & vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis Duttenhoven jusqu'à Mechtersheim.

ouvois ne la duite du omte.

Aussi-tôt qu'on eut appris en France que les Impériaux avoient passé le Rhin avec une armée de trente-cinq mille hommes, Louvois ne put résister à la tentation de blâmer la conduite du Vicomte, & remontra la nécessité de faire retirer l'armée en Lorraine pour couvrir cette Province. Le Roi envoya des ordres pressans à ce général, pour lui commander de quitter l'Alsace; mais Turenne embrassant d'un coup d'œil toutes les suites que pourroit avoir cette démarche, représenta au Roi le danger qu'il y auroit d'abandonner les bords du Rhin. « Les » ennemis, dit-il dans sa lettre, quelque grand » nombre de troupes qu'ils aient, ne sauroient » dans la saison où nous sommes penser à au- » cune autre entreprise qu'à celle de me faire » sortir de la province où je suis, n'ayant ni » vivres ni moyens pour passer en Lorraine, » que je ne sois chassé de l'Alsace. Si je m'en » allois de moi-même, comme votre majesté » me l'ordonne, je ferois ce qu'ils auront peut- » être de la peine à me faire faire. Quand on a

» un nombre raisonnable de troupes, on ne » quitte pas un pays, encore que l'ennemi en » ait beaucoup davantage. Je suis persuadé » qu'il vaudroit mieux pour le service de votre » majesté que je perdisse une bataille, que d'a» bandonner l'Alsace & de repasser les mon» tagnes. Si je le fais, Philisbourg & Brisac » seront bientôt obligés de se rendre ; les Im» périaux s'empareront de tout le pays depuis » Mayence jusqu'à Bâle, & transporteront » peut-être la guerre d'abord en Franche-Com» té, de-là en Lorraine, & viendront ravager » la Champagne. Je connois la force des trou» pes Impériales, les généraux qui les com» mandent, le pays où je suis ; je prends tout » sur moi, & je me charge des événemens ». Le Roi qui connoissoit le caractere ferme du Vicomte, & combien il étoit éloigné de la présomption, s'abandonna avec confiance à sa capacité & à ses lumieres, lui envoya huit bataillons de renfort, le laissa maître de faire ce qu'il voudroit, & Louvois fut obligé de se soumettre aux ordres du Roi. La suite de la campagne justifia le Vicomte, dont le Ministre lui-même admira la profonde manœuvre.

AN. 1674.

Le Vicomte met Philisbourg en état de défense.

Les Confédérés toujours campés dans le même endroit commencerent à construire un pont de bateaux près du village de Louffen, à deux lieues de Philisbourg, & firent semblant

An. 1674

de vouloir assiéger cette place. Comme l'électeur de Brandebourg leur amenoit un renfort de vingt mille hommes, on ne douta plus qu'ils n'entreprissent le siége après la jonction. On commença dans Philisbourg à prendre toutes les précautions nécessaires pour se défendre ; le corps de la place étoit fortifié de sept bastions revêtus, entouré d'un large fossé plein d'eau, environné par-tout de marais, hors deux avenues, sur lesquelles on avoit construit une contre-garde & deux demi-lunes. On acheva promptement un grand ouvrage à corne du côté du Rhin, & l'on n'oublia rien pour faire une belle défense. La garnison ordinaire de dix-huit cens hommes fut augmentée de quatre compagnies de dragons, & des compagnies franches du commandant & du major ; au dehors, quatre bataillons & deux régimens de cavalerie campoient sous le canon, il y en avoit soixante & dix pieces : les munitions de guerre & de bouche abondoient dans la place. Du Fay commandoit les troupes du dedans, Villedieu les bataillons du dehors, & le comte de Maulevrier donnoit l'ordre à l'un & à l'autre, comme maréchal de camp.

Les Impériaux passent le Rhin sans oser avancer

L'armée Françoise grossissoit de jour en jour par les renforts que le Roi y envoyoit, & montoit à plus de vingt mille hommes. Le Vicomte ayant sçu que le pont des ennemis s'a-

chevoit, détacha le baron de Montclar avec douze cens chevaux & cinq cens dragons, pour observer les ennemis de près, fit avancer jusqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens Fantassins commandés par Churchill, colonel Anglois, depuis duc de Malborough, & manda au comte de Maulévrier, dès que les ennemis passeroient le Rhin, de faire tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Montclar, de charger leur arriere-garde, & à Churchill d'avancer pour le soutenir. Il ordonna en même-tems que si les ennemis, au lieu de traverser le fleuve, prenoient le parti de marcher vers l'armée Françoise, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Montclar & Churchill de regagner le camp. Ce dessein si bien concerté ne réussit point: le comte de Maulévrier fit tous ses efforts pour sçavoir quand les enemis repasseroient le Rhin; mais la situation des lieux l'empêcha de reconnoître le véritable état de leur pont, & le moment de leur passage. Leur camp étoit inaccessible; deux rivieres le couvroient à la droite, des marais & des bois à la gauche, le Rhin derriere, & des défilés à la tête; Montclar voltigea aussi durant trois jours entiers aux environs, sans pouvoir rien découvrir. Les Impériaux repasserent le Rhin le vingt-un du mois, & le comte de

AN. 1674. dans l'Alsace.

AN. 1674. Maulévrier ne le sçut qu'un peu après; il fit néanmoins tirer le signal, & Montclar arriva dans leur camp qu'il trouva tout en feu.

Le Vicomte les fait poursuivre pour connoître leur dessein.

Le Vicomte envoya ordre de dresser incessamment le pont de Philisbourg, & au comte de Maulévrier de prendre six cens hommes des régimens de du Plessis & de la Ferté, avec les dragons du Commandant, pour s'aller saisir du pont & du château de Graben, à deux lieues de Philisbourg, sur la route de Dourlach: son dessein étoit d'y arrêter les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, & de les faire demeurer dans un pays étroit sans subsistance, où il espéroit les combattre avec avantage. Le comte de Maulévrier, ayant marché par un défilé fort difficile, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben; mais il y trouva les ennemis déja campés, & se retira à Philisbourg; il apprit en chemin que le corps posté à Graben étoit un détachement de cinq mille chevaux commandés par le comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence jusqu'au pont de Strasbourg en attendant le reste de l'armée. On reconnut par-là que les ennemis n'avoient passé le Rhin près de Spire que dans l'espérance de le repasser à Strasbourg. Le Vicomte l'avoit prévu; mais il crut que cette ville, qui avoit tant de raisons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner passa-

ge aux ennemis, sans s'exposer aux ressentimens du Roi, n'accorderoit point aux confédérés le passage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'elle avoit encore refusé aux Impériaux le printems dernier. AN. 1674.

Les Généraux confédérés avoient fait néanmoins diverses tentatives pour obtenir le passage. Le comte de Hohenloé, qui s'étoit chargé de la négociation, n'ayant pu persuader les Magistrats, avoit répandu de l'argent pour gagner le peuple, & employé tous ses efforts pour rallumer l'ancienne haine des Bourgeois contre la France; il leur avoit représenté que depuis les conquêtes du Roi, l'Alsace étoit dans l'oppression, ses villes démantelées & dépouillées de leurs privilèges; que Strasbourg devoit s'attendre à un pareil traitement, si Louis XIV en devenoit le maître; que les plus grands Princes de l'Empire étoient prêts à passer le Rhin avec une armée de soixante mille hommes pour défendre leur liberté; qu'une poignée de François cachés dans la basse Alsace ne pourroit jamais résister à tant de forces réunies; que la victoire étoit certaine, & qu'elle seroit suivie du recouvrement de la Franche-Comté & de la Lorraine. Ces discours répétés avoient produit leur effet: le peuple mutiné s'étoit rendu maî-

Le comte d'Hohenloé gagne les habitans de Strasbourg.

AN. 1674. tre du pont, & avoit promis d'accorder le passage aux confédérés.

Le Vicomte envoie le marquis de Vaubrun pour rassurer les habitans de Strasbourg.

Le Vicomte instruit des brigues de Hohenloé remontra aux Magistrats les malheurs auxquels ils s'exposoient en rompant la neutralité dans une pareille conjoncture; ils répondirent qu'ils étoient incapables de manquer à leurs promesses, mais qu'ils ne pouvoient répondre du peuple. Le Vicomte, ne voyant plus rien à ménager, détacha le Marquis de Vaubrun, Lieutenant-Général, dont il connoissoit le courage & les talens militaires, avec deux bataillons, cinq ou six cens chevaux, cinq cens dragons & quelques pieces de canon, pour s'emparer du fort au bout du pont en deçà du Rhin, & pour assurer en même-tems les habitans de la ville qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & qu'il paieroit les moindres dommages que feroient ses troupes.

Le Vicomte marche vers Strasbourg.

Strasbourg est situé près du Rhin sur la riviere d'Ill, qui coule dans un lit presque parallele au fleuve, y vient tomber à Wantzenau, une lieue & demie plus bas que Strasbourg, & forme ainsi une grande Isle appellée Rubertzaw, où finit un pont dont la tête est couverte d'un fort. Le marquis de Vaubrun, ayant fait passer ses troupes dans l'Isle par plusieurs gués de la riviere d'Ill, reconnut le fort, & fit sça-

voir au Vicomte qu'on pourroit y aller sans être incommodé par la ville. Turenne partit lui-même pour aller joindre Vaubrun, laissa au camp de Winden tout le gros de l'armée sous le commandement du comte de Lorge & de Foucault, Lieutenans-Généraux, avec ordre de le suivre le lendemain, & ne mena avec lui que douze cens hommes de pied. Il arriva le vingt-cinq de septembre à sept heures du matin au camp du marquis de Vaubrun, & trouva qu'au lieu de prendre le fort, il s'étoit laissé amuser par les bourgeois de Strasbourg qui l'avoient trompé. Vaubrun proposa d'attaquer le fort; mais il n'étoit plus tems; on apprit que la ville étoit déja pleine d'Impériaux, & que le comte Mercy, fils du grand Général de ce nom, s'étant emparé du fort avec un corps de dragons, les Confédérés étoient entierement maîtres de la place. Le Vicomte fit repasser l'Ill à ses troupes sur la fin du jour, & descendant le long de la riviere, traversa encore celle de Suvel, demeura en bataille de l'autre côté jusqu'au matin, reconnut le terrein & les avenues, marqua le camp pour son armée, appuya sa gauche à la riviere d'Ill, étendit sa droite vers un grand marais, eut à sa tête la riviere de Suvel, & le village de Wantzenau derriere lui: il attendit dans ce poste le reste de ses troupes que venoient de Winden.

AN. 1674.

24 de septembre.

AN. 1674. Les Impériaux repassent le Rhin, & entrent dans l'Alsace.

Les Impériaux avoient achevé de passer le Rhin près de Spire le vingt-un; & le détachement de Caprara étant arrivé le vingt-quatre au pont de Strasbourg, les dragons de Mercy s'étoient jettés dans le fort. Le reste de leur armée les joignit le vingt-cinq, acheva de passer le Rhin le lendemain, marcha sur la gauche, traversa la riviere de Brusch, la suivit en remontant, & s'étendit depuis les villages de Geispitzen & de S. Blaise le long de la riviere d'Ill jusqu'à Gravenstaden. Les Impériaux par cette disposition de leur camp devenoient maîtres du pays depuis le Rhin jusques aux montagnes de Saverne, & par conséquent de toute la haute Alsace, où ils trouvoient des vivres en abondance pour soutenir long-tems une puissante armée, & d'où ils pouvoient facilement faire une irruption en France. Ils avoient déja près de quarante mille hommes, & ils attendoient dans quinze jours l'Electeur de Brandebourg avec vingt mille de renfort : jamais situation ne s'est trovvée plus avantageuse. Celle du Vicomte étoit bien différente; vingt-deux mille hommes faisoient toute son armée; il étoit dans la basse Alsace, peu abondante par elle-même, & consumée par le séjour que ses trouy avoient fait depuis deux mois; avec des forces aussi inégales que les siennes, il étoit obligé de couvrir Saverne & Haguenau, places éga-

lément foibles & importantes. Après la jonction des troupes Electorales & Impériales, il ne pouvoit plus demeurer en Alsace: la retraite cependant étoit dangereuse, & ses suites funestes; elle entraînoit la perte de Brisac & de Philisbourg; la gloire des armes Françoises auroit été ternie; les Alliés du Roi en Allemagne pouvoient être accablés, la Lorraine & la Franche-Comté reprises, & la Champagne mise au pillage. Dans cette extrêmité, le Vicomte ne trouva d'autre ressource que d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoissoit mieux que personne les avantages que leur donnoit le nombre & la situation; il sçavoit aussi ce que peut une armée aguerrie, pleine d'Officiers accoutumés aux périls, conduite par un Général aimé de ses soldats. An. 1674.

Turenne forma donc le dessein d'attaquer les Impériaux, & n'en différa l'exécution qu'autant qu'il falloit pour donner quelque relâche à ses troupes: elles se reposerent trois jours au camp de Wantzenau; & à l'entrée de la nuit il fit marcher devant lui les dragons du Roi, de la Reine & de Listenay, avec ordre de faire des ponts par tout où il seroit nécessaire; il décampa lui-même à minuit, & alla passer la riviere de Suvel à Lampertheim. Son armée avançoit sur trois colonnes, la cavalerie laiss- Le Vicomte marche vers les ennemis. 2 d'octobre.

An. 1674.

soit Strasbourg sur la gauche ; l'artillerie & le bagage marchoient à la droite, & l'infanterie entre deux. Il enfila la route d'Achenem où les ennemis avoient heureusement négligé la garde des ponts : pendant la marche il survint une pluye abondante, qui, détrempant la terre grasse & labourée, rendit les chemins difficiles. Il arriva néanmoins à quatre heures après midi sur les hauteurs d'Achenem ; il employa le reste du jour à reconnoître le pays, avança lui-même avec quelque cavalerie, passa au-delà de la Brusche, & découvrit le camp des ennemis derriere Ensheim dans une plaine fermée à la droite par un grand bois du côté de Strasbourg, & à la gauche par un petit bois de mille pas de longueur sur quatre ou cinq cens pas de large ; & près de leur centre étoit le village d'Ensheim. Comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il fit défiler l'armée toute la nuit ; & à mesure qu'elle passoit, elle se mit en bataille dans la plaine à la gauche du village d'Holsheim, le plus près de la riviere qu'elle put ; & pendant tout ce tems il demeura toujours à cheval.

Il range son armée en ordre de bataille.

A la pointe du jour, le quatre d'Octobre, toute l'armée Françoise se trouva en bataille sur deux lignes : dix-sept escadrons de la brigade de Piloi formoient la droite de la premiere, avec les dragons du Roi & de Listenai sous le

marquis de Vaubrun lieutenant-général, & le comte de Roye, maréchal de camp : la brigade d'Humieres de pareil nombre d'escadrons, & les dragons de la Reine composoient la gauche commandée par le comte de Lorge lieutenant-général, & le comte d'Auvergne, maréchal de camp. Foucault, plus ancien lieutenant-général, conduisoit les dix bataillons du centre de la premiere ligne, & avoit sous lui deux brigadiers, le marquis de Douglas à la droite, & le comte de Pierre-fite à la gauche; Mont-Georges entre les deux lignes, soutenoit avec cinq escadrons l'infanterie de la premiere. Le centre de la seconde, composée de huit bataillons, quatre de Reveillon & quatre de Pizieux, avoit sur l'aile droite quatorze escadrons de la brigade de Renty, & sur la gauche un pareil nombre de celle de Lambert. Le Vicomte entremêla tous ces escadrons de divers pelotons de grenadiers, comme à la bataille de Sintzheim : trois bataillons & quatre escadrons faisoient tout le corps de réserve ; l'armée entiere montoit à vingt-deux mille hommes, avec trente pieces de canon sous les ordres de S. Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie. Turenne avoit pour aydes de camp milord Duras, le chevalier de Bouillon, les marquis d'Harcourt, de Ruvigny & de S. Poin : il ne choisit pour lui aucun poste particulier, voulant se

AN. 1674. 4 d'octobre.

An. 1674. porter par-tout où sa présence seroit nécessaire; il parcourut la tête de sa premiere ligne, & se fit voir aux troupes avec cet air de gaieté qui lui étoit ordinaire les jours de bataille. Aussi-tôt que les Anglois l'apperçurent, ils pousserent un cri de joie qui lui parut être de bon augure.

Ordre de bataille des Impériaux.

Le duc de Bournonville ayant été instruit le jour précédent de l'arrivée du Vicomte, avoit rassemblé aussi-tôt ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim qui en étoit le principal, & fait ranger en bataille, derriere le village, son armée qui montoit à trente-cinq mille hommes avec cinquante pieces de canon. Il fit mettre ses troupes sur deux lignes fort épaisses & fort étendues, avec un corps de réserve composé de tant de bataillons, qu'on pouvoit le regarder comme une troisieme ligne. Il donna le commandement de l'aile droite au comte de Caprara, & celui de l'aile gauche au duc d'Holstein-Ploën. Il se mit lui-même à la tête du corps de bataille: le duc de Lorraine, le prince de Bade & plusieurs Princes d'Allemagne au nombre de vingt-deux commandoient leurs propres troupes; mais avec subordination aux Lieutenans-généraux des ailes où leurs corps se trouvoient distribués. L'ordre de bataille ainsi réglé, le duc de Bournonville se saisit du petit bois qui étoit de-

vant sa gauche ; il y envoya du canon aussi-bien que dans le village, avec de l'infanterie qui s'y retrancha. Sa droite étoit appuyée au grand bois du côté de Strasbourg, & à des vignes fermées d'une longue haie, qui regnoit à la tête de cette droite. Son centre étoit couvert par le village d'Ensheim environné de haies, de fossés & de retranchemens ; son aile gauche étoit de même à l'abri par un fossé bordé de haies, & par le petit bois qui répondoit au milieu de cette aile : il avoit de plus à sa droite & à sa gauche des rideaux & des ravins qui cachoient tellement son infanterie, qu'à peine la pouvoit-on voir. Ce fut dans cette situation que les Impériaux attendirent les François.

An. 1674.

Commencement de la bataille d'Ensheim, où l'on attaque le bois.

Le Vicomte fit marcher son armée vers celle des ennemis ; & comme il ne pouvoit les pousser sans être maître du petit bois, il le fit attaquer par les régimens des dragons du Roi & de Listenai, qui mirent pied à terre, sous les ordres du marquis de Boufflers, depuis maréchal de France. Les Impériaux y étoient postés à couvert de quelques rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée : ils y avoient placé trois bataillons avec deux pieces de canon chargées à cartouches. Turenne fit aussi-tôt avancer quelques pieces de campagne : on se canona quelque tems de part & d'autre ; on en vint

AN. 1674. ensuite au feu de la mousqueterie. Le duc de Bournonville détachoit sans cesse des troupes fraîches pour maintenir le poste, & le Vicomte fut obligé d'envoyer cinq cens Grenadiers des pelotons qui étoient dans les intervalles de ses escadrons pour soutenir les dragons; avec ce renfort, Boufflers redoubla son attaque, monta sur les retranchemens, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur artillerie, & les poussa jusqu'à un second retranchement plus loin, derriere lequel ils avoient placé six autres pieces de canon. Les François en essuyerent le feu pendant trois heures, sans pouvoir avancer. Le Vicomte voyant qu'il étoit impossible de forcer un pareil poste sans un grand corps d'infanterie, y envoie les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du corps de réserve, ceux de Languedoc, de Churchill & de Montmouth de la seconde ligne, & le combat recommence de nouveau. Une pluie violente suspend pour quelque tems l'ardeur des attaques; mais ce moment de relâche ne sert qu'à redoubler la fureur des soldats. Le carnage devient effroyable, & l'on ne combat plus que sur un tas de corps morts. Enfin les François forcent le second retranchement, prennent les six autres pieces de canon des ennemis, & les chassent du bois, en gagnant toujours du terrein.

Les Impériaux ne se rebuterent point d'avoir été repoussés deux fois ; & regardant toujours le poste du bois comme décisif pour eux, ils firent marcher encore sept bataillons de l'infanterie de Lunebourg, pour tâcher de regagner leur canon & de rentrer dans le bois. Alors le Vicomte fit avancer tous les bataillons de sa seconde ligne qui n'avoient pas encore chargé ; on recommença pour la troisieme fois un des plus sanglans combats d'infanterie qu'on eût vu depuis long-tems. La victoire balança également pendant quelques heures ; tous les Officiers y agirent de leur chef, en se déterminant selon les occurrences. L'irrégularité du champ de bataille & l'acharnement des deux partis empêcherent qu'on ne pût donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées : l'action fut d'un détail extraordinaire ; la pluie qui continuoit toujours, & le danger d'attaquer les Allemands sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Comme les Impériaux combattoient à la tête de leur ligne, leur cavalerie les soutenoit par un mouvement facile & régulier, au lieu que les bataillons du Vicomte éloignés de sa droite, n'étoient point soutenus. Il fit avancer tous les escadrons de la seconde ligne de sa droite à la place de ceux de sa premiere, & fit marcher la premiere vers les ennemis ; elle s'étendit le

AN. 1674.

Suite de la bataille.

AN. 1674. long du bois qu'elle laissa derriere elle. Le Vicomte visitoit sans relâche tous les postes, faisoit soutenir ceux qui étoient les plus poussés, & crut devoir s'exposer comme le moindre soldat dans une nouvelle charge où il voulut faire une derniere tentative. Plusieurs de ses gens furent tués à ses côtés, son cheval fut blessé sous lui, & le marquis d'Harcourt lui donna le sien. L'exemple de Turenne fit faire de si généreux efforts aux soldats, qu'ils repousserent les ennemis, dont l'opiniâtreté extrême alla jusqu'à les faire revenir une quatrieme fois; mais le Vicomte ayant fait pointer contr'eux leur propre canon, il les repoussa de nouveau, & les força à chercher un asyle derriere les retranchemens d'Ensheim, après la défaite de presque toute l'infanterie qu'ils avoient fait marcher en avant.

Fin de la bataille.

Pendant qu'une bonne partie des deux armées fut ainsi occupée à attaquer & à défendre le bois, le reste des troupes ne fit que se canoner & s'observer. Toute la premiere ligne des François étoit restée complette en front de bandiere, comme on l'a expliqué; mais il n'y avoit à la seconde ligne que les escadrons de la gauche. Le duc de Bournonville, voyant que l'armée du Roi étoit dégarnie, abandonna le poste du bois, en laissa le soin au duc d'Holstein-Ploën, & envoya Caprara avec un gros corps

MÉ[illegible].

cavalerie ſe gliſſer par une marche couverte
rriere les deux lignes de la gauche des Fran-
ıis, pour prendre leur infanterie en queue,
ndis qu'il avança lui-même avec pluſieurs
cadrons d'élite, pour les attaquer en front.
oucault, lieutenant-général, qui étoit à la tête
e l'infanterie de la premiere ligne, voyant le
uc de Bournonville venir d'un côté, & Ca-
rara de l'autre, fit promptement les évolu-
ons néceſſaires pour faire face des deux côtés,
t attendit le duc de Bournonville de pied
erme, en ordonnant à ſes bataillons de ne
oint tirer. Cette manœuvre étonna le général
Allemand, il n'oſa ſe riſquer, & retourna ſur
es pas; mais Caprara plus audacieux, alla
omber ſur la gauche, renverſa quelques eſ-
cadrons de la ſeconde ligne, pouſſa Mont-
Georges, qui voulut faire ferme avec les eſca-
drons de la réſerve, & tourna par derriere l'in-
fanterie Françoiſe. Auſſi-tôt le comte de Lorge
& le comte d'Auvergne rallierent tous les eſca-
drons de la ſeconde ligne & de la réſerve, tom-
berent ſur Caprara, l'obligerent de retourner
promptement d'où il étoit venu, & les Fran-
çois devinrent maîtres de la plaine, comme ils
l'étoient déja du bois. Le peu de jour qui reſtoit
ſe paſſa à ſe canoner de part & d'autre: la nuit
ſurvint plutôt & plus obſcure à cauſe de la
pluie qui ne ceſſa point, & les ténébres mirent
fin au combat.

AN. 16

AN. 1674.

Retraite des ennemis ; dénombrement des morts & des bleſſés.

Le Vicomte avoit fait marcher ſon armée près de quarante heures avant l'action ; elle avoit duré depuis le matin jusqu'au ſoir dans un terrein gras, dans un bois fourré, pendant une pluie continuelle ; il ſentit que s'il faiſoit paſſer la nuit à ſes troupes ſur le champ de bataille ſans manger, elles ne ſeroient pas en état d'attaquer le lendemain. Il repaſſa la Bruſch pour retrouver les vivres & les bagages, & ſe remettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'aſſez grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée ; plus de trois mille ennemis étoient demeurés ſur la place : il leur avoit pris huit pieces de canon, pluſieurs étendarts, timbales, drapeaux & priſonniers ; il étoit demeuré maître du bois, de leurs premiers retranchemens à ſa droite, & de toute la plaine à ſa gauche. Il repaſſa la riviere à Holtzeim, & alla camper à Achenem, à une petite lieue du champ de bataille, ſur lequel il laiſſa Bulonde, brigadier, avec ſix régimens de cavalerie & un autre de dragons. Pendant que ſes troupes ſe repoſoient, les ennemis abandonnerent leur camp avec précipitation, y laiſſerent deux pieces de canon, beaucoup de munitions & un grand nombre de bleſſés. On apprit par quelques priſonniers que long-tems avant la fin du combat le duc de Bournonville avoit fait prendre le chemin de Strasbourg à

on bagage, & que les Confédérés s'étant retirés dans une extrême confusion pendant la nuit, avoient cédé au Vicomte tous les avantages que le mauvais tems & la fatigue de ses troupes l'empêcherent de remporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre : les François y perdirent près de deux mille hommes & beaucoup d'officiers ; le comte d'Auvergne, le marquis de Pizieux & de Reveillon, & le comte d'Hamilton furent fort blessés, avec un grand nombre de subalternes. Outre les trois mille morts que les ennemis laisserent sur le champ de bataille, ils perdirent depuis un grand nombre de soldats & d'officiers blessés, qui moururent le lendemain de l'action. Leur perte fut si considérable, que ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée de l'électeur de Brandebourg, ils se retirent sous le canon de Strasbourg, & à couvert de la riviere d'Ill.

An. 1674.

Le Vicomte s'assure des passages & des défilés, & se campe à Marlen.

7 d'octobre.

Le Vicomte demeura deux jours entre Achenem & Bruschwirkersem, à une lieue & demie des ennemis qui pouvoient aisément venir à lui. Le sept du mois d'octobre, il marcha deux lieues plus loin jusqu'au bourg de Marlen, sur la petite riviere de Mozig, qui vient des montagnes de Saverne : l'armée y campa, en couvrant sa droite de la riviere, & en étendant sa gauche le long des hauteurs qui fermoient la

An. 1674.

queue du camp; il choisit ce poste comme le plus commode pour attendre les Confédérés que la jonction des troupes de Brandebourg devoit rendre trois fois plus forts que lui. S'il eût resté dans son premier camp, les ennemis auroient pu après cette jonction attaquer Saverne & Haguenau, ou marcher à lui, & il n'auroit pas été en état de tenir la campagne devant eux; mais par la situation de son nouveau camp, il couvrit ces deux places d'où lui venoient des vivres, mit son armée en sûreté, & conserva derrierre lui les fourrages qui lui seroient nécessaires dans la suite. Il y avoit derriere sa droite sur la route de Saverne un défilé fort étroit, d'un quart de lieue de long, terminé par le château de Vasselone, qui appartenoit aux habitans de Strasbourg, & qui étoit gardé par cinquante hommes. Le Vicomte engagea le commandant d'y laisser entrer autant de troupes qu'il en falloit pour défendre le poste, & s'assura ainsi la communication de Saverne, se mit en état de secourir Haguenau, ou de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient.

L'électeur de Brandebourg joint ses troupes à celles des Impériaux.

Les Impériaux étoient toujours campés sous Strasbourg en attendant l'électeur de Brandebourg, dont la marche lente par elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent plusieurs princes d'Allemagne de lui donner

paſſage ſur leurs terres. Il ne vouloit arriver en Alſace que pour le quartier d'hiver, ne penſoit qu'à ménager ſes troupes en faiſant de petites journées, & traînoit avec lui, ſelon la coutume des Allemans, un grand équipage. L'Electrice & pluſieurs Princeſſes l'accompagnoient, & diſoient par-tout qu'elles alloient faire connoiſſance avec les dames Françoiſes, pour apprendre les manieres de la nation polie. Ce grand ſecours, qui montoit à vingt mille hommes, traverſa le Rhin ſur le pont de Strasbourg le quatorze d'octobre; il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell-Lunebourg, que ce Prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe & de Franconie : d'ailleurs l'électeur Palatin, qui étoit retourné dans ſes états lorſque les Confédérés paſſerent le Rhin à Strasbourg la premiere fois, joignit les Brandebourgeois en chemin, & amena deux mille hommes qu'il commandoit en perſonne; de ſorte que l'armée Impériale montoit à près de ſoixante mille combattans. Pendant que toutes ces troupes traverſoient le Rhin, le duc de Bournonville fit paſſer l'Ill aux ſiennes, & s'alla poſter près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'électeur de Brandebourg & l'électeur Palatin le joignirent; ils eſpéroient chaſſer les François de l'Alſace, entrer dans la Lorraine, & pénétrer juſqu'à

AN. 1674.

14 d'octobre.

AN. 1674. Paris. L'alarme s'étant répandue à la Cour, le Roi ordonna à l'arriere-ban & à plusieurs régimens qui servoient en Flandre de marcher vers le Rhin. Les généraux Allemans ayant tenu conseil de guerre où il fut décidé qu'on marcheroit vers le Vicomte, le duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs d'Achenem avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & fit divers mouvemens, comme s'il eût voulu reconnoître exactement le camp des François. Turenne ne prit point le change, & jugeant du dessein des ennemis par ce qu'ils devoient faire, plutôt que par ce qu'ils paroissoient vouloir faire, crut que leur démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils feignoient de l'attaquer, leur véritable dessein étoit de lui dérober une marche, & d'aller tomber sur Haguenau; pour les prévenir, il envoya le comte de Roye à la gauche de son armée, avec ordre de détacher divers partis jusqu'au Rhin, & de jetter huit cens hommes dans Haguenau. Tous ces partis n'ayant eu aucune nouvelle des Impériaux, le Vicomte commença à croire que leur intention étoit en effet de venir à lui par sa droite, & pour se précautionner contre cet inconvénient, il fit faire des redans à travers d'une plaine qui s'éleve peu à peu de l'autre côté du ruisseau; il y logea de l'infanterie en couvrant ainsi sa droite, aussi-bien que le défilé qui

qui perce la montagne ; il délogea la garnison de Strasbourg du château de Vasselone, & s'en rendit maître ; il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son camp, & toute l'armée se persuada qu'il vouloit y attendre les ennemis. Etant allé lui-même visiter les travaux, il remarqua un vieux fantassin qui se reposoit ; le Vicomte s'approcha de lui, le tira à part & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas : le soldat lui répondit en souriant : *c'est, mon Général, que vous ne demeurerez pas long-tems ici.* Turenne reconnut par-là son intelligence, lui donna de l'argent, lui recommanda le secret, & bientôt après le fit lieutenant. Les Impériaux avoient trois partis à prendre, ou de livrer bataille au Vicomte, ou de lui couper toute communication avec Saverne, ou d'aller assiéger Haguenau, dont la prise auroit rendu celle de Philisbourg infaillible. Ils demeuroient toutefois dans leur camp sans faire aucun mouvement, soit que tant de généraux ne pussent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, soit qu'en effet ils espérassent que le Vicomte se trouvant trop foible se retireroit de lui-même, & leur laisseroit la campagne libre.

AN. 1674.

Cette incertitude dura jusqu'au dix-huit d'octobre : alors les Confédérés se mirent en marche pour approcher du camp des François ; Turenne en fut averti d'abord par le marquis de

Les Impériaux au nombre de soixante mille hommes mar-

AN. 1674

[...]chent vers [l]e Vicomte.

Vaubrun & par le comte de Roye ; il monta à cheval, & étant arrivé sur l'extrêmité de la hauteur à la gauche de son camp, il vit toute l'armée des ennemis qui s'avançoit, & résolut de se retirer la nuit à Dettweiler, d'où il pouvoit couvrir Saverne, & secourir Haguenau. Après le soleil couché, il fit marcher le bagage & les caissons par le défilé de Vasselone, l'artillerie par un autre défilé sur la gauche vers l'extrêmité du côteau, & lorsque tous les équipages furent passés à minuit, il fit suivre toute l'armée sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le comte de Lorge menoit l'avant-garde, & Foucault, lieutenant-général, étoit à l'arriere-garde avec le comte de Roye. De trois défilés qu'on trouve depuis Marlen jusqu'à Dettweiler, toute l'armée avoit passé le premier à la pointe du jour ; à peine fut-elle entrée dans le second, que les ennemis parurent sur les onze heures du matin vis-à-vis de Cochersberg, & pour inquiéter la marche, ils envoyerent deux mille chevaux, qui chargerent les dernieres troupes de l'arriere-garde du Vicomte dans le moment qu'elles achevoient d'entrer dans le troisieme défilé. Les dragons François mirent pied à terre dans les hayes, écarterent les ennemis par leur feu, & donnerent le tems à l'armée de passer sans perte. Le nombre des Impériaux grossissant toujours, ils suivirent la

Vicomte jusques sur les hauteurs près de Dettweiler ; mais six mille chevaux de l'arriere-ban parurent, sous les ordres du maréchal de Crequi, sur les hauteurs de Vasselonne, & l'ancienne réputation de ce corps en imposa aux ennemis ; de sorte qu'ils n'oserent attaquer l'armée Françoise, qui, continuant sa marche avec ordre & fierté, arriva sur les dix heures du soir dans le nouveau camp. Tous sentirent avec plaisir qu'on venoit de faire, sans aucun désavantage, une retraite de près de quatre lieues, devant une armée presque trois fois plus forte.

An. 1674.

Le Vicomte, qui prévoyoit depuis long-tems les grandes forces que les Impériaux devoient assembler, avoit choisi ce poste comme un asyle capable de mettre à couvert une armée aussi inférieure à celle des ennemis que la sienne. Il avoit devant lui la riviere de Soor, sa droite à Dettweiler, & sa gauche vers Hochfelt ; l'une & l'autre couvertes de deux ruisseaux qui tombent dans le Soor. L'armée passa la nuit en bataille ; & le lendemain vingt du mois, dès qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenues, on posta les gardes, & l'on campa. Le Vicomte détacha un corps à Steimbrouch, à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans cette derniere place à la moindre alarme, résolu lui-même d'y marcher avec toute l'armée, si l'ennemi s'avançoit jusques-là. Pour exécuter

Le Vicomte fortifie dans son camp de Dettweiler.

ce dessein avec plus de diligence & de sûreté, il
AN. 1674. fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués du Soor jusqu'à Saverne. L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder; il y avoit deux lieues de l'aile gauche de l'armée Françoise à Brumpt; l'aile droite des Impériaux n'en étoit qu'à une demie lieue, & leur gauche s'étendoit vers les hauteurs de Cochersberg: s'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils se seroient mis en état de venir à l'armée Françoise, ou de se poster entre elle & Haguenau. Soit qu'ils ne connussent point ces avantages, soit qu'ils manquassent de résolution, soit enfin qu'ils crussent que le Vicomte seroit obligé de se retirer faute de fourrages, ils ne tenterent point le passage, & lui laisserent le tems de prendre toutes ses précautions. Il fit rompre de ce côté tous les ponts & tous les gués du Soor jusqu'au-delà de Brumpt; il mit une garde de dragons dans ce bourg, d'où l'on découvroit du haut de l'église les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire vers la riviere. Il jetta un autre détachement de dragons dans le château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de cavalerie qui devoient avertir de tout ce qui se passeroit. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au camp; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étendue avec grand

soin. Si les Confédérés avoient passé le Soor, le dessein du Vicomte étoit de les combattre au passage, & de tout hasarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau.

AN. 1674.

Générosité du Vicomte.

Pendant que le Vicomte étoit dans son camp de Dettweiler, il rencontra un pauvre gentilhomme de l'arriere-ban qui étoit fort mal monté, mais qui paroissoit extrêmement zélé pour le service. Il lui proposa de troquer de chevaux, & il lui en fit accepter un de grand prix en échange d'un médiocre, qu'il disoit lui plaire beaucoup parce qu'il étoit plus doux. Au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, il ne laissoit échapper aucune occasion d'exercer ainsi sa générosité en la cachant. Ce fut au même camp de Dettweiler, qu'il envoya son neveu, le duc d'Elbeuf, faire des complimens à Charles IV duc de Lorraine, qui étoit dans le camp des ennemis. Charles ne put s'empêcher de dire à ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans : « mon petit cousin, vous » êtes trop heureux de voir & d'entendre tous » les jours le vicomte de Turenne ; vous n'avez » que lui de pere, baisez les pas par où il passe, » & faites vous tuer à ses pieds [1]. Les Impériaux & les François demeurerent de part & d'autre dans la même situation jusqu'au trente

[1] Lettres de Madame de Sevigné.

AN. 1674. d'octobre, sans que l'armée formidable des Allemands osât faire d'autre entreprise que de s'emparer de Vasselone, où le Vicomte avoit mis un capitaine avec cent cinquante hommes. L'électeur de Brandebourg battit ce château avec dix pieces de gros canon en deux batteries ; & cependant les assiégés tinrent un jour & demi. L'Electeur voulut d'abord les faire prisonniers de guerre ; mais le chevalier de Ronsiere qui les commandoit, ayant refusé de se rendre, ils sortirent avec une capitulation honorable, & revinrent à l'armée, où tout le monde loua fort leur défense.

On envoie de Flandres les secours au Vicomte.

Le même jour le marquis de Genlis arriva au camp avec quinze escadrons, que le Vicomte posta à Vilsen sur le Soor, entre son camp & Hochfelt. Le marquis de [1] Montauban en amena vingt autres trois jours après avec huit bataillons. Le comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons. La Feuillée, Sourdis & la gendarmerie se mirent aussi à portée de le joindre, s'il en avoit besoin : mais le Vicomte les fit demeurer dans la Lorraine Allemande jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de s'en servir. Toutes ces troupes venoient de Flandres où la campagne finit de bonne heure, parce que les Confédérés défaits

[1] De la maison de la Tour du Pin en Dauphiné.

au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde par le prince de Condé, avoient été obligés, pour éviter la ruine entiere de leur armée, de chercher des quartier d'hyver dès le milieu d'octobre. An. 1674.

Les Impériaux se retirent : ils campent d'abord à Achenem, & ensuite à S. Blaise.

Les Impériaux qui n'avoient osé passer le Soor avant que le Vicomte eût reçu du secours, le crurent trop fort pour oser rien entreprendre après l'arrivée de tant de troupes; & ne pouvant subsister qu'avec peine dans un camp dont les environs avoient déja été ruinés, ils retournerent vers Strasbourg, & camperent à Achenem. Leur éloignement mettoit l'armée Françoise en repos : mais elle demeuroit dans un grand besoin de fourrages; & quoiqu'elle fût un peu soulagée par les convois d'avoine, la cavalerie diminuoit beaucoup; les chevaux mouroient tous les jours au piquet, consumés de faim & de froid : cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que d'y demeurer pour couvrir Saverne & Haguenau. Les convois de de tout ce qui étoit nécessaire à l'armée venoient de Lorraine par la petite Pierre, que les Allemands appellent Lutzelsteim, le partage & la résidence d'un Prince cadet de la maison Palatine. Le Vicomte, appréhendant que la persuasion de l'électeur Palatin n'engageât ce Prince à rompre la neutralité qu'il avoit observée jusqu'alors, lui envoya Sesan, major général de

An. 1674. l'armée. Sesan, après avoir employé la persuasion & les menaces, réussit dans sa négociation; & le Prince convint de recevoir deux cens hommes dans la ville, pourvu qu'on n'en mît point dans le château. Le Vicomte, en se rendant maître de ce poste, s'assuroit toutes les commodités & les avantages qu'une armée peut tirer des pays qui sont derriere elle, lorsque les devants sont ruinés ou occupés par les ennemis.

Le Vicomte se retire vers Ingweiler.

Les Impériaux, ayant appris que le Vicomte avoit encore reçu quelques bataillons des gardes Françoises avec le régiment de Rambure, & qu'il avoit fait faire des ponts sur le ruisseau, comme pour aller à eux, repasserent la Brusch, se posterent où ils étoient avant le combat d'Ensheim, & prirent leur quartier général à Geispitzen & à S. Blaise. Turenne répandit

20 novembre.

alors sa cavalerie dans les villages à deux lieues de son camp, derriere la riviere de Moter, d'où il pouvoit la rassembler en peu d'heures. Voyant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre par les travaux qu'on y avoit faits, & la garnison qu'il y laissoit, il fit décamper son infanterie de Dettweiler, la répandit avec sa cavalerie dans des quartiers derriere le Moter, depuis la montagne jusqu'à Haguenau, & prit son quartier général à Ingweiler. Avant que de marcher, il fit raser le

château d'Hochfélt, de peur que les ennemis ne s'y postassent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau. Le lendemain il reconnut la riviere de Moter jusqu'à l'abbaye de Neubourg, rompit tous les ponts pour mettre ses quartiers en sûreté, & fit retirer en même tems dans Haguenau tous les fourrages qu'on put ramasser, pour ôter aux ennemis les moyens d'y subsister quand il s'en seroit éloigné.

An. 1674.

21 novembre.

Les Impériaux se répandent dans la haute Alsace, & y prennent leurs quartiers.

Quoique les Confédérés fussent séparés de lui par plusieurs rivieres, ils jugerent néanmoins à propos de se retrancher; ils avoient coupé la plaine entre Ensheim & Geispitzen d'un grand nombre de redans qui couvroient la tête de leur camp. Quand ils apprirent que le Vicomte avoit mis ses troupes dans des quartiers, ils s'étendirent dans la haute Alsace, espérerent y subsister dans l'abondance, se flatterent de pouvoir entrer au printems dans la Lorraine & dans la Franche-Comté. Cette derniere province les attendoit comme des libérateurs; & l'on y préparoit en secret du pain & tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance. Les Lorrains, passionnés pour le Duc, n'attendoient aussi que sa présence pour se déclarer. La saison étoit déja fort avancée; les ennemis ne croyant pas que le Vicomte songeât à les venir inquiéter dans leurs quartiers, par-

AN. 1674. tagerent entre eux tout le beau pays entre le Rhin & les montagnes d'Alsace, depuis Strasbourg jusqu'à Béfort, & commencerent à traiter des contributions. L'électeur de Brandebourg ayant établi sa cour à Colmar, y fit venir l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Le Vicomte fait défiler ses troupes vers la Lorraine.

Le Vicomte, résolu de tout sacrifier pour les faire déloger & repasser le Rhin, laissa dans Saverne & dans Haguenau les troupes nécessaires pour la défense de ces deux places, &

29 novembre.

commença le vingt-neuf de novembre à faire défiler son armée. Il marcha lui-même avec l'arriere-garde à la petite Pierre, en augmenta la garnison, pour se conserver toujours le passage en Alsace; & ayant achevé de traverser les montagnes, continua sa route jusqu'à Lixheim, où il trouva quelques quartiers des troupes commandées par le comte de Saulx. Il y

4 décembre.

demeura jusqu'au quatre de décembre, qu'il alla vers Lorkheim pour y séjourner encore. Comme on ignoroit les desseins profonds de ce général, à peine les nouvelles de sa marche en Lorraine furent-elles arrivées à la cour de France, qu'on commença à critiquer sa conduite. Quelques officiers de son armée même, qui ne pouvoient pénétrer ses intentions, manderent à Paris qu'ils étoient étonnés de sa manœuvre. On ne pouvoit lui pardonner de s'être

retiré en Lorraine, après avoir fait espérer qu'il sauveroit l'Alsace, ni concevoir ce qui l'avoit porté à refuser les troupes du comte de Saulx; le Ministre n'oublia rien pour faire sentir au Roi les torts apparents de ce Général. Il faut avouer pourtant que le public rendit justice au Vicomte, quoique toutes les apparences fussent contre lui; on se persuadoit qu'il avoit ses raisons; & si on murmuroit contre sa retraite, c'étoit moins pour blâmer sa conduite, que pour se plaindre de la fortune qui n'avoit pas secondé sa prudence & sa valeur.

AN. 1674.

Le Vicomte engage le prince de Montbéliard à garder la neutralité.

Les Impériaux, le voyant retiré, se répandirent en divers quartiers de l'Alsace, s'établirent à Schelestat, à Tuckeim, à Colmar, à Ensisheim, & dans plusieurs autres villes. Persuadés que le Vicomte ne songeoit plus à les inquiéter, ils bloquerent Brisac en-deçà & au-delà du Rhin, envoyerent sommer le prince de Montbeliard, cadet de la maison de Wirtemberg, de se déclarer pour eux; mais le Vicomte lui envoya le duc de Duras, gouverneur de la Franche-Comté, qui engagea ce Prince à rester neutre, plutôt par la persuasion que par les menaces.

Il rassemble ses troupes à Béfort.

Au mois de décembre, Turenne voyant que les ennemis avoient fait tout ce qu'il avoit prévu, & qu'il étoit tems de commencer l'exécution du grand projet qu'il méditoit depuis

AN. 1674. près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du comte de Saulx, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Alsace, les partagea en plusieurs détachemens & petits pelotons, mit de vieux officiers à la tête de chacun, les fit marcher le cinq de décembre par des routes différentes le long des montagnes de Vauge, & leur donna à tous le même rendez-vous, sans que les uns sçûssent où les autres avoient ordres d'aller; ce rendez-vous étoit près de Béfort à l'autre bout de l'Alsace. Il marqua leurs routes & leurs logemens de maniere qu'ils pouvoient se rassembler en moins de ving-quatre heures. Il passe lui-même avec un corps de troupes par Blamont, Baccarat, Dontail, Padoulx, les Loyes & Longuet, où il se repose pendant dix jours. Il gagne ensuite Remiremont, s'en empare, en chasse quatre cens Lorrains qui s'y étoient établis, & continuant sa route par Faucogney & Melizay, il arrive le vingt-sept à Béfort, où tous ses quartiers se rassemblerent, après trois semaines de marche par des montagnes couvertes de neige, au milieu des torrens débordés, & à travers des chemins presqu'impraticables. Aussi-tôt que les ennemis eurent appris la conduite de Turenne, ils prirent l'alarme, abandonnerent leurs quartiers les plus avancés, & se retirerent aux environs d'Altkirck, vers la source de la riviere

5 décembre.

d'Ill. Le vingt-huit, le Vicomte poursuivit sa route deux lieues au-delà de Béfort jusqu'à Grun, où il fit loger la gendarmerie près de son quartier, avec les brigades de Lucinge, de Sourdis & de Cateux, & leur donna ordre de se tenir prêts le lendemain sur le chemin de Mulhausen pour tâcher d'enlever quelques quartiers des ennemis.

AN. 1674.

A la pointe du jour du vingt-neuf, il apprit par quelques prisonniers que les troupes de Munster marchoient vers le rendez-vous général des Impériaux; il se hâta de les suivre, & les rencontra près de Mulhausen; il fit avancer le premier escadron d'Orléans & celui de Sourdis pour les pousser, sous les ordres du marquis de Montauban, maréchal de camp du jour, qui les attaqua, & le combat s'engagea vivement de part & d'autre. Le Vicomte fit poster la gendarmerie vers une hauteur qui s'étendoit le long d'un ruisseau voisin. Ces gros escadrons descendant sur un grand front par le côteau, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'armée étoit derriere. Le gué se trouva heureusement assez large; le marquis de la Trousse le traversa en diligence à la tête de ses gendarmes, pour soutenir ceux qui étoient déja passés; la Trousse y arriva dans le tems que deux escadrons des chevaux-légers du duc de Lorraine chargeoient

Combat de Mulhausen. 29 décembre.

An. 1674. avec avantage un escadron des gendarmes de Bourgogne ; il se mit à la tête des gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main, & les fit plier ; mais comme il apperçut de nouveaux escadrons ennemis qui venoient par derriere des hayes pour le prendre en flanc, il s'arrêta, & avec les escadrons qu'il trouva les plus proches de lui, il fit face de ce côté-là. Le comte de Lorges, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès du Vicomte, passa le gué, & mena un escadron droit aux ennemis, en faisant battre les timbales & sonner les trompettes ; mais les Impériaux se mirent en fuite avec tant de désordre, qu'au lieu de rejoindre leur gros, ils allerent à Bâle traverser le Rhin. Le comte de Lorges les suivit quelque-tems, monta sur une colline pour reconoître le terrein, & découvrit un autre corps d'Impériaux dans un fond séparé de lui seulement par le penchant de la colline, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en donner avis au Vicomte. Les troupes qu'on avoit ainsi attaquées étoient cinq ou six mille chevaux de l'Empereur, de Lorraine & de Munster, avec de l'infanterie, qui alloient à Ensisheim pour joindre le duc de Bournonville & l'électeur de Brandebourg, sur la nouvelle de la marche du Vicomte. Lorsque ces troupes découvrirent les premiers escadrons François, elles crurent que

ce n'étoit qu'un parti ; mais ayant ensuite vu la gendarmerie, & sçu que le Vicomte y étoit en personne, elles n'avoient soutenu le combat que pour donner le tems à leur infanterie & leurs bagages d'entrer dans les défilés qui continuent depuis la plaine jusqu'à Ensisheim. Turenne n'ayant point d'infanterie parce que le reste de son armée étoit à plus de deux lieuès de lui, & voyant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pousser. L'on avoit fait prisonniers le commandant des troupes de Munster, les majors de Caprara & de Dennewald, avec dix-huit autres officiers, & près de trois cens cavaliers ; les François remporterent dix-huit étendarts & deux paires de timbales ; ils ne perdirent qu'un capitaine & soixante maîtres ; mais le comte de Broglio, le marquis de Beaumont & plusieurs autres officiers furent blessés. Le combat très-vif, tourna tout entier à l'avantage des François, donna de la confiance à leurs troupes, & diminua celle des ennemis, qui se virent poussés au milieu de leurs quartiers, & contraints à se rassembler avec précipitation à la fin de décembre pour se tenir sur la défensive, au lieu de passer le reste de l'hiver en repos. Le duc de Bournonville se retira pendant la nuit vers Sainte-Croix près de Colmar pour y joindre l'électeur de Brandebourg. Le Vicomte étant

An. 1674. 30 décembre.

revenu le soir à son quartier de Grun, pour y attendre le reste de son armée, envoya le lendemain un gros parti vers Bâle, qui amena beaucoup de prisonniers; il prit ensuite un détachement de Croates ennemis qui marchoit sans défiance près de son quartier; il s'empara enfin du château de Brumstat, ou le régiment Impérial de Portia de neuf cens hommes s'étoit jetté en marchant pour aller joindre le duc de Bournonville à Ensisheim; il les fit tous prisonniers, hors le commandant & le major du régiment qui eurent la liberté de s'en aller.

An. 1675. Le Vicomte marche vers les ennemis pour l.ur livrer bataille. 3 janvier.

Toute l'armée Françoise s'étant rassemblée, le Vicomte fit marcher les dragons & la brigade de Sourdis à Ensisheim, que l'on trouva abandonné. Le trois de janvier, il prit son quartier, alla le lendemain vers le château de Ruffac, où il y avoit quatre cens dragons de Brandebourg & cent cinquante maitres, & les fit bloquer par la brigade de Lanson. Il continua sa marche droit à Paffemheim, où sa cavalerie demeura en bataille en attendant que son infanterie fût arrivée; & tout l'ayant joint sur le soir, il y passa la nuit du quatre au cinq de janvier. Depuis la rencontre de Mulhausen, les ennemis avoient rassemblé tous leurs quartiers à Colmar ou étoit celui de l'électeur de Brandebourg; & comme ils virent le Vicomte venir droit à eux, ils choisirent ce poste pour l'atten-

dre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux ; ils avoient à leur gauche Colmar & la riviere d'Ill, la montagne & la ville de Turkeim à leur droite, à leur tête un bras de la riviere de Fecht, qui coupe la plaine, & qui regne de l'une à l'autre de ces deux villes. Ce fut derriere cette riviere qu'ils mirent leur armée en bataille, firent des parapets le long de l'eau, y dresserent des batteries, & en placerent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, persuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. Le Vicomte avoit fait reconnoître toute cette disposition ; il avoit par lui-même une exacte connoissance des environs, & quoiqu'il parût presque impossible d'attaquer une si puissante armée dans un poste très-avantageux, il marcha néanmoins vers les ennemis le cinq de janvier au matin.

AN. 1675.

Ordre de la marche du Vicomte vers Turkeim.

Toute l'armée s'avançoit sur deux colonnes, avec une avant-garde de deux mille fantassins & de quatre cens grenadiers : après deux heures de marche, elle n'étoit plus éloignée que d'une demie lieue des ennemis, & il n'y avoit entr'eux & elle que la riviere dans une plaine fort unie d'une lieue de large. La cavalerie qui avoit servi toute la campagne sous le Vicomte, étoit fort fatiguée & considérablement diminuée ; mais son infanterie étoit bonne : il lui étoit venu

An. 1675. de l'armée de Flandre près de cent escadrons & vingt bataillons : le tout ensemble faisoit plus de trente mille hommes accoûtumés aux combats sous des généraux d'une expérience consommée. Aussi-tôt que les François furent entrés dans la plaine, le Vicomte fit former sa droite sous le commandement du comte de Lorges, & mena son avant-garde sur la gauche, en serrant le pied des montagnes dans un terrein plein de vignes & embarrassé de hayes. Comme ses officiers n'en voyoient que l'incommodité, sans en pénétrer les avantages, ils avoient besoin de toute la confiance que leur inspiroit la capacité du général pour ne se pas décourager. L'aile gauche marcha de cette maniere pour entrer par le Val S. Gregoire dans une ouverture de la montagne, où est la petite ville de Turkeim éloignée de Colmar d'environ une lieue & demie, & située au pied des montagnes d'Alsace, à la pointe d'une grande prairie, près de la riviere de Fecht qui se sépare en deux branches pour former une isle, où les ennemis étoient en bataille.

Combat de Turkeim. 5 janvier. Le comte de Lorges, qui commandoit l'aile droite, s'étendoit dans la plaine jusqu'à une église près de Colmar, comme s'il avoit eu dessein d'attaquer la place, ce qui détermina d'abord les ennemis à négliger Turkeim, & à

faire ferrer toutes leurs troupes sur la gauche, pour s'oppofer aux entreprifes de la droite des François vers Colmar. Ils s'apperçurent bientôt de la rufe du Vicomte; & voulant réparer leur faute, ils détacherent fur leur droite, du côté de Turkeim, douze bataillons & fix pieces de canon, foutenus d'un affez grand corps de cavalerie, pour empêcher les François de paffer la riviere & de s'emparer de la ville. Le Vicomte fit avancer huit bataillons fous Foucault, lieutenant général, avec ordre d'attaquer le pofte que les ennemis avoient occupé le long du ruiffeau, mais de ne les point fuivre quand il les en auroit chaffés, & de ne pas prendre leur canon, pour éviter d'engager une bataille générale. Il lui ordonna de plus, de ne commencer le combat qu'une heure avant le foleil couché, afin que les ennemis puffent prendre confeil de la nuit, & fe retirer pendant les ténebres, dans la crainte d'être attaqués le lendemain par le flanc & en front. Foucault marcha avec huit bataillons jufqu'à ce qu'il fut vis-à-vis du détachement des Impériaux: il foutint pendant quelque tems leur feu avec beaucoup de fermeté, & fut bientôt renforcé par les bataillons de Navarre, de la Reine, d'Anjou & des Vaiffeaux, qui pafferent l'eau avec intrépidité, & firent plufieurs décharges. Les ennemis ne purent foutenir cet effort; on

An. 1674.

An. 1675. leur vit perdre le terrein peu à peu, & faire un mouvement de retraite qui donna aux François la hardiesse de les pousser & de s'emparer de leur poste. Les Impériaux abandonnerent aussi-tôt Turkeim. La nuit survint, & obligea de suspendre le combat jusqu'au lendemain. Les troupes du Vicomte demeurerent dans la situation où elles étoient; il envoya seulement occuper une hauteur au-dessus de Turkeim, pour s'en servir si les Impériaux demeuroient jusqu'au jour dans leur camp; mais l'épouvante les ayant saisis, ils se retirerent pendant la nuit, & au lever du soleil il n'en parut plus aucun dans la plaine. Ainsi finit le combat de Turkeim, où Foucault, lieutenant-général, & le marquis de Mouchi, brigadier, furent tués. Jamais le Vicomte ne donna une plus grande marque de sa prévoyance, de la profondeur de son génie, & de sa capacité militaire, que dans cette occasion.

Les Impériaux repassent le Rhin. 6 janvier.

Le lendemain Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où il apprit que dès le soir les ennemis avoient fait défiler leurs bagages & leur artillerie; qu'à minuit toute l'armée ayant décampé en grand désordre, on avoit laissé quelques escadrons seulement sur la riviere durant la nuit, pour couvrir leur retraite; qu'elle avoit pris le chemin de Schélestat, & laissé dans Colmar les blessés & les



ıalades. En effet, on y en trouva au nombre e trois mille, avec plusieurs officiers. Sur les euf heures du matin, Montclar fut détaché vec les brigades d'Humieres & de Lambert, our les suivre & les observer, sans rien entreprendre. Les Impériaux étant arrivés à Schéestat, s'y posterent avantageusement, s'étendirent vers Châtenoi, & occuperent ainsi toute la largeur du pays, depuis les montagnes d'Alsace jusqu'à la riviere d'Ill : ils y demeurerent trois jours, attendant que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & marcherent alors vers Benfeld pour passer le pont de Strasbourg. Le neuf, le Vicomte les suivit, prit son quartier à Gemer, répandit ses troupes aux environs de Schéleſtat, & entra lui-même dans la ville pour rassurer les bourg-mestres. Le onze, l'armée ennemie quitta Benfeld & repassa le Rhin. Turenne avoit envoyé dès le trois à Strasbourg, pour assurer les habitans qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, sans leur faire aucun tort, tout pardonner & tout oublier. Cette lettre avoit produit l'effet qu'il souhaitoit, & les Magistrats se fiant aux assurances qu'il leur avoit données, lui envoyerent le quatorze du mois Kinser, sécretaire de la ville, pour lui apprendre que les Confédérés avoient repassé le Rhin, & lui demander le renouvellement de la neutralité. Le Vicomte l'ac- AN. 1675.

AN. 1675. corda, à condition qu'ils ne donneroient point passage sur leur pont aux ennemis.

Lettre du Vicomte à le Tellier, Sécrétaire d'Etat.

Le succès de cette campagne étonna toute l'Europe : mais on en fut bien plus surpris, lorsqu'on sçut que le Vicomte l'avoit préméditée deux mois auparavant. Le Roi fit lire en présence de toute la Cour une lettre de ce général, datée du trente d'octobre, du camp de Dettweiler, & adressée à le Tellier, sécretaire d'état, dans laquelle Turenne marquoit, « que » feignant de ne pouvoir plus résister aux en» nemis depuis la jonction de l'électeur de » Brandebourg, il alloit toujours reculer de» vant eux ; que pour leur donner même plus » de confiance, il se retireroit tout-à-fait en » Lorraine ; après quoi ils ne manqueroient pas » de s'étendre dans toute l'Alsace ; qu'alors il » tomberoit sur leurs quartiers par un endroit » où assurément ils ne soupçonneroient pas » qu'il dût les venir surprendre, & qu'il les » obligeroit peut-être de repasser le Rhin, & » d'aller hiverner chez eux ».

Le Vicomte étoit encore dans son camp près de Schélestat lorsqu'il reçut une lettre datée du treize Janvier à S. Germain en Laye, par laquelle le Roi lui marquoit une grande impatience de le revoir. Il partit aussi-tôt pour Paris, après avoir donné les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace ; & laissa le commandement

de l'armée au marquis de Vaubrun, qui se rendit bientôt maître de Molsheim, de Mozig & d'Achsteim, les seules places qui restoient aux Confédérés en Alsace. Vaubrun s'empara de plusieurs autres postes dans le Brisgaw, qui communiquoient aux deux côtés du Rhin, pourvut ensuite amplement à la subsistance des troupes dans leurs quartiers d'hiver, & termina ainsi une campagne si heureuse pour la France.

An. 1675.

Le Vicomte va à la Cour.

Le vicomte de Turenne, en allant à Paris, rencontra sur sa route un concours de personnes de tous âges & de toutes conditions qui venoient au-devant de lui ; ceux de Champagne accouroient en foule de dix lieues à la ronde, versoient des larmes en le voyant, & le regardoient comme un libérateur qui avoit prévenu tous les malheurs d'une prochaine invasion. Quand il fut arrivé à la Cour, le Roi le reçut avec des témoignages d'estime & de bonté dont il n'avoit jamais honoré personne. On ne parloit à Paris que de sa derniere campagne, dont l'éclat sembloit surpasser celui des précédentes ; on disoit par-tout que *Fabius* étoit devenu *Alexandre* ; on le regardoit comme le sauveur de l'état ; on s'arrêtoit dans les rues pour le voir passer ; il ne pouvoit plus se montrer en public, sans être environné d'un peuple nombreux qui pleuroit de joie & d'admiration.

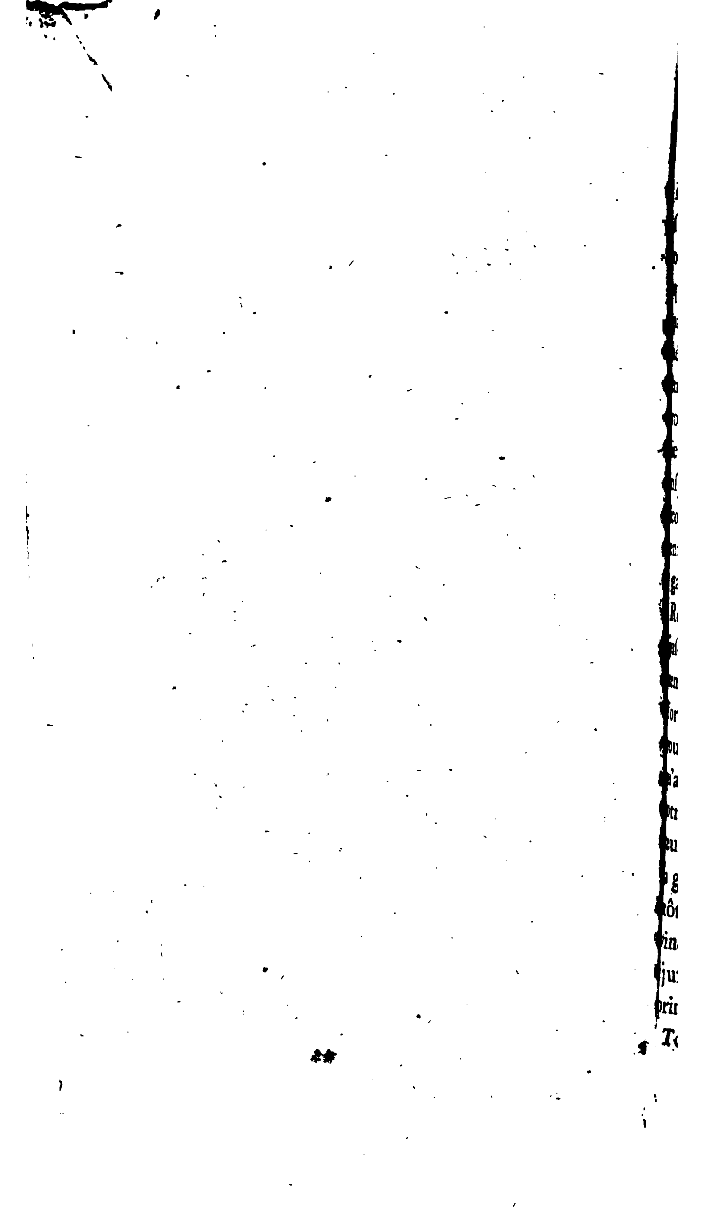
An. 1675. Conduite du Vicomte avec Louvois.

Louvois ne put s'empêcher de rendre justice à ce Général ; il rappelloit avec une sorte de confusion les jugemens désavantageux qu'il avoit portés de la conduite du Vicomte pendant cette longue & glorieuse campagne. Le prince de Condé, mécontent du Ministre, confia ses chagrins à Turenne ; & tous deux résolurent de se plaindre au Roi, moins pour satisfaire leur ressentiment que pour empêcher qu'on ne troublât les projets de la campagne suivante. Condé fut adouci par les soumissions du chancelier le Tellier : mais le Vicomte de Turenne croyant ne pouvoir garder le silence sans manquer à son devoir, parla au Roi avec fermeté, & lui fit sentir que Louvois, quoique Ministre habile, n'étoit pas toujours en état de juger des opérations de guerre dans des pays éloignés avec la même exactitude que les généraux présens sur les lieux. Il garda un profond silence sur ce qui le regardoit personnellement, & n'insista que sur les faits qui pouvoient intéresser le bien public : il demanda au Roi la permission de lui écrire directement, & de lui faire rendre ses lettres par son neveu le cardinal de Bouillon. Louis XIV lui accorda ce qu'il souhaitoit, & admira la modération, la générosité & la grandeur d'ame d'un homme qui savoit rendre justice au mérite de ceux même qui avoient cherché à lui nuire. Il ordonna

E ... DIFFERENS CAMPS

...nte de Turenne.

...e de Montecuculli.



onna ensuite au Ministre d'aller chez le Vicomte lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé pendant la campagne précédente, & de lui demander son amitié. Louvois obéit, non seulement parce qu'il falloit se soumettre aux ordres d'un Monarque qui n'en donnoit jamais qu'on pût enfraindre impunément, mais encore par un véritable desir de regagner l'estime d'un héros dont on ne pouvoit pas avec honneur être l'ennemi déclaré. Le Vicomte reçut Louvois avec cette dignité & cette bonté qui s'allient toujours dans les grands hommes pour inspirer en même tems le respect & l'amour. Il écouta le compliment du Ministre, & se contenta de lui répondre : « J'ai fait beaucoup pour gagner votre amitié, parce que le service du Roi le demandoit, & cependant je n'ai pu jusqu'ici l'obtenir. Vous me demandez maintenant la mienne, parce que sa majesté vous l'ordonne ; je ne vous la refuse pas ; mais vous trouverez bon que je ne vous en assure qu'après que vous m'aurez fait connoître par votre conduite que vous la souhaitez de bon cœur ».

AN. 1675.

La gloire & la réputation du Vicomte furent bientôt répandues dans la capitale & dans les provinces les plus éloignées, d'où elles volerent jusques dans les pays étrangers. La plupart des princes de l'Europe en parloient comme d'un

Le Vicomte veut se retirer, & le Roi l'en empêche.

An. 1675. homme extraordinaire ; perſonne n'avoit jamais joui d'une réputation plus brillante ni plus étendue. Loin de s'élever & de s'enorgueillir au milieu de tout cet éclat, il en ſentit la vanité par les principes de vertu dont ſon cœur étoit rempli. Il vouloit de nouveau ſe retirer de la diſſipation du monde ; & la maiſon de l'inſtitution des prêtres de l'Oratoire [1] étoit le lieu qu'il avoit choiſi pour ſe livrer aux plaiſirs purs d'une vie de réflexion : mais le Roi s'étant encore oppoſé à ſa retraite, il obéit, & ſe prépara à faire la campagne contre un des plus grands généraux du ſiecle.

Six grandes armées en Europe commandées par ſix grands Généraux.

Pendant l'année précédente, la France, ſans Alliés, avoit combattu ſeule contre les Eſpagnols, les Impériaux & les Hollandois : elle avoit conquis la Franche-Comté, conſervé par-tout ſes frontieres, & obligé les Allemands d'aller chercher des quartiers au-delà du Rhin. On parla de la paix durant l'hyver ; on convint de la ville de Nimegue pour en traiter ; mais l'Empereur Leopold s'opiniâtrant de retenir priſonnier le prince Guillaume de Furſtem-

[1] Tradition de la maiſon de Bouillon. La même tradition s'eſt conſervée chez les PP. de l'Oratoire, ſur le témoignage du P. du Caſtel & du P. de S-Denis leurs confreres, que M. de Turenne eut ſucceſſivement auprès de lui, pendant les campagnes qui ont ſuivi ſa converſion.

berg, depuis Cardinal & Evêque de Strasbourg, Louis XIV demanda son élargissement, & ne voulut entendre à aucune proposition, sans ce préliminaire. Le roi de Suede renonça à la qualité de médiateur qu'il avoit portée depuis deux ans, & déclara la guerre à l'Electeur de Brandebourg; ce qui produisit en faveur de la France une diversion des forces de l'Empire, & obligea l'Electeur avec les princes de Brunswick & de Lunebourg, à se retirer des bords du Rhin, pour entrer avec les troupes de l'Evêque de Munster dans le pays de Brême. On vit paroître en Europe six grandes armées commandées par six Généraux d'une capacité & d'une valeur distinguées. Le prince de Condé retourna en Flandre au mois de mai pour combattre les Espagnols & les Hollandois conduits par le prince d'Orange; l'Electeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes & de celles de ses Alliés, pour s'opposer aux Suédois qui avoient pour Général le connétable Wrangel; l'Empereur envoya le comte de Montécuculli dans la Suabe pour rassurer les Impériaux, encore épouvantés des victoires de Turenne.

AN. 1675.

Justice du Vicomte.

Le Vicomte avoit coutume au commencement de chaque campagne de regler ses comptes, & de payer toutes ses dettes: il parut cette année plus empressé qu'à l'ordinaire à remplir

An. 1675. ce devoir de justice [1]. Avant son départ pour l'Alsace, il alla voir le cardinal de Retz, & lui dit que sans les circonstances des affaires, il prendroit comme lui le parti de la retraite. Il quitta Paris l'onzieme du mois de mai, & s'avança vers Scheleſtadt, où les troupes qui étoient restées en Alsace sous les ordres du marquis de Vaubrun devoient s'assembler.

11 mai.

Le comte de Montécuculli tâche de séduire les habitans de Strasbourg.

Le comte de Montécuculli avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la haute Alsace les avantages que la multiplicité des conseils & la mauvaise conduite des Généraux confédérés leur avoit fait perdre jusqu'alors. Il avoit tiré de leurs quartiers d'hiver les vieilles troupes de l'Empereur, beaucoup plutôt qu'elles n'ont accoutumé d'en sortir, & les faisoit avancer vers Strasbourg. Il y étoit allé lui-même pour reconnoître les postes voisins, & pour représenter aux habitans qu'il étoit de leur intérêt en particulier, & de celui de l'Empire en général, de lui donner passage; que c'étoit l'unique moyen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace; qu'ils n'avoient plus à craindre un revers semblable à celui de la derniere campagne; qu'il ne commandoit point une armée ramassée à la hâte, partagée d'inté-

[1] Lettre 101 de Madame de Sévigné, vol. 2.

rêts, & conduite par des chefs divisés ; qu'il étoit seul à la tête de l'élite des troupes Impériales pour délivrer l'Alsace d'une domination étrangere. Turenne apprit en arrivant à Nancy les brigues de Montécuculli, & jugea que sa présence pouvoit seule rassurer les esprits ; il se hâta d'entrer en Alsace, fit avancer ses troupes en diligence pour joindre les autres au rendez-vous sous Scheleſtadt, y arriva en même-tems qu'elles, & marcha incontinent avec sa cavalerie à Benfeld, éloigné de quatre lieues & demie de Strasbourg. Les habitans effrayés par son approche envoyerent l'assurer qu'ils garderoient la neutralité. Le vingt-sept de mai, il alla camper au village d'Achenheim à une lieue de Strasbourg, d'où l'on voyoit toute l'armée Françoise retranchée sur deux lignes. Par cette diligence, le Vicomte se mit en état de gagner tous les avantages de la campagne. S'il eût retardé sa marche de quelques jours, Montécuculli passoit le Rhin, entroit dans la haute Alsace, & jettoit les François dans des embarras encore plus grands que ceux de l'année précédente ; mais la moitié de l'armée Impériale qui avoit hyverné dans le pays de Liége, ne pouvoit arriver assez tôt pour passer le Rhin avec les troupes que le Général Allemand avoit tirées des quartiers de Suabe. Quoiqu'il vît ses mesures avortées, il n'abandonna pas néan-

AN. 1675.

27 de m

An. 1675. moins le dessein sur lequel rouloit tout le projet de sa campagne ; c'étoit de trouver une nouvelle occasion pour traverser le Rhin & d'obliger le Général François à s'éloigner de Strasbourg. Il marcha droit à Philisbourg, répandit le bruit qu'il vouloit en faire le siége, occupa tous les postes des environs, fit remonter les ponts-volans à Manheim, & dresser un pont de bateaux à Louffen près de Spire.

Montécuculli passe le Rhin près de Spire, & le Vicomte passe des ponts à Orheim.

Le Vicomte laissa toute son armée au camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille dragons jusqu'à Haguenau, en tira cent fantassins qu'il jetta dans Philisbourg, & rejoignit ensuite son armée. Montécuculli fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, envoya de la cavalerie vers Landau & Neustadt, & fit avancer des cravates jusqu'à Lauterbourg, pour engager le Vicomte à venir à lui ou à couvrir Haguenau. Toutes ces feintes n'ébranlerent point Turenne : comme il jugeoit parfaitement du dessein des ennemis par la connoissance qu'il avoit de leurs véritables intérêts, rien ne fut capable de l'éloigner de la capitale de l'Alsace. Au commencement de Juin, le Général François détacha le marquis de Vaubrun avec son régiment de cavalerie, celui de Gournay, la brigade d'infanterie de Rambure, & six pieces de canon pour aller camper à Erstein sur la riviere d'Ill, & pour

faire travailler inceſſamment à un pont ſur le Rhin, à quatre lieues de Straſbourg, près du village d'Ottenheim, dans un endroit où le fleuve, ſe diviſant en cinq bras, forme pluſieurs Iſles couvertes de bois. Il fallut y faire autant de ponts, & couper des chemins au travers de ces bois : on avoit fait venir de Briſac des bateaux & tout ce qui étoit néceſſaire pour la conſtruction des ponts qui ſe trouverent faits en quatre jours par les ſoins du marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier. An. 1675.

Le ſix Juin, le Vicomte alla viſiter cet ouvrage, paſſa le Rhin, & reconnut les environs des ponts en deſcendant le long du fleuve juſqu'au village d'Ottenheim. Le lendemain, ayant fait prendre le pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'armée ſur la route du marquis de Vaubrun qui faiſoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieues juſqu'à Ottenheim où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin, mais la pluye avoit rendu les chemins ſi difficiles, que l'arriere-garde ne put arriver que le lendemain matin ; & le Vicomte reſta toute la nuit à la tête du dernier pont pour faire avancer lui-même les troupes. A peine l'arrierre-garde fut-elle arrivée, qu'il fit marcher la tête ; & malgré l'incommodité de la pluie & l'embarras

6 juin. Le Vicomte campe à Wilſter dans l'Ortnau. 7 juin.

An. 1675. des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet. Ce village des dépendances du comté de Hanau, éloigné de Strasbourg de près de deux lieues, est arrosé par la riviere de Quinche, qui sort des montagnes de la forêt-noire, & vient tomber dans le Rhin un peu au-dessous du fort de Kell. Le Vicomte fit camper l'armée depuis Vilstet & la riviere de Quinche jusqu'au village d'Ekersvir, où passe le ruisseau de Schutteren qui se joint à la Quinche un peu avant qu'elle tombe dans le Rhin; & par cette situation il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui ne pouvoient venir à lui qu'en passant de longs défilés & une riviere.

Montécuculli campe entre Ortemberg & Offembourg.

Le comte de Montécuculli n'ayant pas pénétré le dessein du Vicomte, lui avoit laissé occuper le poste de Vilstet, dans le tems qu'il mandoit aux habitans de Strasbourg qu'il venoit s'en emparer lui-même; il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eue le Vicomte quinze jours auparavant. Montécuculli se trouva déconcerté de nouveau, & ne put prendre d'autre parti que de marcher droit à l'armée Françoise. Le Vicomte envoya reconnoître la ville d'Offembourg, qui étoit à deux lieues de son camp; il la trouva en trop bon état pour en entreprendre le siége; Montécuculli y avoit fait marcher Spork, lieutenant-général, avec un grand corps de cavalerie,

dont trois escadrons s'étoient jettés dans la place. Le treize de juin, les ennemis s'approcherent; le Vicomte les alla reconnoître lui-même, & voyant où ils dirigeoient leur marche, il fit camper son armée en bataille, avec le front tourné vers l'endroit par où ils devoient passer. L'armée Impériale composée de vingt-cinq mille hommes s'étendit enfin depuis Ortemberg où étoit sa gauche jusqu'au-delà d'Offembourg le long de la Quinche; sa droite n'étoit qu'à une lieue & demie du quartier général de l'armée Françoise, qui ne montoit pas à vingt mille hommes; mais dans la distance qui séparoit les deux armées, les défilés & les bois les empêchoient de s'approcher l'une de l'autre sans désavantage & sans danger.

An. 1675.

13 juin.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés sur ces deux grands Capitaines, dont les succès alloient décider du sort des armes du Roi & de celles de l'Empereur en Allemagne [1]. Tous deux à peu près de même âge avoient eu la même éducation; formés par des oncles rivaux, le prince Maurice & le comte Ernest, ils avoient porté le mousquet avant que de parvenir à aucun grade, & acquis par cinquan-

Caracteres de ces deux Généraux.

[1] Voyez le caractere de ces deux grands Capitaines par le P. de Tournemine, dans les Journaux de Trévoux, année 1707, au mois de Mai.

N. 1675. te années de combats une expérience consommée dans toutes les parties de l'art militaire ; l'un & l'autre avoient reçu du ciel un esprit supérieur, un jugement solide, une ame maîtresse d'elle-même, & un sang froid, qui dans un Général, n'est pas moins nécessaire que la prévoyance & la valeur. Capitaines par étude, ils combattoient par principes, & ne donnoient presque rien à la fortune ; adorés du soldat, l'amour pour le Général plutôt que l'obéissance due au Souverain paroissoit animer l'une & l'autre armée. Ces deux Généraux se connoissoient, s'estimoient & se craignoient mutuellement ; ni l'un ni l'autre n'osoit attendre la victoire des fautes de son ennemi, il falloit l'emporter à force de génie & de science militaire. « Cette derniere campa» gne » selon l'opinion [1] d'un grand Juge » dans l'art de la guerre « est le chef-d'œuvre du » vicomte de Turenne & du comte de Montécu» culli : il n'y en a point de si belle dans l'anti» quité ; il n'y a que les experts dans le métier » qui puissent en bien juger. Combien d'obsta» cles réciproques à surmonter ! Combien de » chicanes, de marches & de contre-marches, » de manœuvres profondes & rusées ! C'est par» là qu'on reconnoît les grands hommes, &

[1] Chevalier Follard, Polybe, t. I, p. 255.

» nullement par la facilité de vaincre, & par le
» prodigieux nombre de troupes. An. 1

Le Vicomte avoit traversé le Rhin; c'étoit une démarche hardie qui répandoit la terreur dans l'Empire, & qui obligeoit Montécuculli à tout tenter pour le lui faire repasser: il ne pouvoit y réussir qu'en battant les François, ou qu'en leur ôtant les moyens de subsister; l'un étoit douteux, & l'autre pouvoit être long. Le Vicomte tiroit des vivres de la haute Alsace par le moyen du pont qu'il avoit construit sur les branches du Rhin, & avoit derriere lui des prairies pour nourrir ses chevaux lorsque les fourrages seroient finis. Montécuculli n'avoit pas le même avantage; son armée suivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de subsistance plutôt que celle de Turenne. La principale ressource des Impériaux étoit de s'emparer des ponts des François: le projet n'étoit pas sans apparence de réussite, & le succès n'auroit pas procuré aux Impériaux moins d'avantages que de gloire. Le Vicomte avoit deux ponts à garder, l'un à lui près d'Ottenheim, & l'autre aux habitans de Strasbourg, qui ne souhaitoient que de pouvoir lui manquer impunément. Leur pont étoit gardé par les troupes du Cercle de Suabe postées dans le fort de Kell, dont on ne pouvoit empêcher Montécuculli de s'emparer.

Dess des en mis, projet campa

An. 1675.

qu'en restant à Vilstet, éloigné de près de cinq lieues d'Ottenheim, & de deux lieues de Strasbourg; c'étoit une étendue de sept lieues à garder.

Le Vicomte occupe tous les postes avantageux, 14 juin.

Le Vicomte, ne doutant point que les ennemis ne s'attachassent à la prise des ponts, fit marcher huit bataillons, trois brigades de cavalerie & huit pieces de canon, sous le commandement du comte de Lorges, qui eut ordre de s'aller poster au village d'Altenheim, à une lieue & demie du pont d'Ottenhem, dont la tête étoit déja gardée par le bataillon de Bandeville, & par huit cens hommes détachés de Brisac, auxquels on joignit le bataillon de Bretagne & la brigade de Renty. Turenne avoit eu la précaution de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vîtesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Depuis que les ennemis campoient à Offembourg, il avoit posté ses dragons dans un bois à la droite de sa premiere ligne, & trois cens hommes de pied avec deux cens chevaux à sa gauche près de Giessen.

Montécuculli tâche de faire abandonner le poste de Vilstet au Vicomte.

Montécuculli ayant examiné pendant quelques jours la situation du camp des François, & tous les postes occupés par le Vicomte, sentit qu'il ne pouvoit ni ne devoit l'attaquer; il eut recours aux ruses, & feignit de vouloir

tomber sur le pont d'Ottenheim, dans le dessein de faire abandonner le poste de Vilstet. Bientôt on apprit que les ennemis avoient décampé, & que toute leur armée marchoit vers le Brisgau par le pied des montagnes de la forêt noire; quelques partis néanmoins rapporterent que ce n'étoit qu'un gros détachement. On étoit incertain, lorsque le marquis d'Harcourt, qui avoit accompagné le comte de Lorges, vint dire au Vicomte que quarante escadrons ennemis ayant paru à la vue des gardes avancées du détachement près d'Altenheim, il avoit fait marcher ses troupes jusqu'à un poste qu'il avoit reconnu, à dessein de les combattre s'ils passoient, jugeant ce parti plus avantageux que celui d'aller au pont, qu'il ne pouvoit gagner sans prêter le flanc aux Impériaux, & se séparer entierement du corps du comte de Lorges. *Jeune homme*, lui dit le Vicomte, *vous avez fait une action bien hardie; nous verrons bientôt si vous avez fait une faute.* Peu de tems après, Turenne décampa, laissa quelque infanterie, cavalerie & dragons à Vilstet, marcha avec toute l'armée en grande diligence, & prit son quartier à Altenheim. En passant, il reconnut le poste dont le marquis d'Harcourt s'étoit emparé, & loua extrêmement sa manœuvre; il fit avancer ensuite le comte de Lorges jusqu'à Meissenheim, une lieue plus près du pont, &

An. 1675. 18 juin.

1675. par cette disposition, il couvrit les postes d'Ottenheim & de Vilstet, & se mit en état de secourir celui des deux qui seroit insulté : il sçavoit d'ailleurs par la connoissance qu'il avoit du pays, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement & en défilant.

ontécu- i fait :rses ches & remar- pour rendre :omte.

Les Impériaux, après trois lieues de marche, avoient pris leur quartier général à l'Abbaye de Schutteren, sur le ruisseau de même nom, en étendant leur gauche jusqu'à Loor, le long du pied de la montagne qu'ils laissoient derriere eux ; il n'y avoit de leur camp à celui des François qu'une lieue ; ils n'étoient séparés que par le ruisseau de Dunditz, guéable par-tout, mais dont les bords étoient fort escarpés. Le Vicomte alla lui-même reconnoître le ruisseau, & il y trouva un pont à mi-chemin entre les deux armées, où les ennemis n'avoient point mis de garde ; il le fit rompre, & laissa au passage cinquante hommes soutenus par plusieurs détachemens, placés en différens postes depuis cet endroit jusqu'à l'armée : il prit la même précaution aux autres lieux où le passage sembloit le plus facile. Le comte de Montécuculli, se voyant encore prévenu, demeura campé à l'abbaye de Schutteren, & fit divers mouvemens à droite & à gauche ; tantôt vers le pont d'Altenheim, tantôt vers celui de Strasbourg. Le Vicomte l'observa de si près, qu'il se trouva

par-tout, & défendit si bien les deux ponts, que les ennemis ne purent se rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre. Pendant tout le tems qu'on demeura dans cette situation, il ne se passa presque point de jour où il n'y eût quelques rencontres ; les Impériaux & les François se harceloient sans cesse ; mais tout se passoit en légeres escarmouches.

AN. 1675.

Le Vicomte défait son pont d'Ottenheim, & le dresse à Altenheim.

Les ennemis ne pouvoient comprendre comment le Vicomte avec vingt mille hommes, avoit tellement garni un espace de trois grandes lieues depuis Vilstet jusqu'à Ottenheim, qu'il se trouvoit toujours à portée de défendre son pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils paroissoient vouloir aller vers l'un ou vers l'autre ; il se donnoit des mouvemens continuels, & ses troupes étoient sans cesse en action. Pour leur épargner néanmoins ces fatigues excessives, il fit défaire le pont d'Ottenheim derriere lui, & donna ordre de le dresser près d'Altenheim, où il établit son quartier général : on commença à y travailler le vingt-deux de juin, & le vingt-six il fut achevé dans un endroit assez semblable à l'autre par le nombre des isles, dont le terrein étoit meilleur pour le passage, & plus près de Strasbourg. En resserrant ainsi son armée, il n'avoit gueres plus que deux lieues à garder depuis Altenheim jusqu'à Vilstet.

22 juin.

26 juin.

An. 1675.

Montécuculli regagne son ancien camp d'Offembourg, & le quitte ensuite : le Vicomte le suit de poste en poste.

Les ennemis virent ainsi échouer les desseins qu'ils avoient sur le pont de l'armée Françoise, & se trouverent dans une situation fort embarrassante ; ils avoient consumé toutes les munitions des petites villes Impériales qui étoient autour d'eux ; ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Suabe par la vallée de Quinche, chemin très-long & très-difficile. Tout venoit au contraire en abondance dans le camp des François, de l'Alsace par Altenheim, & de Brisac par le Rhin. Les Impériaux ne pouvoient s'étendre ni à droite ni à gauche, parcequ'ils étoient serrés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par les montagnes ; ils auroient bien voulu marcher du côté de Fribourg où il y avoit de grands magasins, mais en y allant, ils prêtoient le flanc au Vicomte. Le parti le plus sûr leur paroissoit de retourner en arriere ; ils s'y déterminerent malgré la honte de reculer. Le comte de Montécuculli quitta l'abbaye de Schutteren, regagna son ancien camp d'Offembourg, & le Vicomte retourna à Vilstet. En examinant la démarche des ennemis, il jugea qu'après avoir abandonné le dessein de s'emparer de son pont, ils ne pouvoient avoir d'autre vue que de s'approcher de Strasbourg pour conserver quelque commerce avec cette grande ville par des bateaux sur le Rhin : résolu de les côtoyer toujours, & de leur défendre

les approches du fleuve, sans s'éloigner trop de son pont, il passa la Quinche entre Vilstet & Strasbourg, mit sa droite à la riviere même près de Neumul, & laissant Strasbourg derriere lui, il étendit sa gauche jusqu'à Bodersvir, sous le commandement du comte de Lorges. Les Impériaux quitterent alors Offembourg, firent deux lieues en avant, & se posterent depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Le lendemain, le Vicomte laissa sa gauche à Bodersvir, fit avancer sa droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier général, & posta les dragons à la tête.

AN. 1675.

28 juin.

On demeura dans cette situation sans rien faire pendant six jours; alors les Impériaux décamperent & gagnerent la petite plaine de Schertzen, où le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur camp, ils s'étendoient depuis Renchenloch jusqu'à Lichtenau, à cinq lieues de Strasbourg. Le Vicomte avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le comte de Roye, & s'en feroit saisi avant les ennemis, s'il avoit pu y faire marcher son armée sans exposer Vilstet, & par conséquent le pont près d'Altenheim, aussi-bien que celui de Strasbourg. Lorsqu'il eut appris que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Bischen jusqu'à l'entrée d'un bois dont le défilé se termine à

Montécuculli décampe de nouveau, & le Vicomte marche sur ses pas.

3 juillet.

4 juillet.

An. 1675. Renchenloch, fit mettre ſon armée en bataille dans une petite plaine entre le bois & le village de Freiſtet, & détacha cinquante hommes par bataillon de la *brigade* de Champagne, ſoutenus par huit ou dix eſcadrons ſous le comte de Lorges, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Le Vicomte ayant ſçu que toute l'armée Impériale étoit près de lui, fit retirer la ſienne un peu en arriere, & s'étendit depuis Biſchen juſqu'à Freiſtet, ſa gauche vers le Rhin ſur deux ou trois lignes. Un bois de cinq ou ſix cens pas de largeur, & un petit ruiſſeau qui couloit dans un terrein marécageux ſéparoit les deux armées. Il ſembloit qu'elles ne pouvoient être ſi proches ſans ſe donner des alarmes continuelles, & ſans en venir aux mains à tout moment : il n'y avoit qu'un quart de lieue de la tête du camp des François aux retranchemens des Impériaux ; les ſentinelles des gardes avancées étoient à la portée du fuſil les unes des autres ; cependant par la confiance que les troupes avoient en leurs généraux, on dormoit paiſiblement dans l'un & dans l'autre camp. Montécuculli par cette ſituation ſuivoit ſon deſſein de ne point combattre, & cherchoit à ſon tour à fatiguer les François par la diſette de fourrages, perſuadé qu'ils ne pouvoient tenir long-tems dans un pays étroit, fermé d'un côté par des

AN. 1675.

marais & des montagnes, & de l'autre par le Rhin, ruiné l'année derniere par les quartiers d'hiver des Impériaux, & par les troupes nombreuſes qui y ſubſiſtoient depuis plus de deux mois. Le Vicomte trouva toûjours de nouvelles reſſources : quand les grains étoient conſommés, ils faiſoit vivre ſa cavalerie d'herbages, pendant qu'il incommodoit les ennemis, en leur ôtant le commerce de Strasbourg, où ils avoient fait de grands amas de farine.

Montécuculli fait conſtruire un pont de bateaux à Strasbourg, & le Vicomte l'empêche d'en profiter.

Montécuculli, ne pouvant tranſporter ſes munitions par terre ſans danger, avoit fait conſtruire à Strasbourg un pont de bateaux, & faire deux moulins capables de moudre une grande quantité de bled. Lorſqu'il s'approcha du Rhin en venant camper dans la plaine de Schertzen entre Renchenloch & Lichtenau, il crut faire deſcendre ſon pont & ſes farines avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit fort enflé par les pluies, & très-difficile à garder par le grand nombre d'iſles qui le partagent ; il eſpéroit mettre l'abondance dans ſon camp par ce grand convoi, & ſe ſervir en même tems de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin. Le Vicomte qui prévoyoit ſon deſſein, fit reconnoître la riviere depuis la hauteur de Biſchen juſqu'à Vantznau qui eſt vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve. Il trouva qu'elle étoit partagée en pluſieurs iſles, mais qu'il n'y avoit que trois lits

An. 1675. principaux ; il fit fermer celui de Vantznau par une estacade, avec une redoute à chaque extrêmité, gardée par cinq cens hommes de la garnison de Haguenau ; il fit boucher de même celui du côté de Bischen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de soldats, & couverts par des batteries placées dans les isles ; il manda en même tems aux habitans de Strasbourg que s'ils permettoient la descente du pont des ennemis, il prétendoit aussi faire descendre le sien d'Altenheim. Pendant deux mois, Turenne & Montécuculli mirent ainsi en pratique tout ce qu'un long usage leur avoit appris ; ils épuiserent dans leurs divers mouvemens vrais ou feints toutes les finesses de l'art, pour s'affamer, se couper, se surprendre & gagner quelque avantage l'un sur l'autre ; sans quoi ils étoient résolus tous deux à ne point hasarder un combat.

Extrêmité fâcheuse où est réduite l'armée Françoise.

L'activité du Vicomte désoloit les Impériaux ; mais son armée commençoit à ressentir de grandes incommodités : depuis six semaines qu'elle avoit passé le Rhin, il avoit toujours plu ; les soldats campés dans la boue avoient beaucoup souffert dans un pays ruiné ; les chevaux, après avoir consumé les fourrages & les herbes, ne vivoient plus depuis quelques tems que de feuilles d'arbres ; les jeunes soldats s'impatientoient dans ces marais, où ils étoient

fouvent dans l'eau jufqu'au genouil, les vieux foldats leur difoient [1]: « Quoi! vous vous plai- » gnez; vous ne connoiffez pas notre Général; » il eft plus fâché que nous quand nous fommes » mal : il ne fonge à l'heure qu'il eft qu'à nous » tirer d'ici; il veille quand nous dormons, » c'eft notre pere; on voit bien que vous êtes » jeunes ». Cependant les François étoient ferrés d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vaftes bois pleins de marais, & réduits dans une fituation femblable à celle dont les Impériaux ne faifoient que de fortir. Turenne avoit prévu cet inconvénient; mais il aima mieux en courir les rifques, que de laiffer fon rival s'emparer du pont de Strasbourg. Les ennemis campoient dans un pofte fort avantageux, ils avoient des fourrages derriere eux, & communication avec Offembourg, d'où l'on pouvoit tomber en même tems fur le pont d'Altenheim, & couper tous les derrieres à l'armée Françoife. Pour garder ces derrieres & pour empêcher les furprifes, il falloit répandre beaucoup de troupes dans divers poftes éloignés du camp; de forte qu'il n'étoit pas moins difficile de fe foutenir que de fubfifter. Au milieu de ces embarras, le Vicomte conferva toute fa préfence d'efprit, & conçut un deffein égale- AN. 1675.

[1] Lettre 206 de Madame de Sévigné.

An. 1675.

ment grand & hardi : c'étoit d'occuper le haut du ruisseau de Renchen, de camper sur la gauche des ennemis, de leur couper la communication d'Offembourg, & de les serrer de maniere qu'ils fussent obligés à combattre où à se retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois empêcha l'exécution de ce projet pendant quelques jours. En attendant le moment d'agir, le Vicomte fit reconnoître tout le terrein le long de Renchen en remontant le ruisseau. Il avoit observé que les ennemis en gardoient trois quarts de lieue depuis la chute de ce torrent dans le Rhin, & qu'ils n'avoient point pris de postes plus haut. Un berger qui passoit sa vie dans les bois, & qui en connoissoit parfaitement tous les détours, enseigna au Vicomte un gué du Renchen, cinq cens pas au-dessus du camp de Montécuculli, dans un endroit sauvage où il n'y avoit point de route.

Le Vicomte forme divers détachemens, & tâche de forcer Montécuculli à se retirer ou à combattre.

15 juillet.

Le mauvais tems ayant cessé vers le dix du mois de juillet, & le soleil ayant un peu raffermi les chemins, Turenne marcha le quinze à l'entrée de la nuit au gué du Renchen avec la brigade de la Marine & quelques piéces de canon. On traversa un bois marécageux qu'il falloit couper pour faire le chemin. On passa plusieurs ruisseaux où l'on avoit l'eau jusqu'à la ceinture ; les soldats, chargés d'instrumens & de matériaux pour faire des retranchemens &

un pont, arriverent tous avant minuit, sans qu'aucun d'eux eût jetté le moindre outil. Ils travaillerent d'abord à la construction du pont avec un redan à la tête, & retrancherent une petite isle à la gauche. Les ouvrages étant achevés le troisieme jour, le comte d'Hamilton, brigadier, mena trois bataillons pour garder le poste, & fit faire de grands abattis aux environs. Deux bataillons Irlandois occuperent un terrein vuide dans le même bois, un peu plus haut pour soutenir Hamilton. Après avoir ainsi pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le poste, Turenne marcha lui-même avec une brigade de cavalerie & les dragons une demie lieue plus haut en traversant le bois jusqu'à Vaghurst où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelques cavalerie ennemie qui parut, & envoya une partie de la sienne pour favoriser la marche du comte du Plessis qu'il faisoit venir de Vilstet avec trois bataillons, pour le poster en-deçà de la riviere, vis-à-vis de Vaghurst, dans un lieu qu'il faisoit retrancher exprès. Il mit en même tems le bataillon de Reveillon dans le château de Renchen sur le ruisseau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurst; & comme le chemin jusques-là étoit un marais continuel dans le bois, il le fit combler de fascines pour faciliter la marche de l'armée. Comme il devoit

AN. 1675.

18 juillet.

An. 1671.

laisser peu de troupes dans son camp de Freistedt, quand il marcheroit vers les ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête depuis le Rhin jusqu'aux bois : enfin tous les préparatifs étant faits, il communiqua son dessein aux officiers généraux.

Montécuculli tâche de son côté à surprendre le Vicomte.

Le comte de Montécuculli fut bientôt informé de tous les divers détachemens de l'armée Françoise, & résolut de les surprendre en différents endroits, les croyant trop éloignés les uns des autres pour se pouvoir soutenir ; il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg pour les insulter à Vaghurst avec deux mille hommes d'infanterie & du canon ; il fit partir le prince de Lorraine du camp de Schertzen avec quatre mille chevaux & mille dragons pour les attaquer de l'autre côté, pendant qu'il tomberoit lui-même sur leur camp à Freistedt par le défilé de Renchenloch ; il commanda en même tems à quatre mille hommes de marcher vers le retranchement du comte d'Hamilton. Les quatre premiers coups de canon qui se tireroient à cette derniere attaque devoient servir de signal pour commencer les autres ; toute son armée étoit partagée, & presque personne ne restoit dans son camp. Ce dessein qui devoit s'exécuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, échoua par la vigilance continuelle du Vicomte. Ayant

laissé

laissé six bataillons & quatre brigades de cavalerie sous les ordres du comte de Lorges à Freistedt, il marcha droit à Vaghurst avec huit bataillons, quatre brigades de cavalerie, quelques dragons & une partie de son canon; il y prit deux des bataillons du comte du Plessis; & ayant passé le Renchen, il alla camper à une tuilerie qui n'en est pas fort éloignée. Comme son dessein étoit d'avancer le lendemain vers les ennemis, il détacha soixante dragons pour en avoir des nouvelles. Ils se trouverent assez près du village de Gamburst un peu après minuit, & tomberent dans la marche du corps que menoit le prince de Lorraine pour enlever le comte du Plessis; ils se retirerent en escarmouchant du côté de l'armée; on fit avancer des dragons, & le marquis de Vaubrun y mena de la cavalerie. Le jour commençoit à paroître, mais obscurci par un brouillard, lorsque les ennemis qui avoient poussé les dragons détachés, mirent en désordre ceux qui étoient venus les soutenir, & tomberent sur le marquis de Vaubrun à l'improviste; ses premiers escadrons furent poussés; il fut enveloppé, blessé, & en danger d'être pris. Les ennemis avançoient toujours, & alloient l'accabler tout-à-fait, lorsque le Vicomte fit marcher quatre bataillons qui borderent les hayes, arrêterent les Impériaux, & changerent la face du combat. Le

AN. 1675.

1675. prince de Lorraine ayant appris que le vicomte de Turenne y étoit en personne avec la plus grande partie de son armée, ne balança point à se retirer : le brouillard lui fut favorable ; il laissa cent ou six vingt hommes sur la place, & en eut presque autant de blessés ; Turenne ne jugea point à propos de le pousser durant ce brouillard dans un pays couvert & difficile. Le comte Caprara qui s'étoit rendu près de Vaghurst, suivant les ordres qu'il avoit reçus, n'ayant point entendu le signal, ramena ses troupes à Offembourg. D'un autre côté, les quatre mille hommes qui devoient insulter le quartier d'Hamilton, égarés par leurs guides pendant la nuit, ne purent y arriver ; ils retournerent à leur camp vers la pointe du jour ; & comme ils ne donnerent point le signal des quatre coup de canon, Montécuculli n'entreprit rien sur le camp des François à Freistedt. Ce Général n'avoit rien sçu de la marche de Turenne, dont la diligence avoit déconcerté le dessein pour lequel il avoit pris tant de mesures. A l'âge de soixante-quatre ans, le Vicomte avoit encore toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune homme ; il étoit incessamment à cheval, reconnoissoit jusqu'aux moindre poste lui-même, & jugeoit de tout par ses propres yeux ; au lieu que Montécuculli âgé de soixante-six, étoit plus cassé ; il étoit affligé

de la goutte, moins en état d'agir ; & fouvent obligé de former fes projets fur le rapport des autres.

An. 1675.

Montécuculli fe retire devant le Vicomte, qui le pourfuit.

Lorfque le brouillard fut tombé, le Vicomte continuant fon deffein, fuivit le prince de Lorraine par une chauffée élevée au travers des prés, & arriva fur les neuf heures du matin au village de Gamhurft. Il fit camper fes troupes dans la prairie, ayant à fa droite le ruiffeau qui le féparoit du village, & à fa tête un bois, où il plaça deux bataillons d'Auvergne, pour communiquer avec le pofte du comte d'Hamilton qui n'en étoit qu'à un quart de lieue. De cette maniere, l'armée Françoife répandue en fix poftes différens dans l'étendue d'une lieue & demie, enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & fe trouvoit en fûreté par la facilité de fe pouvoir fecourir ; pendant que les Impériaux ferrés à leur droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrieres où les François étoient à portée de les couper. Le Vicomte employa le refte du vingt-quatrieme à reconnoître les environs de fon camp fans paffer la riviere, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamhurft, qui s'étend en long l'efpace de fix cens pas. Le vingt-cinq au matin, un capitaine de dragons étant allé reconnoître, vit derriere le village plufieurs efcadrons dans une petite plaine à main droite,

25 de juillet.

An. 1675. & de l'infanterie qui se coulant dans le village, commençoit à s'y retrancher. Le Vicomte la fit attaquer par les dragons de la Reine, & s'y avança lui-même avec un détachement de la seconde ligne. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputerent point le village, se retirerent d'abord vers leur camp, & laisserent seulement dans l'église deux cens hommes commandés par un François nommé Chevreulles. L'église étoit environnée d'un cimetiere élevé & fermé de murailles; il s'y défendit avec valeur, & ne fut fait prisonnier qu'après avoir perdu presque tous ses soldats. On l'amena au Vicomte, qui apprit de lui que le duc de Lorraine avoit envoyé deux mille fantassins soutenus de cavalerie pour occuper ce poste, dont la prise donna le moyen de s'étendre de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva quelques restes de fourrages. Montécucculli voyant que les François avoient passé la barriere qu'il avoit prétendu leur opposer par ses retranchemens du Renchen; que par un enchaînement de postes depuis leur camp de Freistedt jusqu'à Gamhurst, ils enfermoient presque tout le sien, & qu'ils devenoient maîtres des fourrages qu'il avoit épargnés, crut devoir quitter son poste avant qu'il fût plus serré. La nuit du vingt-cinq au vingt-six il décampa de Schertzen, prit sa marche par Lichtenau, &

gagna Bihel à deux lieues de Bade. Le Vicomte, averti dès la nuit que les ennemis se retiroient, fit reconnoître leur marche ; & après avoir rassemblé toutes ses troupes dans un même camp à Gamhurst, il les mena le lendemain à la pointe du jour droit à Acheren. A peine fut-il sorti du village, qu'on lui rapporta que les ennemis paroissoient derriere le bourg de Saspach, poste avantageux par sa situation à l'entrée d'une montagne. Montécuculli avoit envoyé de bonne heure de l'infanterie pour occuper une église environnée d'un fossé, qui fermoit entiérement un défilé par où l'on pouvoit aller au bourg ; il manda en même tems à Caprara de l'y venir joindre avec le corps qu'il avoit à Offembourg. Montécuculli ayant marché avec une extrême diligence, arriva à Saspach d'un côté, pendant que Turenne s'en approchoit de l'autre : Caprara y parut aussi en même tems ; & voyant l'arrivée de l'armée Françoise, il jetta son infanterie dans l'entrée de la montagne à couvert des hayes & des bois, le long d'un ruisseau qui la séparoit des François par de profondes ravines. Un peu plus bas, à la droite des Impériaux, étoit Saspach dont ils avoient occupé l'église ; & leur cavalerie qui paroissoit déja dans la plaine derriere le bourg sur la gauche se serra peu à peu vers le pied de la montagne.

AN. 1675.

26 de juillet.

An. 1675.

Le Vicomte prend la résolution d'attaquer les ennemis ; mais il est tué.

Près de l'endroit où étoit l'armée Françoise, quelques hayes au sortir d'Acheren formoient un défilé, avec un bois qui regnoit le long du pied de la montagne : le terrein s'ouvroit ensuite par une petite plaine terminée par le bourg de Safpach, dont la vue étoit cachée par une petite hauteur. Le Vicomte eut d'abord quelque espérance de s'emparer du bourg ; après avoir entendu la messe où il communia, il alla reconnoître l'église située à la tête du défilé ; mais il ne jugea pas qu'on la pût attaquer. Ayant examiné ensuite la situation de la droite des ennemis couverte par des ruisseaux, des ravins, des bois & des retranchemens, il alla enfin reconnoître leur gauche, où ils n'avoient pris aucunes précautions ; là, il apperçut un défilé par où il pouvoit se glisser & forma le dessein de les attaquer par cet endroit. Après de profondes réflexions, tout lui parut si favorablement disposé, qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques officiers généraux : *c'en est fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échapper, & je vais recueillir le fruit d'une si pénible campagne.* Dans de semblables occasions, il n'avoit pas coutume ni de se flatter ni de marquer ses espérances, encore moins de faire connoître qu'il étoit assuré du succès. Il continua d'observer le camp des ennemis ; & quoiqu'il ne pût pas bien découvrir toutes les troupes Impériales, il vit

néanmoins dans le gros de leur armée beaucoup de mouvemens qui marquoient de l'inquiétude: en effet une grande partie de leurs bagages passoit déja la montagne, & toute leur armée se disposoit à une retraite. Le Vicomte alla se reposer ensuite sous un arbre, où il déjeuna & resta assez long-tems. Il y étoit encore lorsqu'on vint lui dire que l'infanterie des ennemis étoit en mouvement du côté de la montagne. Il se leva, monta à cheval; & s'avançant vers une hauteur pour considérer ce que ce pouvoit être, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de ne le point suivre, & dit au duc d'Elbeuf: *mon neuveu, demeurez ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva mylord Hamilton près de l'endroit où il dirigeoit ses pas, qui lui dit: *venez par ici, on tire où vous allez*; le Vicomte lui répliqua: *je ne veux point être tué aujourd'hui*; il continua son chemin, & rencontra S. Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, qui lui dit en tendant la main: *jettez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas en arriere, & un boulet des ennemis tiré au hasard ayant emporté le bras de S. Hilaire, donna au milieu de l'estomach du Vicomte; le cheval le ramena d'où il étoit parti, le visage panché sur l'arçon: étant arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa compagnie, le cheval s'arrêta, & LE GRAND TU-

AN. 1675.

AN. 1675.

RENNE tomba mort entre les bras de ses gens ; après avoir ouvert deux fois les yeux [1]. S. Hilaire dit alors à son fils, qui le croyoit blessé mortellement : *ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme*, en montrant le corps du Vicomte.

Douleur & consternation de l'armée.

Le saisissement de ceux qui le virent tomber fut inexprimable ; Hamilton qui sçut mieux se posséder que les autres, jugeant de quelle conséquence il étoit de dérober à la connoissance des soldats un accident si funeste, jetta promptement un manteau sur le corps, & on tint d'abord ce malheur secret. Cette mort fit cesser les inquiétudes des généraux ennemis & la terreur de leurs soldats ; ils sentirent qu'ils avoient beaucoup gagné, puisque la France avoit infiniment perdu. Le comte de Montécuculli, par une grandeur d'ame rare dans les rivaux, ne parut sensible qu'à la douleur, & répéta souvent ces paroles : *il est mort un homme qui faisoit honneur à l'homme.* Cependant toute l'armée vit qu'il se passoit quelque chose de mistérieux parmi les généraux ; les soldats ne purent pénétrer ce secret : mais leurs officiers l'ayant deviné, commencerent à le rendre public. Une si funeste nouvelle vole de rang en rang, &

[1] Voyez les preuves, n°. XXI, Lettres de Madame de Sévigné.

répand par tout un profond silence, qui n'est interrompu que par des sanglots. *Notre pere est mort*, s'écrioient les soldats en s'arrachant les cheveux, *& nous sommes perdus*. Tous voulurent voir le corps de leur général ; & ce triste spectacle ayant renouvellé leurs pleurs, ils crioient d'une commune voix [1] : *qu'on nous mene au combat, nous voulons venger la mort de notre pere.*

Les François, au lieu d'attaquer, se retirent devant les Impériaux.

Il n'y avoit alors de lieutenans-généraux dans l'armée Françoise que le comte de Lorges & le marquis de Vaubrun, qui étant demeuré au camp d'Acheren, peu en état d'agir, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue au pied, revint à l'armée aussi-tôt qu'il apprit les nouvelles de la mort du Vicomte. Ils délibérerent long-tems avec les principaux officiers sur les mesures qu'il falloit prendre, mais sans se fixer à aucune : sur quoi les soldats s'écrioient à plusieurs reprises : *lâchez la Pie, elle nous conduira* : c'étoit le cheval que le Vicomte montoit ordinairement. Enfin après plusieurs délibérations, l'armée Françoise, qui auroit attaqué si le Vicomte eût vécu, prit le parti de se retirer ; & l'armée Impériale qui ne songeoit qu'à faire retraite, prit la résolution d'attaquer. Le vingt-huit au soir, les généraux François se mirent en marche pour gagner le pont d'Altenheim. A peine l'ar-

[1] Lettre 201 de Madame de Sévigné, tome 2.

AN. 1675 riere-garde étoit-elle arrivée à Bischen, que les Impériaux s'avancerent pour s'emparer de Vilstet, où les François avoient laissé leurs magasins avec le régiment de Bretagne pour les garder. L'armée du Roi décampa sur le champ, & se hâta de les prévenir ; les ennemis l'ayant découverte, s'arrêterent tout court, & se contenterent d'envoyer un corps de troupes vers le pont d'Altenheim pour couper la retraite. Le comte de Lorges & le marquis de Vaubrun eurent alors une contestation très-vive. Le premier vouloit aller couvrir le pont, & le dernier crut qu'il falloit soutenir le poste de Vilstet. Ils prirent enfin le parti de marcher droit à Altenheim, après avoir jetté les farines de Vilstet dans la Quinche. Le marquis de Vaubrun, qui menoit l'avant-garde, passa le Rhin avec deux brigades de cavalerie & deux d'infanterie; le reste de l'armée campa la nuit de l'autre côté du pont, près d'Altenheim sur la petite riviere de Schuteren. Le lendemain, les Impériaux se hâterent d'attaquer les François, & l'on engagea un terrible combat. Le comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand capitaine. Le marquis de Vaubrun, au premier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses gendarmes, repassa le Rhin la jambe attachée à l'arçon de sa selle, & attaqua les ennemis avec tant de valeur & si peu de ménagement, qu'il fut

tué au milieu d'eux. Les Impériaux perdirent dans le combat cinq mille hommes, & les François trois mille; les derniers se retirerent ensuite, & traverserent le Rhin. En passant sur le pont d'Altenheim, quelques soldats couverts de blessures se disoient les uns aux autres : *hélas, si notre Pere n'étoit pas mort, nous ne serions pas blessés.*

AN. 1675.

Honneurs funebres rendus au Vicomte.

Les François se remirent enfin en sûreté dans l'Alsace sous Schéleftat : là, n'étant plus distraits par le soin de faire tête à l'ennemi, ils sentirent plus vivement que jamais la grandeur de leur perte. Les officiers & les soldats recommencerent à déplorer leur malheur, à rappeller le souvenir de toutes les vertus & de tous les bienfaits de leur général, à se les raconter les uns aux autres, quoiqu'aucun d'eux ne les ignorât. Les neveux du Vicomte qui se trouverent alors à l'armée, lui firent faire un service, où les officiers & les soldats assisterent, selon les cérémonies accoutumées; les officiers avec des écharpes de crêpe noir, & les caisses des tambours couvertes de même, les soldats avec les piques traînantes & les mousquets renversés. Les gémissemens, accompagnés de larmes, se faisoient entendre au loin; de sorte que Turenne fut pleuré dans toute l'armée, comme un pere tendre dans sa famille.

Les nouvelles de sa

Quand la nouvelle de sa mort arriva à la

AN. 1675.

mort répandent l'allarme dans toutes les Provinces.

Cour, la consternation & la douleur furent peintes sur tous les visages; les artisans de Paris quittoient leur travail pour aller pleurer avec leurs voisins, & les habitans de cette grande ville s'attroupoient pour se demander les uns aux autres jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur [1]. L'épouvante & la tristesse se répandirent bientôt de la capitale, dans les provinces les plus éloignées: les paysans de Champagne se crurent à la veille d'une invasion: l'un deux alla presser son Seigneur de rompre le bail de sa ferme, en lui disant pour toute raison: *le grand Turenne est mort, & les Allemans viendront nous mettre tous à contribution.*

Les honneurs publics qu'on rend au Vicomte.

Le Roi pleura la mort de ce grand homme: il ordonna que son corps fût apporté à l'Abbaye de S. Denis; & pour distinguer le vicomte de Turenne de ceux à qui le même honneur avoit été accordé, il voulut qu'on l'enterrât dans la chapelle destinée à la sépulture des Rois & de la famille royale [2]. Lorsqu'on le transporta des bords du Rhin à Paris, les peuples accouroient en foule sur les chemins & arrosoient son cercueil de leurs larmes; les habitans des villages, des bourgs & des villes sortoient pour l'aller recevoir; ceux de Langres, entre les

[1] Voyez les lettres de Madame de Sévigné, n°. XXI.
[2] Voyez les preuves, n°. XXII.

autres, prirent le deuil, & lui rendirent des honneurs extraordinaires. Son corps étant arrivé à Paris, le Roi fit célébrer un service à Notre-Dame, où le clergé de France qui étoit alors assemblé, le parlement, l'université & la ville en corps assisterent. Les plus célebres prédicateurs firent à l'envi son panégyrique : il ne se prononça durant l'année dans toute l'étendue du royaume, aucun discours public, ni à l'ouverture des parlemens, des académies & des universités, ni dans aucune autre occasion solemnelle, où l'on ne fit son éloge, & où l'on ne pleurât sa perte. Jamais aucun particulier ne fut si regretté, parce qu'aucun ne fut ni si respecté, ni si tendrement aimé des peuples. AN. 1675.

Caractere du vicomte de Turenne.

Après avoir écrit l'histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte Turenne, on a cru devoir rassembler sous un même coup d'œil les principaux traits de son caractere. Il étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée; il avoit la forme du visage réguliere, les cheveux châtains, les yeux grands, les sourcils épais & presque joints ensemble, le front large & la tête un peu penchée, l'air modeste & serain, mais souvent rêveur; ce qui formoit par le mélange du févere & du gracieux, une physionomie difficile à rendre dans ses portraits.

Toutes les grandes vertus se trouvoient réunies dans le vicomte de Turenne, & nous

avons vu qu'il n'en est peut-être aucune dont il n'ait donné des exemples. Son désintéressement méritoit d'autant plus de louanges, que l'avidité étoit déja le vice dominant de son siècle. Il laissa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit reçu de sa maison, quoiqu'il eût commandé les armées du Roi pendant plus de trente ans sous une régente libérale, & sous le plus magnifique de tous les Monarques, & qu'il eût vécu dans un siècle fécond en grandes fortunes. Quelques-uns de ses amis s'entretenant avec lui de ces fortunes rapides & immenses, lui faisoient à cette occasion des railleries obligeantes & flatteuses [1]: « Je n'ai jamais pu » comprendre, leur dit-il, le plaisir qu'on » peut trouver à garder des coffres remplis d'or » & d'argent; s'il me restoit à la fin de l'année » des sommes considérables, j'en aurois mal au » cœur, comme si au sortir de table l'on me » servoit un grand repas ». Aussi l'on ne trouva à sa mort que cinq cens écus dans sa cassette. Non content d'être libéral, il étoit ingénieux à trouver les moyens d'épargner la honte de recevoir, & à cacher sa générosité sous différens prétextes; craignant ou qu'on ne divulguât ses bienfaits, ou que l'amour propre ne dérobât quelque chose à sa vertu.

---

[1] Mémoires de Langlade.

L'amour du bien public régloit uniquement ſes deſirs & ſes mouvemens : quoique ſon ambition parût dès ſes premieres années, la prudence d'abord, enſuite la piété furent toujours la modérer. Jamais l'amour de ſa propre gloire ni le ſuccès aſſuré d'une entrepriſe éclatante ne l'ont ſéduit, lorſqu'un projet pacifique pouvoit être plus utile à la patrie ; il a toujours préféré ſa maiſon à ſa fortune, & les intérêts de l'Etat à ceux de ſa maiſon ; mais quelque chere que lui fût la patrie, jamais pour la ſervir il n'a violé ni le droit des gens, ni les loix immuables de la juſtice.

Il eut depuis ſa tendre jeuneſſe un amour dominant pour la vérité ; il déteſtoit la politique, qui ne cherche à réuſſir que par la diſſimulation, par le menſonge & par la fourberie. Il diſoit de lui le bien & le mal, ſelon qu'il étoit néceſſaire, ſans vanité comme ſans honte, & toujours ſans affectation, en homme devenu étranger à lui-même. Ce caractere regne dans tous ſes écrits, ſoit lettres, ſoit inſtructions, ſoit mémoires. La réputation de ſa bonne foi étoit tellement établie, que la plupart des princes d'Allemagne traitoient avec lui ſans exiger aucune garantie. Les Suiſſes, les Hollandois, les Anglois, les Suédois ſe croyoient en ſûreté dès qu'il leur avoit donné ſa parole ; il ne la donnoit jamais ſans être aſſuré

de pouvoir la tenir, & plutôt que de prendre un engagement qu'il auroit craint de ne pouvoir accomplir, il aimoit mieux s'exposer à irriter les Ministres, à déplaire au Roi même, & à se voir abandonné des troupes.

Son humanité se répandoit généralement sur tous les hommes ; les officiers, les soldats, les domestiques, les ennemis même en ressentirent les effets. Il ne laissoit échapper aucune occasion de faire connoître le mérite, & de cacher ou d'excuser les fautes de ceux qui servoient sous lui. Lorsqu'un officier dont la capacité lui étoit connue, avoit été battu à la tête d'un détachement, lui-même en le consolant relevoit son courage ; il le renvoyoit en parti avec un plus grand nombre de troupes pour avoir sa revanche, & continuoit à lui donner de nouveaux commandemens jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage. Il formoit ainsi les talens, les faisoit éclorre, & conduisoit à la perfection le courage naissant qu'une autre maniere d'agir auroit pu faire avorter.

Jamais capitaine n'a été si tendrement aimé des troupes ; il paroissoit en même tems général d'armée & pere de famille : on eût cru que les soldats étoient ses enfans ; en descendant jusqu'à eux sans s'abaisser, en se familiarisant sans rien perdre de sa dignité, il s'attachoit, par les nœuds de l'amitié, des hommes qu'on ne retient ordinairement que par la crainte

des châtimens. Un reproche de sa part étoit la plus grande punition, & son approbation la récompense la plus desirée. Il se trouve trop souvent dans les armées un assemblage confus de mercenaires & de libertins, de lâches & de téméraires, qu'il faut tour à tour élever ou assujettir, animer ou retenir : l'armée de Turenne, au contraire, étoit le modele d'une république parfaite ; on ne s'y appercevoit presque point ni du commandement, ni de l'obéissance ; chacun connoissoit son devoir, & tous le suivoient par envie de plaire au général, par honte de manquer au pere commun, & par un amour sincere de la gloire, qui se transmettoit depuis le chef jusqu'aux derniers membres. Souvent il marchoit à pied à la tête de ses soldats, usoit de mêmes alimens qu'eux, partageoit toutes leurs fatigues, & ne demandoit d'eux que ce qu'il faisoit lui-même. Il ne les laissoit jamais oisifs, persuadé que s'il ne les employoit pas bien, ils s'emploieroient mal ; mais observant toujours un juste milieu entre le mouvement excessif & la trop grande inaction, il pourvoyoit avec une extrême attention à tous leurs besoins, se contentoit de peu, & se refusoit souvent le nécessaire, soit pour leur donner des marques de sa libéralité, soit dans les tems fâcheux où ils souffroient de la disette.

Aussi humain pour ses domestiques que pour le soldat, il ne leur fit jamais sentir la bassesse

de leur condition par les caprices d'une humeur inégale & hautaine. Sa douceur & sa bonté que l'on a si souvent admirées sur le grand théatre du monde, ne se démentoient point dans l'intérieur de sa famille : en le voyant de plus près, on le respectoit, on l'aimoit davantage. Malgré son extrême délicatesse sur les prérogatives de sa maison, il avoit horreur des maximes monstrueuses que les Grands se sont faites pour s'autoriser à usurper sur les autres hommes une autorité tyrannique, & à les mépriser, comme si la naissance, les dignités ou les richesses donnoient d'autres avantages solides que celui de pouvoir faire plus de bien. En faisant respecter les distinctions établies pour conserver *l'ordre civil*, il n'oublioit jamais que selon la *loi naturelle*, les hommes ne sont réellement distingués que par la vertu & par le mérite.

[1] Accoutumé à vaincre sans ambition, il triomphoit sans orgueil ; il défendoit le pillage, conservoit les fruits de la terre, épargnoit autant qu'il pouvoit le pays ennemi, & s'étoit fait une espece de *morale militaire* qui lui étoit propre : aussi les ennemis remplis pour lui de vénération & de tendresse, pleurerent sa mort autant que les François mêmes. Les Allemans pendant plusieurs années laisserent en friche

[1] Voyez l'Oraison funebre de l'abbé Fléchier.

l'endroit où il fut tué, & les payſans le montroient comme un lieu ſacré; ils reſpecterent le vieux arbre ſous lequel il ſe repoſa peu de tems avant ſa mort, & ne voulurent point le laiſſer couper: l'arbre n'a péri que parce que les ſoldats de toutes les nations en détacherent des morceaux par reſpect pour la mémoire de ce grand homme.

Les idées que le Vicomte s'étoit formées du véritable héroïſme le lui avoient fait placer dans une élévation d'ame qui nous rend inacceſſibles aux paſſions des autres, & qui nous donne ſur les nôtres un empire abſolu. Il paſſa ſa vie ſans aucun démêlé perſonnel. Quand il commença à ſervir, ce ne fut pas toujours ſous des Chefs pour qui il eût une grande eſtime: dans la ſuite il eut ſous lui des Officiers qu'il n'eſtimoit pas davantage: il commanda avec des Généraux fort incompatibles par leur humeur, & par la jalouſie qu'ils avoient de ſa gloire: parmi tant de ſujets d'impatience, il n'a jamais offenſé perſonne, ni montré le moindre emportement; il ne lui eſt pas même échappé un ſeul mot indiſcret. Quoiqu'il fût né doux & patient, une modération ſi rare & pratiquée avec tant de conſtance ne pouvoit être l'effet du ſeul temperament; s'il parut quelquefois s'en écarter, ce ne fut jamais que dans les occaſions où il s'agiſſoit de ſoutenir, contre les préventions ou les fauſſes vues des

Ministres, les intérêts de l'Etat; alors sans ménager les siens, ni ceux de sa maison, il parla toujours avec la fermeté d'un bon Citoyen qui ne craint rien, sinon de manquer à la justice & à la patrie.

La sobrieté lui avoit conservé toute sa vigueur dans un âge avancé; il la regardoit comme un moyen également propre à maintenir les forces du corps, & à augmenter celles de l'esprit; il mangeoit peu, & ses repas étoient fort courts: par-là il se procuroit la liberté de travailler en tout tems, & s'étoit rendu infatigable d'esprit & de corps.

Sa modestie l'élevoit au-dessus de toutes ses autres vertus: on la reconnoît pleinement dans les mémoires qu'il nous a laissés écrits de sa main; il y raconte ses plus grandes actions comme des évènemens communs; il semble qu'il n'y ait eu presque aucune part, & qu'il n'ait rien fait que ce que tout autre auroit pu faire. *Il étoit au niveau du Grand*, & n'avoit pas besoin d'efforts pour y atteindre. Dans la conversation, il ne parloit presque jamais de lui; s'il y étoit forcé, c'étoit avec tant de réserve, qu'il paroissoit ignorer son mérite, & la haute idée que les autres en avoient. Lorsqu'il racontoit les batailles où il n'avoit pas réussi, il se servoit toujours de cette expression, *Je perdis*: quand il parloit de ses victoires, il disoit toujours, *Nous gagnâmes*. La simplicité de ses

mœurs & celle de ses habits, de sa table & de ses équipages annonçoient sa modestie. Les soins qu'il prenoit de sa personne se bornoient à la propreté & à la bienséance : il n'employoit ses domestiques que pour les services nécessaires, & quelquefois même il les en dispensoit avec trop d'indulgence.

Il épura toutes ses vertus par cette piété noble & solide qui les rapporte à Dieu, comme à leur source & à leur fin. Au milieu du bruit & du tumulte des armes, les sentimens du chrétien accompagnoient, animoient & perfectionnoient en lui ceux du Héros [1]. S'il y a des situations où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier ce qu'elle doit à l'Etre suprême, c'est dans ces postes éclatans où un Général, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, & par la valeur de ses troupes, devient comme le *Dieu des autres hommes*, & remplit le monde d'amour ou d'envie, d'admiration ou de frayeur. Turenne n'a jamais senti plus vivement ce qu'il devoit à Dieu que dans ces momens : c'étoit dans ce point de gloire & de grandeur que la religion & l'humilité retenoient son cœur dans la soumission & la dépendance, où la créature doit être à l'égard du Créateur.

Les talens du Vicomte égaloient ses ver-

[1] Voyez l'Oraison funebre du P. Mascaron.

nus [1]. La nature lui avoit donné le grand sens, la pénétration, la justesse, la profondeur & toutes les qualités solides, en lui refusant ce feu de génie, cette imagination vive & ces qualités brillantes qui font l'éclat & l'agrément de l'esprit; ce défaut de vivacité l'empêchoit de saisir promptement les objets; mais par des réflexions continuelles, il les découvroit avec plus de netteté, & les embrassoit dans toute leur étendue. Il voyoit clairement le but auquel il falloit tendre; il y alloit par les voies les plus simples; & sans être trop fécond en expédiens, il ne manquoit jamais de choisir le meilleur. Dans les affaires pressantes, il se déterminoit sans balancer; & lorsqu'il n'étoit pas obligé d'agir, il délibéroit long-tems. Il ne faisoit & ne disoit rien d'inutile; mais il n'oublioit rien de nécessaire; tous ses ordres étoient clairs & précis, parce qu'il concevoit nettement, & n'étoit jamais troublé dans les périls.

Nous avons vu dans le cours de cette histoire que par ses réflexions profondes il avoit acquis des connoissances si étendues dans l'art de la guerre, qu'il en avoit calculé jusqu'aux hasards, & les avoit réduits en regles. Il savoit remédier aux inconvéniens, profiter des avantages, s'accommoder aux tems, aux lieux & aux circonstances, trouver des ressources quand on croyoit

[1] Voyez l'Eloge de S. Evremont.

tout perdu, laiſſer mûrir une entrepriſe avec patience, ſouffrir la critique & le blâme plutôt que d'éventer ſon ſecret, aller au-devant des ennemis, prévenir leurs deſſeins, deviner ce qu'ils feroient par ce qu'ils devoient faire, & ſelon le caractere de ceux qu'il avoit à combattre, prévoir leur différente manœuvre. C'eſt ainſi qu'il ſe rendoit maître des évenemens, & qu'il ſembloit les aſſujettir à ſes projets. Peu de généraux ont poſſédé auſſi parfaitement que lui toutes les différentes parties de la guerre. On a vu l'art & l'ordre de ſes retraites, le ſecret & la diligence de ſes marches. Tous ſes mouvemens étoient ajuſtés au terrein, au tems & à la ſaiſon. La grande connoiſſance qu'il avoit des pays où il faiſoit la guerre, la peine qu'il prenoit d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & la juſteſſe du coup d'œil pour eſtimer leur ſituation, l'ont mis au-deſſus des plus habiles généraux dans l'art de choiſir un camp. C'eſt par cet art, qu'avec un nombre de troupes fort inférieur, il a ſouvent réſiſté aux ennemis les plus formidables. Il préféra toujours les petites armées aux grandes, comme étant plus rapides dans leurs marches, plus faciles à nourrir, & plus maniables dans leurs mouvemens: mais lorſqu'il étoit à la tête de trente mille hommes, il les conduiſoit avec la même intelligence que lorſqu'il n'en avoit que dix mille. Au commencement d'une action, on ne remar-

quoit en lui rien d'extraordinaire ; à proportion que l'affaire s'engageoit, il changeoit d'air & de contenance ; on le voyoit s'élever & s'animer, en conservant toujours cette entiere liberté d'esprit qui le faisoit juger de sang-froid, pourvoir à tout, & profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choisissoit si bien son terrein, qu'il n'a presque jamais été forcé de combattre. Dans la disposition de ses troupes pour un combat, il rangeoit les soldats de différentes nations selon la connoissance qu'il avoit de leur génie, & régloit le poste des officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excelloit pas moins dans l'art de faire les siéges ; il reconnoissoit tout par lui-même, dirigeoit les travaux, les visitoit continuellement, & vouloit que les officiers fussent instruits comme lui des moindres détails. Il évitoit, autant qu'il dépendoit de lui, de prendre aucune place d'assaut, par la crainte que son humanité lui inspiroit, des excès où se livre le soldat en pareille occasion.

Ces vertus, ces sentimens & ces talens ont été la source des grandes actions qui rendront immortel le vicomte de Turenne, & qui lui mériterent avec raison l'éloge d'avoir été UN HOMME QUI FAISOIT HONNEUR A L'HOMME.

Fin du deuxieme Tome.